

FNA1472-ERIDAN VII

Frank DARTAL

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

FRANK DARTAL

ERIDAN VII



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

FRANK DARTAL

ERIDAN VII

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière - Paris VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1986, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris 1U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-03331-6

CHAPITRE PREMIER

Les lourdes portes transparentes s'écartèrent vivement devant Man Kedar et se refermèrent derrière lui. L'air frais du dehors caressa son visage sévère dont l'expression était encore accentuée par l'éclat de ses yeux verts. Sans aucune hâte, il traversa la place dallée de marbre blanc à l'extrémité de laquelle commençait l'escalier monumental.

Sans un regard pour les magnifiques sculptures entourant le palais des Affaires cosmiques, il descendit d'un pas assuré vers l'agitation de l'énorme cité qui avait pour mission de gouverner la Terre. On l'appelait Atika, en souvenir de son fondateur. Elle s'étalait devant lui dans le scintillement de ses tours de verre pour se perdre dans un lointain brumeux.

Impeccable dans son complet bleu, dont pas un pli ne dérangeait la stricte ordonnance, il passait, la tête haute, indifférent au salut des gens qui le croisaient. Sa silhouette élancée attirait surtout le regard des femmes, mais il semblait ne rien voir et les gens s'écartaient sur son passage. Il n'entendait même pas les commentaires acides de certains, d'autres se demandaient curieusement ce qui pouvait préoccuper ainsi le Protecteur des Colonies solariennes. Ils auraient été surpris de l'apprendre : Man Kedar se demandait simplement pour quelle raison un ascenseur n'avait pas été construit sous le palais et se promettait d'en parler à la prochaine réunion du conseil.

Son âge apparent était celui d'un homme de 35 à 40 ans, mais étant donné les progrès étonnants des drogues de longévité, il devait en avoir beaucoup plus.

C'était maintenant la fin des degrés de pierre. Serrant contre lui le porte-documents qui ne le quittait jamais, il sauta sur la voie secondaire et se laissa emporter par la bande à vitesse réduite qui permettait les changements. Cinq cents mètres plus loin il bifurqua sur la droite, sauta sur la bande rapide qui l'emporta en quelques minutes jusqu'à la périphérie. Un peu avant d'atteindre son but, il revint sur la bande à vitesse réduite et quitta la voie juste devant l'entrée d'un restaurant dont il était l'un des plus fidèles habitués.

Il y avait quelques clients autour du bar mais beaucoup de monde dans la salle. Un serveur se précipita dans sa direction et il se préparait à le suivre lorsqu'une voix qu'il reconnut vaguement s'éleva soudain :

— Hello, monsieur Kedar... Par ici. Il y a de la place.

Quelqu'un, assis à l'une des tables, désignait une place libre juste en face de lui. Kedar reconnut Billy Mercer, l'un des géologues qui se trouvaient dans le bureau du ministre des Affaires cosmiques lorsque celui-ci lui avait confié le rapport Carson sur Eridan VII. S'il fut assez surpris de le trouver là, Man Kedar ne le montra pas. Il fit signe au serveur qu'il allait s'installer à la table et commanda immédiatement son repas.

— Je ne m'attendais pas à vous trouver ici, dit-il en s'installant en face du géologue.

— Cette rencontre était préméditée.

— Ah ! fit Kedar. Y a-t-il quelque chose de particulier ?

Billy Mercer secoua la tête.

— Absolument rien. Je voulais seulement discuter avec vous au sujet d'Eridan VII.

— Je n'ai pas eu le temps d'étudier le rapport de Carson. Est-ce si urgent ?

— Certainement, car c'est vous qui allez décider de tout. Vous avez l'habitude d'avoir le dernier mot.

— C'est vite dit, répliqua Kedar avec froideur. Je tiens à vous faire remarquer qu'il m'est impossible de discuter d'une chose que je ne connais pas. D'ailleurs ce rapport est fatalement incomplet. Ce n'est en quelque sorte qu'un début. Nous verrons plus tard.

— Je pensais vous intéresser, dit Mercer intimidé par le ton glacial de son vis-à-vis.

Kedar tapota son porte-documents placé à côté de lui sur la table.

— Je n'ai pas eu le temps d'en lire une seule page, répéta-t-il, vous m'en voyez désolé.

— Aucune importance, je vais vous expliquer en quelques

mots...

Man Kedar lui coupa la parole :

— Apprenez que j'ai l'habitude de me faire une opinion sans l'aide d'autrui. D'ailleurs, que pourriez-vous me raconter de plus que ce qu'il y a d'écrit sur ce rapport ?

— Je connais Carson mieux que vous, dit Billy avec assurance. Il ne vous aime pas et il a peur de vous. Peut-être a-t-il essayé de dissimuler quelques renseignements dans ce rapport.

Les yeux verts de Kedar, pendant une seconde, brillèrent comme des tisons. Heureusement, le serveur arriva avec un plat qui embaumait. « Je dois conserver mon calme, pensa-t-il en cachant l'éclat de son regard derrière ses paupières. Après tout, cet homme peut m'apprendre quelque chose. »

— Videz votre sac, lança-t-il quand le serveur se fut éloigné, mais soyez bref. Depuis quand connaissez-vous l'anthropologue?

— Je connais Carson depuis ma plus tendre enfance, expliqua Billy brusquement soulagé. En même temps que son rapport, il a envoyé une lettre à mon adresse.

— Et il vous écrit au sujet d'Eridan VII ?

— Exact.

— Vous savez que c'est interdit par la loi, et que si la chose s'ébruitait, ou parvenait à l'oreille du ministre, vous seriez balancé en moins de deux.

— Cette lettre est détruite, et si vous m'accusez je nierai l'avoir reçue.

— Sage précaution. Toutefois, je tiens à vous avertir que quand je veux sabrer quelqu'un j'y arrive tôt ou tard.

— Je le sais, admit le géologue d'une voix tremblante, mais la chose me paraît énorme, extraordinairement énorme.

Kedar ébaucha un semblant de sourire, ce qui ne changea absolument rien à son expression rébarbative.

— Combien énorme peut être une chose extraordinairement énorme? Qu'a trouvé Carson là-bas?... Dinosaures, tyrannosaurus, lièvres?

La voix du géologue se cassa.

— Des humains comme nous, répondit-il.

Kedar reposa lentement sa fourchette dans son assiette. A vrai dire, il s'attendait à quelque chose d'idiot mais pas à ce point. Cet imbécile avalait comme un bon gâteau tout ce que pouvait lui raconter un anthropologue qui s'ennuie à mourir sur une planète hostile et se fabrique des rêves. Décidément, il était temps de relever Carson pour le faire soigner.

— Bon, fit-il ironiquement, des humains comme nous, hein?... Voyagent-ils dans l'espace? Possèdent-ils le secret de la propulsion nucléaire ?

— C'est-à-dire... Je crois...

— Ah ! vous croyez. Ces bonshommes ont probablement une allure simiesque.

— Carson assure que ce sont des hommes comme vous et moi, mais ils sont restés au stade du nomadisme. Ils ont construit plusieurs villes.

— Hein?

— Des villes, répéta Billy Mercer avec impatience. Je sais que c'est difficile à croire, mais c'est ainsi.

— Ecoutez-moi bien, Mercer, répliqua Man Kedar en fronçant les sourcils. J'aime bien la plaisanterie, mais jusqu'à un certain point. Est-ce que dans sa lettre votre ami parle d'agriculture ?

— Non, ce n'était qu'une lettre assez courte. Mais quelle importance?...

— Une grande importance : l'agriculture explique les villes. Ces gens doivent fatalement suivre le gibier car ils chassent pour survivre. Donc, une ville ne leur serait d'aucune utilité. Carson prend ses rêves pour des réalités.

Billy Mercer respira profondément comme si l'air lui manquait soudain.

— Je ne crois pas, reprit-il enfin. En tout cas Carson pense que ces indigènes peuvent évoluer comme nous et j'ai la certitude que sa découverte est plus importante que l'histoire d'une tribu primitive.

— Comment pouvez-vous avoir une certitude sans preuve ?

— Mais enfin, s'énerva Mercer, Carson sait ce qu'il fait. Il possède encore toute sa raison.

— Qu'en savez-vous?... Quand on rencontre des Terriens d'un bout à l'autre de la Galaxie, on peut s'attendre à ce genre de réflexion. J'en ai connu un que la solitude avait rendu cinglé, mais son cas était plus grave : il avait rencontré Dieu.

Le géologue reposa doucement le fruit qu'il allait porter à sa bouche. Man Kedar remarqua que ses doigts tremblaient.

— Puis-je parler franchement, monsieur Kedar? demanda-t-il.

— Je serais particulièrement satisfait d'entendre quelque chose de sensé sortir de votre bouche.

— Très bien. Je vous trouve, monsieur le Protecteur des Colonies, un peu dur pour ce pauvre Carson. Rien ne m'enlèvera de l'idée qu'il se passe sur Eridan VII quelque chose de remarquable. Ces gens ne sont pas des singes, ni des sauvages. Je les crois uniques dans l'histoire du cosmos, et votre indifférence me navre. Si ce que dit Carson s'avère un jour exact, vous risquez de vous retrouver dans un trou perdu du système solaire, sur Mars par exemple très loin du Soleil, et que trouvez-vous à dire?... Que...

— Que tout ça c'est de la foutaise, coupa brutalement le Protecteur des Colonies. Réfléchissez un peu avant de parler. Une réplique aussi parfaite de l'homme à des années et des années-lumière d'ici est inconcevable. Vous devriez raconter ce conte à dormir debout à un théologien catholique rien que pour l'entendre hurler.

— Que viennent faire les catholiques là-dedans ?

— Ils sont nombreux et les élections ne vont pas tarder. Cette histoire ne doit pas être ébruitée. Hmm, hmm ! Arrivez au fait. Que suggère Carson dans cette fameuse lettre que vous avez brûlée ?

— Je me demande si je dois continuer.

— Du moment que vous vous le demandez, c'est que vous allez le faire.

Mercer alluma un petit cigare et cacha son visage derrière un nuage de fumée. Man Kedar commençait à lui faire peur, d'autant plus qu'il avait le bras long : il connaissait le président Monge, et le

ministre des Affaires cosmiques était son plus vieil ami. Ce fut donc à contrecœur qu'il se décida à répondre :

— Que nous procédions de la même manière que pour les cas exceptionnels, c'est-à-dire l'application de la Déclaration des droits des extra-terrestres, article IO : Interdiction aux navires solariens de se poser sur Eridan VII pendant deux siècles éridaniens.

Cette fois, Man Kedar paraissait franchement de mauvaise humeur. Cette histoire stupide venait de lui couper l'appétit. Il en voulait au géologue de lui faire perdre son temps, et se sentait fatigué. Il avala d'un trait un verre de capil, cet alcool fabriqué sur Mars, et se sentit beaucoup mieux.

— En dehors du fait que la Déclaration des droits des extra-terrestres est une vaste fumisterie, comme toutes les déclarations humaines d'ailleurs, qui ne sont que des anesthésiques pour endormir l'opinion publique et lui donner bonne conscience, lança-t-il en martelant ses mots, avez-vous pensé à la durée d'une année éridanienne ?

— Je l'ignore, dit Billy Mercer en haussant les épaules.

— Elle équivaut à quatre des nôtres.

Le géologue sursauta comme si un insecte venait de le piquer.

— Co... comment le savez-vous puisque Carson n'en parle pas dans son rapport? balbutia-t-il.

Il comprit aussitôt qu'il venait de faire une grave erreur et tenta de la rectifier :

— Je veux dire dans la lettre qu'il m'a adressée.

Mais cette rectification arrivait trop tard, il le savait, car le sourire froid de Kedar était là pour l'en convaincre.

— Ainsi, déclara celui-ci lentement, vous avouez avoir pris connaissance du rapport avant moi. J'ignore le motif qui vous guide, mais je présume que vous avez agi de concert avec votre ami pour m'influencer.

Mercer préféra ne pas répondre et le Protecteur des Colonies continua :

— Je puis vous assurer qu'il va y avoir un sacré

chambardement dans les services du palais d'ici quelques jours. Quelques mutations s'imposent.

— Les services ne sont pas fautifs, protesta le géologue.

— N'ayez crainte, j'examinerai la question à fond et je puis vous certifier que quand je m'accroche à quelque chose, rien ne m'échappe. Si je constate une fuite, si Eridan VII devient la proie des trafiquants, des vendeurs, des entrepreneurs véreux, des repris de justice, ce sera la fin de votre carrière. Ce que vous ignorez, c'est que cette planète a été découverte il y a quelques décennies par le commandant Beli du navire *Astor*. J'ai étudié attentivement le rapport de ce commandant et c'est pour cette raison que je connais le mouvement orbital de la planète autour de l'étoile Achernar. Malheureusement, ce navire n'a pas eu l'autorisation de se poser et n'a pu faire que quelques études concernant son atmosphère, sa température, son habitabilité par l'homme. A cette époque, le rapport concluait déjà par un avis favorable. La décision définitive sera prise dès que j'aurai étudié celui de Carson.

« Bien entendu, je ne tiendrai pas compte des humanoïdes qui s'y trouveraient comme par hasard, pour m'empêcher d'agir dans les termes de la loi. C'est-à-dire par une sélection sévère des individus capables de s'adapter à ce nouveau monde. »

Mercer eut un geste rageur de la main, comme s'il chassait une mouche. Visiblement le ton persifleur de son vis-à-vis le mettait hors de lui.

— C'est-à-dire que vous y mettez les gens qui vous conviennent, dit-il en haussant le ton.

— Peut-être, soupira Kedar en regardant le plafond.

— Tout le monde sait que vous êtes raciste.

Cette fois, les yeux verts de Kedar le fixèrent comme des pistolets.

— Si vous appelez racisme faire la différence entre un arriéré mental et un homme sensé, alors je suis raciste. Mais rassurez-vous, vous avez quand même réussi à capter mon attention et vos nobles sauvages, s'ils existent, n'ont rien à craindre.

— Votre devoir est surtout de les protéger et de les laisser vivre comme ils l'entendent sur leur territoire.

— Je puis vous assurer qu'ils pourront faire ce qu'ils voudront. Je me sens d'autant plus à l'aise de vous faire cette promesse que je suis persuadé qu'ils n'existent que dans le cerveau de Carson. J'ai toujours été d'accord pour protéger les êtres raisonnables si, par hasard, nous en rencontrions un jour au cours de nos explorations galactiques. Malheureusement, le vivant ne dépasse jamais le stade de l'ammonite. Alors, quand on m'annonce la découverte d'une race humanoïde tellement parfaite qu'il est impossible de détecter une différence avec le modèle terrien, je commence par me méfier.

— Pour quelle raison n'en serait-il pas ainsi? demanda Mercer.

— Parce qu'il a fallu des millions d'années au lémurien pour devenir un lémurien et encore des millions d'années au lémurien pour devenir homme. Cette lente évolution, qui s'est développée sur la Terre, ne peut se reproduire ailleurs dans les mêmes conditions. Songez que 660000 ans ont été nécessaires à un tubercule d'une grosse molaire de mastodonte pour apparaître. Que dire pour la molaire complète!...

— Peut-être qu'Eridan VII, à un certain moment, s'est trouvé dans les mêmes conditions? proposa le géologue.

Le Protecteur laissa un vague sourire errer sur ses lèvres. Regarda l'heure à sa montre-bracelet, et pressa sur un minuscule bouton qui se trouvait sur le côté. Aussitôt une lueur rouge éclaira le cadran.

Mercer l'avait remarqué, c'était la deuxième fois que Kedar procédait ainsi, mais la première fois la lueur avait été verte. Il le soupçonna d'être en liaison avec quelqu'un qui devait se trouver à l'extérieur, peut-être à son bureau.

Sans doute satisfait, Man Kedar reprit le fil de la conversation.

— Vous oubliez la part du hasard, s'écria-t-il. On ne recommence pas deux fois la même chose pour aboutir nécessairement au même résultat. Il entre en jeu des milliards de riens, et il suffit d'un seul pour arrêter la vie. A moins que...

Il s'arrêta brusquement de parler, comme s'il réfléchissait.

— A moins que? demanda Mercer intéressé, croyant qu'il s'agissait d'Eridan VII, mais il se trompait.

— A moins que ce soit un miracle, acheva Kedar. Mais je ne crois pas aux miracles. Le miracle n'est pas scientifique.

Ayant dit, il prit son porte-documents et se leva.

— Et maintenant, monsieur Mercer, ajouta-t-il, auriez-vous l'amabilité de me suivre jusqu'à la terrasse où se trouve mon jet.

— Pour quelle raison ? demanda le géologue surpris.

— Pour vous montrer une chose qui vous étonnera.

— Est-ce en rapport avec Eridan VII ?

— Certainement.

Billy Mercer avait terminé son repas, aussi s'empressa-t-il de suivre son interlocuteur qui se dirigeait déjà vers l'ascenseur. Il était à la fois soulagé et angoissé. Soulagé par le calme apparent de Kedar qui semblait en avoir pris son parti, ce qui était assez surprenant étant donné son caractère, angoissé pour Carson qui allait devoir supporter les suites possibles.

Ce dernier n'était quand même pas stupide au point d'essayer de tromper le Protecteur des Colonies. D'ailleurs, les holographies du rapport prouvaient l'existence des Eridaniens et de leur appartenance au groupe des humanoïdes. Personne ne pouvait lui donner tort de tenter de les protéger.

L'arrêt de l'ascenseur interrompit ses réflexions.

— Nous y voilà ! s'écria Man Kedar.

Les deux portes s'écartèrent, découvrant la terrasse éblouissante de soleil. Un vent frais ébouriffa leurs cheveux.

Il y avait deux jets sur l'aire d'envol. L'un arborait le sigle du ministère des Affaires cosmiques, c'était celui de Kedar, l'autre portait une inscription en lettres jaunes sur fond noir : d'Atika.

D'ailleurs, un policier s'approcha des deux hommes, salua respectueusement le Protecteur en lui demandant :

— Est-ce cet individu, monsieur ?

De son gros doigt carré, il désignait Mercer qui sursauta, et commença à comprendre qu'il était tombé dans un piège.

— C'est lui, répondit froidement Kedar.

— Etes-vous devenu subitement fou ? cria Mercer.

— Silence ! hurla l'officier de police en agitant une petite matraque.

Mercer voulut reculer vers l'ascenseur qui était toujours disponible mais heurta un autre policier qui s'était placé derrière lui.

— C'est bon, céda-t-il. De quoi suis-je accusé?

— Divulgarion de secret d'Etat, lança Kedar souriant.

— Mais...

— Silence ! intervint encore l'officier sur un ton plus bas.

— D'ailleurs, lieutenant, fit Kedar, il vous suffira de fouiller l'accusé pour trouver les preuves, c'est-à-dire l'enregistrement de notre conversation. Vous comprendrez vite. Cet homme doit être maintenu au secret le plus absolu. Aucun contact extérieur, ni avec les autres détenus. Pas d'avocat. Interdiction aux gardiens de lui adresser la parole sous peine de licenciement.

— Espèce de salaud ! gronda le prisonnier en commençant à se débattre, quand l'un des policiers commença à le fouiller. Mais il eut beau protester, menacer, la petite boîte qui contenait l'enregistrement fut trouvée dans l'une de ses poches et il entendit la voix ironique de Kedar qui disait :

— Un bon conseil, monsieur Mercer : méfiez-vous des détecteurs d'écoute.

Sans plus se préoccuper de sa victime, Kedar grimpa lestement dans son jet muni d'un circuit antigravifique. Quelques secondes plus tard, l'appareil bondissait silencieusement dans le ciel où il ne fut bientôt plus qu'un point minuscule.

Enfoncé dans le siège de pilotage, Kedar restait immobile, les yeux fixés sur l'horizon vague. Il avait confié la conduite de l'appareil à l'ordinateur de bord, qui le dirigeait plein sud, vers l'océan Atlantique. Pendant un moment, les tours brillantes d'Atika défilèrent sous le jet, puis ce fut un morceau de désert et enfin la mer.

Au bout d'une heure d'un trajet sans histoire, le jet amorça une descente. Bientôt une tâche de verdure apparut sur l'écran directionnel. Cette tâche se mit à grossir à vue d'œil et ses détails apparurent. C'était une petite île, comme il y en avait beaucoup à cet endroit. Elle était couverte de végétation, bordée de sable clair, sur lequel les vagues de l'océan venaient ourler leur blancheur d'écume.

Une grande maison se dressait, majestueuse, en son centre.

Pour la première fois, depuis qu'il avait quitté le palais, le visage de Kedar se détendit. Cette petite île était son domaine privé, le seul endroit sur la Terre où il se sentait à l'aise.

L'appareil plongea en direction de la pelouse, devant la maison et se posa avec légèreté. Kedar sauta sur le gazon humide, respira avec délices les parfums subtils des fleurs et des arbres, écouta le bruit des vagues et celui du vent marin qui agitait les frondaisons, puis se dirigea à grands pas vers la maison.

Sur le perron de pierre, un homme âgé l'attendait. Il s'inclina légèrement lorsque Man Kedar arriva à sa hauteur.

— Bonjour, monsieur le Protecteur, prononça-t-il d'un ton cérémonieux.

— Bonjour, John. Est-ce que tout s'est bien passé pendant mon absence?

— Oui, Monsieur. Nous avons eu la visite d'un navire garde-côte, qui a laissé quatre hommes armés sur l'île. Nous avons fait le nécessaire.

Le Protecteur des Colonies fronça les sourcils. Il comprenait l'inquiétude du Président Imer à son égard. Dans une dizaine de jours se réunissait le Grand Conseil des Mondes Associés et Imer craignait la colère des Martiens qui venaient de perdre le statut colonial et, du même coup, quelques milliards de sols que lui octroyait généreusement le gouvernement de la Terre chaque année. A tort ou à raison, les Martiens rendaient Kedar responsable de cette perte de revenus et menaçaient de le liquider politiquement. Quelques groupes d'extrémistes préféraient se débarrasser de lui en le supprimant carrément.

— Je crois, fit-il remarquer comme si la chose lui semblait sans importance, que le Président Imer s'inquiète trop. Je n'aime pas beaucoup cette façon voyante d'assurer ma protection. Mais il est seul juge, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur. Vous êtes un homme utile à l'empire. Ces précautions sont certainement nécessaires.

— Il ne faut pas exagérer, John. Si je disparaissais maintenant, mon remplaçant serait vite trouvé.

Les deux hommes venaient de pénétrer dans le grand hall éclairé par de hautes baies vitrées et décoré avec goût. Déjà, Man Kedar commençait à gravir l'escalier en bois sculpté. Arrivé sur le balcon qui dominait l'ensemble, il éleva la voix :

— Je ne veux être dérangé sous aucun prétexte jusqu'à nouvel ordre. Vous direz à ma secrétaire de venir me rejoindre dans mon bureau.

John commençait à avoir l'habitude des fantaisies de son patron. Il le regarda disparaître derrière la porte de son bureau, attendit quelques secondes, puis s'empara du télévisiophone pour prévenir les autres membres du personnel.

La secrétaire arriva la première, tout essoufflée. C'était une jolie blonde avec des rondeurs placées aux bons endroits, un visage agréable et des yeux clairs.

— A quoi rêvez-vous, John? gronda-t-elle. Vous auriez dû me prévenir avant d'aller au-devant de lui. Que va-t-il penser de mon absence ?

— Absolument rien, mademoiselle.

— Que voulez-vous dire? demanda la fille vexée.

— Il sait qu'il peut disposer de votre personne de jour comme de nuit.

— Evidemment, fit-elle en dissimulant du mieux qu'elle pouvait sa mauvaise humeur. Est-ce que ça vous dérange ?

— Pas du tout, mademoiselle Alice, protesta John. C'était simplement pour vous faire remarquer que le patron apprécie à sa juste valeur le travail que vous fournissez ici.

La secrétaire eut un sourire crispé, lui tourna le dos et s'empressa de gravir les marches sans trop savoir si John se moquait d'elle. Depuis qu'elle était devenue la maîtresse de Man Kedar, elle croyait entendre des allusions dans tous les propos qui lui étaient adressés.

Avant de pénétrer dans le bureau, elle préféra monter jusqu'à sa chambre, au deuxième étage, pour se refaire une beauté.

Le bureau du Protecteur était net dans sa simplicité. Des murs blancs, une baie qui prenait toute la largeur de la pièce et s'ouvrait sur

la plus agréable partie de l'île. Une absence totale de peintures, bibelots, cartes ou graphiques. Sur le sol, une épaisse moquette vert sombre qui étouffait le bruit des pas. Dans un angle, un système de projection holographique branché sur l'émetteur de l'île, qui permettait des conversations par satellite. L'ensemble manquait bien un peu de chaleur, mais son occupant le préférait ainsi.

Une fois installé à sa table de travail, Kedar pressa sur le bouton qui condamnait sa porte, sortit le rapport Carson de son porte-documents et commença à le feuilleter. Rien dans son attitude ne décelait un intérêt quelconque, mais seulement la décision farouche d'en finir au plus vite avec cette chose innommable qu'il considérait comme une anomalie cosmique.

Il en était au troisième feuillet lorsqu'un avertisseur se mit à clignoter devant lui. D'un geste, il alluma l'écran de surveillance, qui lui envoya l'image de sa secrétaire.

— Ah ! c'est vous, Alice, fit-il. Vous pouvez entrer.

La secrétaire parut sur le seuil. Elle avait changé de robe et arrangé ses cheveux. Un sourire laissait voir l'émail de ses dents et un collier d'or, agrémenté de brillants, scintillait autour de son cou.

— Tu es en beauté, constata-t-il en riant. J'espère que tu ne t'es pas trop ennuyée pendant mon absence.

— Je n'en sais rien.

— Que veux-tu dire ?

— S'il n'y avait pas les sous-entendus et les rires étouffés de ton personnel, tout serait pour le mieux. Jusqu'à John qui s'en mêle.

— Ce brave John... Mais enfin, que t'a-t-il dit ?

Alice expliqua d'un air morose la conversation qu'elle venait d'avoir.

— Je crois, dit Kedar pour la calmer, que tu te fais un tas d'idées. Je connais John, c'est un brave garçon incapable de se moquer de ma secrétaire.

— Tu crois ? murmura-t-elle.

— J'en suis certain. Es-tu rassurée ?

— Peut-être.

Il se leva, l'attira contre lui, puis l'entraîna vers une pièce attenante qui n'était autre que sa chambre.

Une demi-heure plus tard, il revenait seul dans son bureau et reprenait la lecture du manuscrit. Rien dans son attitude ne semblait avoir changé. De temps à autre, il prenait quelques notes sur des cartes blanches qui sortaient automatiquement d'un petit distributeur.

Des heures passèrent ainsi. La nuit tomba peu à peu sur l'océan et des étoiles brillèrent dans le ciel.

Vers deux heures du matin, il en avait terminé avec le rapport Carson. Sa brièveté et son imprécision le surprirent. Il avait fallu six années terrestres à l'anthropologue pour fabriquer ce chef-d'œuvre de falsification. Tout cela pour tenter de prouver que l'homme terrien n'était pas seul dans l'Univers, qu'il y en avait d'autres comme lui, exactement semblables, possédant les mêmes organes et, par voie de conséquence, le même développement.

Pour le prouver, il avait joint à son rapport deux holographies, l'une, prise d'assez loin, montrant un groupe d'indigènes occupés à pêcher au bord d'une rivière, mais une brume légère la rendait un peu floue. La deuxième était plus nette. Carson s'y trouvait en compagnie de deux autochtones. Ses traits apparaissaient nettement : un visage maigre, aux joues creuses, aux yeux et aux cheveux sombres, un visage qui aurait pu appartenir à n'importe quel personnage d'une quarantaine d'années. Les deux Eridaniens qui l'encadraient paraissaient beaucoup plus grands, ils étaient presque nus. Il est vrai que Carson était assis sur une grosse pierre ; difficile de juger de sa taille.

Kedar scrutait attentivement tous les détails de l'holographie comme s'il y cherchait une faille, quelque chose qui aurait pu prouver la duplicité de l'individu, mais l'auteur du rapport souriait bêtement à l'objectif et rien ne venait dissiper le mystère. Pourtant, il avait l'impression que l'explication se trouvait là, devant lui, que cela lui crevait les yeux... C'était désagréable d'avoir cette certitude sans pouvoir la concrétiser.

A l'aide de son appareil de projection, il agrandit l'holographie jusqu'à la démesure. Carson en compagnie des deux indigènes apparurent dans l'espace. Cette fois, Man Kedar étiqueta définitivement l'anthropologue : résolu, sympathique, mais un peu trop rêveur et probablement subversif. Le genre d'individu à tout casser pour prendre la défense des doux sauvages de l'endroit. Des sauvages qui avaient l'air de se porter mieux que lui et possédaient

des dents de cannibales, comme il pouvait en juger d'après leur large sourire.

— Si seulement ils pouvaient le bouffer, grommela-t-il.

Il rangea soigneusement le rapport dans un coffre inviolable, scellé dans la muraille, et ne conserva sur lui que l'holographie de Carson. Il avait toujours l'espoir de découvrir ce qu'elle cachait.

La baie vitrée s'ouvrit complètement dès qu'il eut actionné le mécanisme. L'air frais de la nuit pénétra dans le bureau ; il était chargé d'iode, de sel, de parfums d'algues.

Est-ce que les mêmes odeurs existaient sur Eridan VII ?

Un moment il regretta presque de donner tort à Carson, mais la moindre erreur de sa part pouvait se transformer en catastrophe, si l'anthropologue était manipulé par une importante société d'import-export qui voyait là une bonne affaire.

Sa résolution était prise depuis quelques secondes : il allait partir là-bas. L'ennui, c'est qu'une balade de 130 années-lumière ne se faisait pas sans autorisation spéciale. Même un gros bonnet comme lui devait montrer patte blanche. Bien sûr, il y avait quelques exceptions. Pour cela, il fallait en discuter sur-le-champ avec le Président des Etats Associés.

Il eut soudain l'impression que son estomac se transformait en bloc de glace. Imer accepterait-il de le laisser partir? Il devait dormir en ce moment... Peut-être serait-il plus sage d'attendre le jour... Non, il était déjà trop tard... Son devoir était d'agir immédiatement.

Ce fut cependant presque à contrecœur qu'il composa le numéro de la présidence, puis enclencha le code de brouillage. Là-bas, dans le palais, les machines de décodage crépiterent, et ce fut le commandant de la garde du palais qui apparut en tenue de gala.

Ce dernier le reconnut immédiatement, car il s'écria :

— Vous, monsieur Kedar? Est-ce qu'une catastrophe s'est produite quelque part ?

— Pas encore, mais elle pourrait bien se produire d'un moment à l'autre si nous tardions trop. Est-ce que le Président est visible ?

— Hmm ! S'il n'est pas trop fatigué je pense que c'est possible. Vous avez de la chance.

Le commandant s'éloigna et Kedar eut la vision d'une immense salle étincelante de mille feux. Une réception venait probablement de se terminer. Le commandant dut faire vite, car au bout de deux ou trois minutes la vision de la salle s'effaça, remplacée par la tête couronnée de cheveux blancs du Président Imer. Celui-ci se trouvait dans son bureau, en vêtement d'intérieur, et s'apprêtait à se coucher. Il paraissait extrêmement las.

— Que voulez-vous? demanda-t-il en étouffant un bâillement.

— Monsieur le Président, commença le Protecteur en cherchant ses mots pour une entrée en matière assez courte, je vous prie de m'excuser...

— Stop ! coupa Imer vivement. Quand je vous vois, je m'attends toujours à une catastrophe. Je suppose que ce n'est pas pour me féliciter sur ma bonne mine que vous m'appellez à deux heures du matin. La chose est probablement urgente ?

— Elle l'est en effet.

— Abrégez donc les préliminaires et commencez vos explications.

— Connaissez-vous le rapport Carson sur Eridan VII ?

— Je n'ai pas entendu parler de ce rapport, mais je connais Eridan VII. C'est cette planète qui ressemble à la Terre, et se trouve du côté d'Achernar. Vous avez réussi à l'arracher aux griffes des combinats qui rêvaient d'exploiter son sous-sol, et d'en faire un désert en une centaine d'années.

— C'est exact, monsieur le Président.

— Je me souviens parfaitement. Une étude agrogéologique de son sol nous a permis de la sauver et de la réserver essentiellement pour l'agriculture. Jusqu'ici le secret a été bien gardé.

— Il ne l'est plus, monsieur le Président.

— Bon sang ! Que me dites-vous là, Kedar ? Il faut agir rapidement car une nuée de profiteurs risque de s'abattre sur cette malheureuse planète d'un moment à l'autre. Vous connaissez la loi autant et même mieux que moi, elle n'avantage pas l'agronomie, et nous en avons diablement besoin aujourd'hui. Qui est-ce...? Comment avez-vous dit !

— Carson.

— C'est cela. Quel genre d'homme ?

— Rêveur et subversif.

— Je vois, fit pensivement le Président des Etats Associés. Un imbécile qui trouve que le monde n'est pas à son niveau et a la certitude que l'Etat est entre les mains d'hommes incapables.

— C'est à peu près ça, approuva Kedar.

— Quel rôle a-t-il sur Eridan VII.

— C'est un anthropologue envoyé là-bas pour une étude approfondie des conditions d'adaptation des Terriens. C'est sa faute si Eridan VII est devenu pour moi un mystère, un défi, une menace. Bref, un sujet de tourments. Je le soupçonne d'être au service d'une importante société et, jusqu'à preuve du contraire, je dois le considérer comme un traître.

— Ce sont des accusations graves. Avez-vous des preuves ?

— Pas encore, seulement des soupçons. Je trouve son rapport trop vague d'autant plus vague qu'il prétend avoir trouvé sur Eridan VII une race humanoïde qui, paraît-il, serait supérieure à la nôtre si on lui donnait le temps de se développer. Le seul ennui c'est que cette race supérieure ne connaît pas l'agriculture...

Le Président réprima un haut-le-corps.

— Cet homme est fou, dit-il.

Man Kedar montra l'holographie sur laquelle se trouvait Carson en compagnie de deux indigènes.

Imer l'étudia attentivement, fit une moue de dégoût et déclara catégoriquement :

— C'est impossible. Ce type est en train de se foutre de nous. Ces soi-disant sauvages ne sont que des Terriens déguisés. Un navire pirate croise certainement dans cette région de la Galaxie.

Pour la première fois depuis un bon moment, Kedar parut se détendre.

— C'est la première idée qui m'est venue à l'esprit, avoua-t-il, mais il y a aussi, paraît-il, des cités importantes.

— Avec un centre culturel ? demanda ironiquement Imer.

— Je l'ignore, monsieur le Président. Je ne possède pas d'holographie prouvant leur existence. Toutefois il est évident qu'avec le plus élémentaire des systèmes économiques, c'est-à-dire chasse, pêche, cueillette de baies, sans classes sociales rigoureusement définies, donc sans gouvernement, une société tribale ne peut construire de villes en pierre pour la bonne raison qu'elle n'en a pas besoin.

— Vous ne croyez pas à ces sauvages évolués? demanda Imer.

— L'existence de ces humanoïdes me paraît aussi invraisemblable que l'apparition d'un serpent jouant au golf en fumant la pipe.

— Je suis aussi de votre avis, déclara le Président en riant. Cependant, et c'est certainement ce que vous allez me demander car je vous connais bien, j'hésite à vous envoyer là-bas sans protection.

— C'est ce que j'allais vous demander en effet. Ma présence est nécessaire pour confondre Carson et le remplacer par quelqu'un d'autre. Je n'ai jamais eu besoin de protection et les quatre hommes armés que vous avez envoyés sur mon île dans ce but seraient plus utiles ailleurs. Je ne crains pas les Martiens et je n'aime pas l'uniforme.

— On dit ça, et quand la catastrophe arrive... Hein ? Que venez-vous de dire? interrogea Imer en fixant gravement son interlocuteur lointain.

— A quel sujet ?

— Vous m'avez bien parlé de quatre hommes.

— En effet. Quatre militaires en tenue, amenés par un garde-côte pour surveiller l'intérieur de l'île.

— En voilà des histoires ! Eh bien, cela m'a tout l'air d'un piège habilement préparé et vous êtes tombé dedans sans méfiance, dit sérieusement le Président. J'ai l'impression que quelqu'un cherche à vous nuire. Dès maintenant, vous feriez bien de prendre des dispositions sérieuses pour votre sauvegarde. De mon côté, je vais faire le nécessaire et vous envoyer du renfort.

— Quoi? fit Kedar sidéré. Ces hommes n'ont pas été envoyés par vos services ?

— Pas du tout, assura Imer.

Man Kedar resta sans voix. Il n'avait aucune crainte, mais il était surpris et vexé de s'être laissé prendre aussi facilement.

La communication fut interrompue et il resta immobile, se demandant ce qu'il devait faire dans l'immédiat. Jusqu'ici, il ne s'était pas soucié de ces hommes, maintenant il devait s'occuper sérieusement de leurs allées et venues. Savoir exactement à quel endroit ils se trouvaient. D'abord, avant tout, s'assurer s'ils n'étaient pas déjà à l'intérieur de la maison ou de ses dépendances.

Il prit place devant l'écran de surveillance et commença d'activer les espions électroniques dissimulés un peu partout dans la demeure. Il commença par le hall qui, à première vue, paraissait désert, mais il n'eut de cesse avant d'avoir inspecté coins et recoins. L'ensemble du rez-de-chaussée passa ainsi au crible, y compris la cuisine et ses abords. Il s'assura aussi de la bonne fermeture des portes, et eut la désagréable surprise d'en trouver une ouverte, celle des communs qui se verrouilla automatiquement dès qu'il eut commandé la manœuvre. Quelqu'un avait oublié de la fermer ou était sorti. Pour plus de sûreté, il fit glisser devant chaque ouverture le volet d'acier qui isolait totalement la maison lorsque celle-ci était inhabitée. Le processus fut le même pour les deux étages et les combles. Une autre surprise, plus désagréable que la première, l'attendait : Alice, sa secrétaire, n'était pas dans sa chambre ni nulle part dans la maison. De là à supposer que c'était elle qui avait laissé la porte ouverte en sortant, il n'y avait qu'un pas. C'était probablement le manque de sommeil qui l'avait poussée à sortir. Ce contretemps était particulièrement fâcheux. Que pouvait-il faire?... Tous les passages étaient maintenant condamnés et défendus par des dissociateurs de particules, capables de volatiliser un être humain à cent mètres. La maison pouvait supporter un siège en attendant les renforts promis. Tous ces préparatifs avaient été menés rondement.

Machinalement, son regard se porta vers la pendule murale. Elle indiquait trois heures. Jusqu'ici, les faux militaires ne s'étaient pas encore manifestés. Peut-être attendaient-ils des ordres précis pour agir. Avant tout, il devait rechercher Alice et la faire entrer immédiatement à l'abri. La jeune femme ne devait pas être très loin, peut-être même était-elle sur le chemin du retour.

Vite, il libéra la porte des communs de sa dangereuse protection et fit jouer le verrouillage, puis libéra le Supervisor qui se trouvait sur le toit à l'abri des regards et des intempéries. Le petit

engin qui était muni d'un champ de polarisation gravifique et programmé pour la surveillance de l'île, monta d'abord très haut dans le ciel de façon à avoir une vue d'ensemble. Sur l'écran,

Kedar eut la fugitive vision d'un ciel étoilé, puis cette vision bascula, pour faire place à une masse sombre dont les contours lui étaient familiers : c'était son île.

Un point lumineux sur l'extrémité de la partie ouest attira tout de suite son attention. La lueur provenait d'une vieille maison de pêcheur qui se trouvait là lorsqu'il avait acheté l'île. Elle était entièrement rénovée et servait à ranger les lignes, les filets et autres instruments de pêche. Elle servait aussi de logement aux hommes de garde que lui envoyait parfois le ministère des Colonies quand le besoin s'en faisait sentir. A partir de maintenant il exigerait un contrôle plus sévère.

A cette hauteur, malgré la perfection de la technique de détection par l'infrarouge, il était difficile de voir ce qui se passait autour de la maison, à cause des massifs de fleurs agités par le vent qui déployaient des ombres mouvantes. Il fit descendre le Supervisor jusqu'à 1 m 50 du sol, et le promena autour de la maison. Vraisemblablement il ne s'y trouvait personne, mais il ne négligea aucun endroit susceptible de dissimuler quelqu'un. Il recommença l'expérience en lui faisant faire un cercle plus large, ce qui obligea l'engin à louvoyer entre les arbres. Toujours rien.

Il fut plus heureux à son troisième essai et découvrit les quatre faux militaires confortablement installés sur des sièges, dans un espace entouré d'arbres. Ils étaient habillés d'un collant sombre et portaient chacun une arme légère, à canon court, posée sur leurs genoux. Ils écoutaient avec attention un autre personnage, debout devant eux, vêtu d'une cape noire assez longue, que Kedar voyait de dos. Vite, il fit se glisser le Supervisor entre les branches d'un arbuste qui se trouvait à proximité, et brancha le son. Aussitôt, la voix parfaitement reconnaissable d'Alice s'éleva dans le bureau. La secrétaire continuait une conversation commencée depuis un moment déjà :

— « Résumons-nous, messieurs. Vous n'interviendrez que lorsque j'aurai fait les signaux convenus, c'est-à-dire que j'éteindrai et allumerai la lumière de ma chambre quatre fois. Ensuite vous entrerez dans la maison par la porte de derrière qui restera ouverte. Attention. Avant de vous diriger vers la maison à une allure de patrouille, vous attendrez ici une vingtaine de minutes, le temps pour moi de m'assurer si tout va bien et que les domestiques sont endormis. De ce

côté-là, aucun problème, je connais leurs habitudes et la dose de somnifère est assez forte. »

— « Dommage, grommela l'un des hommes, que Kedar n'ait rien avalé depuis son arrivée. »

— « Il avait un travail urgent à faire, fit remarquer la jeune femme. J'ai seulement réussi à glisser deux comprimés du narcotique dans son alcool préféré. S'il est endormi, il sera préférable de le noyer. Un accident bien préparé arrange tout. »

— « Et si vous le trouvez dans votre chambre en arrivant? » demanda un autre.

— « Dans ce cas, il me sera facile de l'abattre. J'ai toujours une arme à portée de la main. Vous vous chargerez du corps. »

Man Kedar rougit de fureur contenue. Il pensait : « Si j'avais la fatuité de croire que les femmes ont une bonne opinion de ma personne, voilà qui me l'ôterait définitivement. »

CHAPITRE II

Kedar ne perdit pas son sang-froid. En quelques secondes, il fut au deuxième étage, devant la porte de la chambre de sa secrétaire. Elle n'était pas fermée et il pénétra à l'intérieur.

— Voyons, marmonna-t-il entre ses dents, elle a dit : « Une arme à portée de la main »...

Il se dirigea droit vers le lit, jeta un coup d'œil autour et s'intéressa immédiatement à la table de chevet. S'il y avait une arme, elle devait se trouver là ou à proximité. Peut-être dans l'unique tiroir du petit meuble. Il tira ce dernier à lui, plongea sa main à l'intérieur mais ne trouva rien qui ressemblât à une arme.

Dépité, il allait s'attaquer aux autres meubles lorsqu'il pensa au traversin sur le lit défait. Il se pencha, tâtonna dessous. Aussitôt, ses doigts sentirent le froid de l'acier.

L'arme ressemblait à un dissociateur miniaturisé. Sa puissance devait être assez faible et son rayon à lumière cohérente aussi mince qu'un cheveu, mais suffisant pour tuer. Satisfait, il mit l'arme dans l'une de ses poches et revint à son bureau en sautant plusieurs marches à la fois. Son absence avait été courte, mais il s'inquiétait.

Après avoir regardé l'écran, il comprit qu'il s'inquiétait à tort. Alice était toujours au même endroit, elle s'apprêtait seulement à quitter ses complices.

— A tout à l'heure ! lança-t-elle d'un ton enjoué comme si elle avait organisé une partie de plaisir et en était satisfaite.

— La garce ! jura-t-il en se demandant ce qu'il allait faire d'elle quand elle serait là.

L'enfermer dans sa chambre?... Non, il en aurait besoin tout à l'heure pour faire les signaux convenus et attirer les autres dans le piège. A moins que... Oui... C'était cela la meilleure solution...

Fiévreusement, il programma le Supervisor pour qu'il continue la surveillance des faux militaires, puis brancha à nouveau la vidéo sur le circuit intérieur. Il eut la brusque vision de la porte des communs au moment où celle-ci s'ouvrait, livrant passage à la jeune femme. Elle

referma vivement la porte derrière elle, s'appuya contre et respira profondément comme si elle était essoufflée. Kedar la vit lever la tête pour écouter attentivement les bruits de la maison. Une ombre d'inquiétude venait de passer sur son visage comme si son instinct l'avertissait d'un danger, mais le calme de la grande demeure la rassura et elle continua son chemin sans se douter que derrière elle la porte se refermait et que le volet d'acier se remettait en place.

Quand elle arriva dans le hall, elle fut éblouie par une débauche de lumière alors qu'en sortant elle n'avait laissé qu'une faible clarté. Cela voulait dire que son amant avait terminé son travail et qu'il ne dormait pas comme elle l'avait espéré. Pourtant, la bouteille d'alcool qui contenait le somnifère avait été posée par ses soins en évidence sur le bar. Eh bien, ce n'était que partie remise et elle ne tarderait pas à redresser la situation.

Sans trop savoir pourquoi, elle leva les yeux et reçut un choc. Kedar était là, debout sur le balcon, un verre plein d'un liquide doré dans la main. Son regard était de glace et c'était la première fois qu'elle voyait cette expression sur son visage, mais c'était peut-être la faute à la lumière trop crue.

Il leva son verre en ébauchant un sourire.

Elle sourit à son tour.

— Vous n'êtes pas encore couché, Man ? remarqua-t-elle.

— J'allais le faire lorsque j'ai entendu le bruit de vos pas. Décidément, nous sommes les seuls dans cette maison à être frappés d'insomnie. J'ai sonné les domestiques, pas un seul n'a répondu. Vous ne trouvez pas ça bizarre ?

— Bah ! Ils sont fatigués ou c'est peut-être l'effet de l'air marin. Qu'est-ce que ça peut faire du moment que je suis là. Avez-vous besoin de quelque chose ?

En posant cette question, elle se disait : « Cela va encore se terminer dans ma chambre », mais elle se trompait. A sa grande surprise, Kedar répondit :

— Euh, oui. Un cocktail bien frais comme vous savez les préparer.

— Comme vous voudrez, Man.

Alice enleva sa cape, la jeta sur un fauteuil et monta l'escalier.

Elle retrouva son amant qui l'attendait accoudé au bar. D'un coup d'œil rapide, elle remarqua que le niveau de l'alcool dans le verre qu'il tenait était toujours le même. Visiblement, il préférerait attendre sa préparation. Rapidement, elle s'empara de la bouteille qui contenait le narcotique, en versa une forte rasade dans un grand verre, fit les mélanges à sa façon avec dextérité, ajouta quelques glaçons et tendit le verre à Kedar qui n'avait pas perdu un seul de ses gestes.

— Vous êtes formidable, dit-il en humant le mélange, vous devriez vous en composer un aussi.

— Merci, je ne tiens pas à boire de l'alcool au milieu de la nuit.

— Comme vous voudrez, je boirai donc seul à votre santé, mais en attendant, je vais vous montrer quelque chose qui vous intéressera.

— Je suis vraiment lasse, Man. Croyez-vous que ce soit nécessaire ?

— Certainement. D'ailleurs, cela écourtera les explications entre nous.

— Que voulez-vous dire ?

— Venez, répéta-t-il.

Résignée, elle suivit le Protecteur des Colonies jusqu'à son bureau qu'elle avait toujours trouvé laid et encombrant, mais que lui trouvait pratique. Elle le vit se pencher sur l'une des vidéos et, tout à coup, une voix qu'elle connaissait s'éleva dans la pièce :

— « Je me demande quand cette fille va se décider à nous faire le signal. »

Et une autre de répondre :

— « Un peu de patience, Harte. Elle connaît mieux que nous son patron et saura le manœuvrer. Tout se passera en douceur, j'en suis persuadé. »

— « Je la trouve trop sûre d'elle, reprit la première voix. Kedar a la réputation de ne pas se laisser faire aussi facilement. Il a l'habitude des attentats et sait se protéger. »

« Jusqu'ici nous avons eu de la chance, non ? Dans une vingtaine de minutes tout sera terminé. Le Protecteur sera mort et sa secrétaire avec. Drame passionnel, conclura-t-on après enquête et le

gouvernement étouffera l'affaire. »

Une voix plus forte intervint sur le ton du commandement:

— « Taisez-vous et finissez de vous disputer. A quel endroit se trouve la fenêtre de la chambre de la secrétaire ? »

— « Deuxième étage... La dernière à droite. »

L'écran s'éteignit brusquement : c'était Kedar qui venait d'interrompre la communication avec le Supervisor.

Il y eut un moment de silence.

Le visage décomposé, Alice avait écouté cette conversation sans faire un geste ni dire un mot. Elle s'écarta lentement de la vidéo et regarda Kedar comme une bête traquée. Elle ne s'était pas suffisamment méfiée de son esprit tordu qui savait dissimuler derrière un objet aussi simple des espions électroniques aussi redoutables. Tous les endroits de l'île devaient être truffés de ces engins. Pourtant, elle n'avait rien trouvé. Son détecteur était formel.

D'un effort violent de volonté, elle chassa la peur panique qui s'emparait de son cerveau.

— Je crois qu'il m'est difficile de nier, fit-elle d'une voix d'abord tremblante mais qui s'affermissait peu à peu.

— En effet, dit Kedar qui admirait malgré lui. Je suppose que vous n'aviez pas prévu la dernière décision de vos complices.

— J'ai l'habitude, répondit-elle froidement. J'avais l'intention de me cacher puis de disparaître.

— Je vois, vous êtes une professionnelle. Combien vous rapporte un attentat de ce genre ?

Un sourire fugitif apparut sur ses lèvres. Cette fois elle le tenait peut-être. Aucun homme politique ne résistait longtemps à une offre intéressante. Mais Kedar n'était pas différent de ceux qu'elle avait connus.

— Deux millions de dols, répondit-elle sans hésitation, payés d'avance. Mais si vous voulez vous arranger avec moi, je vous en céderai la moitié. Que pensez-vous de mon offre ?

— Elle ne m'intéresse pas. Je n'ai pas pour habitude de traiter avec une bande d'assassins.

— N'oubliez pas que je suis seule maintenant. Et puis, vous traitez bien avec des Etats. Ces hommes qui attendent avec impatience dans le parc sont des Martiens qui agissent au nom de leur gouvernement.

— Heureux de l'apprendre, déclara Kedar ironiquement. Que voulaient-ils en réalité?

— Vous le savez : se débarrasser de vous.

— Ma modeste personne est sans importance. L'enjeu doit être plus gros.

— On m'a demandé de trouver le dossier concernant une certaine planète. Je crois qu'ils veulent s'assurer l'exclusivité de son exploitation, mais ils ne savent pas au juste à quel endroit elle se trouve.

— C'est tout ?

— Oui.

— Je désirerais des noms, des noms importants. Je suis certain que des Terriens sont dans le coup.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Même si je les connaissais, assura-t-elle lentement, je ne vous les donnerais pas. Je n'ai pas envie de finir comme un animal traqué.

— Dans ce cas, vous finirez en prison.

— Vous vous trompez, Man. Avec l'argent que je possède, j'ai de quoi me payer de bons avocats et même de soudoyer des juges. A partir de maintenant vous feriez mieux de penser à ceux qui vous attendent en bas. Ils vont s'impatienter et venir voir ce qui se passe.

C'était aussi l'avis de Kedar. Il montra le verre contenant le cocktail qu'elle avait préparé tout à l'heure.

— Buvez, ordonna-t-il.

Elle pâlit un peu plus. Il eut même l'impression qu'elle allait s'évanouir, mais elle était sans doute d'une trempe particulière, car elle réagit immédiatement contre cette faiblesse qu'elle jugeait indigne d'elle.

— Buvez, répéta Kedar. Ce n'est qu'un somnifère. Un peu de repos vous fera du bien.

— Mais... pourquoi?

— Je n'ai pas le temps de vous ficeler et rien que l'idée de vous laisser seule, libre de vos mouvements, dans un endroit fermé, me fait froid dans le dos.

— Si je vous donne ma parole...

Il l'interrompit d'un éclat de rire.

— Vous me prenez pour un idiot ? N'insistez pas, je vous prie, car je vous connais trop.

Il sortit de sa poche l'arme trouvée dans la chambre de la jeune femme et continua :

— Avec ce petit joujou, je peux vous brûler une jambe ou un bras, ou vous défigurer. Cela retardera votre jugement mais vous y passerez quand même.

— Vous avez encore besoin de moi, lança-t-elle comme un défi. Si je ne fais pas le signal convenu, ces hommes ne vont pas tarder à intervenir.

— Eteindre et allumer quatre fois la lumière dans votre chambre, annonça-t-il ironiquement.

Cette fois, Alice comprit qu'elle était perdue et que cet homme n'aurait pas pitié d'elle. Rien ne pouvait la sauver de la prison, même pas sa fortune comme elle le laissait entendre tout à l'heure. Elle avait été trop loin.

— Espèce de sauvage ! cria-t-elle d'un air farouche. C'est vous qui l'aurez voulu, mais je ne regrette rien, vous entendez?... Rien. J'aurai profité de la vie plus que ces malheureux fantoches qui s'agitent misérablement sur cette vieille Terre. Regardez-vous, Man, vous êtes mort depuis longtemps et vous ne le savez pas.

D'un geste brusque, elle s'empara du verre et avala son contenu d'un trait, puis se laissa tomber dans un fauteuil et appuya sa tête contre le dossier comme si elle attendait. Elle semblait avoir oublié la présence de Kedar.

— Dormir, murmura-t-elle en fermant doucement les yeux, ne

plus voir, ne plus rien entendre.

Soudain, elle porta les mains à sa poitrine comme si elle souffrait. Au bout d'un moment elle se détendit, cessa de s'agiter et parut dormir paisiblement. Kedar avait maintenant devant lui une femme nouvelle avec un visage qu'il ne reconnaissait pas. Un visage dont la sérénité l'étonnait. Était-ce la vraie Alice?...

Il rejeta la pitié qui commençait à l'envahir. Cette femme était une criminelle, il ne devait pas l'oublier.

Il y avait aussi les autres qui attendaient le moment d'intervenir et devaient commencer à s'impatienter. Étaient-ils toujours au même endroit ?

Fiévreusement, il actionna le mécanisme qui commandait le volet de la chambre d'Alice et bondit jusqu'au deuxième étage où il fit le signal attendu, puis redescendit pour surveiller les réactions des Martiens sur l'écran.

Dès que l'image parut, il fut tout de suite soulagé. Les quatre hommes n'avaient pas bougé et paraissaient satisfaits du signal qu'ils venaient de recevoir.

— « Ouf! fit l'un d'eux, je commençais à trouver le temps long. »

— « Si elle l'a liquidé, ajouta un autre, j'espère qu'elle aura la bonne idée de venir nous prévenir au lieu de nous faire attendre vingt minutes de plus. »

— « Le principal, déclara celui qui semblait commander l'opération, c'est que tout se déroule normalement. »

— « Est-il nécessaire de tuer cette fille ? » demanda celui qui n'avait pas encore parlé.

Son chef haussa les épaules.

— « Ce sont les ordres, répliqua-t-il, et ce n'est pas le moment de faire du sentiment. Nous ne devons laisser aucune trace derrière nous et elle pourrait parler. »

— Sage précaution, ricana Kedar qui n'avait pas perdu un seul mot de cette édifiante conversation. Je vais maintenant vous apprendre ce que vaut un Terrien devant quatre Martiens décidés à le tuer.

Après avoir refermé le volet de la chambre du deuxième étage, il se dirigea vers une armoire métallique qu'il ouvrit. A l'intérieur se trouvaient trois fusils à mésotrons soigneusement rangés. Il choisit le plus gros, c'est-à-dire celui qui servait à certaines unités de l'armée coloniale lorsque celles-ci partaient pour une expédition lointaine dans le cosmos. Il enleva la housse de protection et régla la lunette de visée pour une opération de nuit. Ensuite, il attendit, les yeux fixés sur la pendule. Avec un peu d'amertume, il ne pouvait s'empêcher de penser aux renforts promis par le Président : cette aide espérée tardait un peu trop à son goût.

Les secondes, les minutes n'en finissaient pas de s'écouler. La secrétaire dormait profondément. Elle était très loin des événements qui se préparaient et qu'elle avait provoqués. Elle se trouvait toujours dans la même position où il l'avait laissée.

Enfin dix minutes avant le temps prévu, il dégagea la porte de son volet d'acier tout en laissant les défenses en place. A vrai dire, il ne craignait absolument rien de la part de ces défenses, car le métalogue qui les contrôlait possédait le schéma de ses ondes biologiques.

Armé de son fusil à mésotrons, il sortit de son bureau et commença à descendre le grand escalier pour se diriger ensuite vers la porte des communs. Une fois là, il s'arrêta un moment pour écouter les bruits... Tout paraissait tranquille aux abords. Devant lui, la grande cour était déserte sous la faible clarté des étoiles. Il aurait pu la traverser en continuant tout droit mais il préféra bifurquer sur sa gauche, longer la maison puis le mur qui aboutissait au bâtiment en face. A cet endroit se trouvait une fenêtre toujours ouverte qui donnait sur un débarras dont on ne se servait plus depuis longtemps.

Il y fut en rien de temps et poussa un soupir de soulagement lorsqu'il se sentit à l'abri. De cet endroit il pouvait surveiller tout ce qui se passait dans la cour sans être vu.

Il s'agenouilla, épaula son fusil, posa le canon sur le rebord de la fenêtre, regarda dans l'oculaire et eut une vision parfaite des abords de la porte.

Les vingt minutes prévues par la secrétaire devaient être dépassées depuis un moment et les quatre Martiens s'étaient certainement mis en route. Impatient, il bougea son arme en direction de l'angle que formait la grande demeure. Soudain, son doigt frémit sur le déclencheur : ils venaient de surgir tous les quatre de derrière un massif et s'étaient arrêtés, surpris par l'espace vide de la cour qui

s'étalait devant eux. Ils semblaient se consulter du regard.

Il y eut un ordre lancé à voix basse que Kedar devina plutôt qu'il n'entendit et la petite troupe se remit en marche en longeant avec précaution le mur de la maison. En un rien de temps, ils se trouvèrent devant la porte entrouverte. Peut-être que l'absence d'Alice les inquiétait car ils hésitaient à pénétrer dans le couloir qu'ils pouvaient voir derrière la vitre. Peut-être avaient-ils la prescience d'un danger.

Enfin, celui qui devait être le chef fit un geste. Deux hommes se détachèrent du petit groupe dans l'intention de pénétrer à l'intérieur. Le premier s'apprêtait à pousser la porte, lorsque l'enfer se déchaîna brusquement. Un éclair fantastique, d'une blancheur unimaginable, les enveloppa et ils disparurent, effacés d'un seul coup, volatilisés. A leur place, l'air palpait d'une chaleur intense et une brume légère se dilua rapidement.

Surpris par cette attaque imprévue, les deux autres venaient de faire un bond en arrière et Kedar profita de leur panique pour liquider le premier qui se présenta dans sa lunette de visée. Un autre éclair, un hurlement inhumain et l'homme s'écroula coupé en deux.

Le dernier s'apprêtait à s'enfuir, mais un ordre impératif le cloua sur place :

— Stop!

Il leva lentement les bras et resta immobile. Sa voix s'éleva angoissée :

— Ne tirez pas, je me rends.

— M'aurais-tu fait grâce, espèce d'ordure? demanda Kedar.

Il venait d'enjamber la fenêtre et marchait lentement vers le Martien, l'arme pointée. Il s'arrêta à environ cinq mètres de l'homme.

— Ne bouge pas, ordonna-t-il d'une voix froide. Le moindre geste suspect et tu es un homme mort. Crois-moi, je m'arrangerai pour que tu souffres un peu avant. Tu vas te débarrasser des armes que tu possèdes.

— Je n'en ai pas.

— Bien sûr, rigola Kedar. En attendant tu vas te mettre nu comme un ver. Vite... Enlève tes vêtements.

— Mais..., commença le Martien.

— Inutile... Je connais vos ruses, dit Kedar, je compte jusqu'à cinq : un, deux, tr...

Résigné, l'homme s'empessa de faire ce qu'on lui demandait. Il se déshabilla le plus rapidement possible, en prenant bien garde que ses gestes ne prêtent à confusion. Bientôt, il fut entièrement nu. Ses vêtements formaient un tas sombre à ses pieds.

Kedar le fit s'éloigner de quelques mètres et le suivit en conservant la même distance.

— Je sais tout, gronda-t-il ; ma secrétaire a parlé. Je n'éprouve aucune pitié pour l'assassin que tu es. Ce que j'ignore, ce sont les noms des Terriens qui vous ont aidés. Je veux ces noms. Pour les avoir, je suis capable de passer des heures à te griller comme un porc.

— Je ne suis qu'un militaire, supplia le Martien, j'obéis à ceux qui me commandent.

— C'est ça, minable ! Continue ta petite comédie et tu ne vas pas tarder à être découpé en rondelles.

— Vous n'avez pas le droit, s'indigna l'autre. Je connais vos lois et...

— Nos lois sont faites pour nous, coupa Kedar brutalement, pas pour vous. Sur Terre, les Martiens ne comptent pas plus qu'une bande de fourmis. Quand tu seras mort personne ne s'en apercevra.

— Au moins, dit le Martien après avoir avalé péniblement sa salive, aurai-je la vie sauve?

— Certainement.

— J'ai votre parole ?

Kedar secoua la tête, haussa les épaules. Cet idiot croyait les Terriens plus bêtes que lui. Comment pouvait-il croire en la parole de quelqu'un qu'il avait tenté de tuer quelques secondes auparavant ? Heureusement, le Martien ne put voir sa mimique.

— Tu as ma parole, répondit-il le plus sérieusement du monde.

— Vrai?

L'homme paraissait soulagé. Cela se devinait au son de sa voix.

— Tu passeras en jugement et il est probable qu'il y aura des tractations entre nos deux gouvernements, répliqua doucereusement Kedar.

Alors, le rescapé de cette malheureuse expédition se décida. Sans trop réfléchir, il prononça trois noms qui firent froid dans le dos de son vainqueur. Celui-ci en resta un moment sidéré. Ces personnages possédaient de hautes fonctions dans l'entourage du Président Imer. Ils étaient presque intouchables.

— Qu'en dites-vous? demanda le Martien qui devinait la surprise de son adversaire et espérait beaucoup de ses révélations.

— Ce que j'en dis...

Kedar réfléchissait rapidement. Maintenant, il regrettait presque d'avoir obligé le Martien à lui livrer ces noms. Si ces noms étaient livrés à la vindicte publique, les conséquences possibles seraient incalculables. C'est ce qui arriverait certainement si la justice s'en mêlait. Et le renfort?... Il l'avait oublié celui-là. Fatalement, il allait arriver d'un moment à l'autre et ce bandit parlerait à nouveau dès qu'il serait interrogé par un officier.

— Ce que j'en dis, répéta-t-il, c'est que tes révélations sont surprenantes. Je dirais même explosives. Si explosives qu'elles risquent de renverser le gouvernement. Alors je dois choisir entre toi et le Président. Mon choix est fait.

Sa décision prise, Kedar régla le fusil à mésotrons à pleine puissance et enfonça le déclencheur.

L'éclair donna l'impression de s'enfoncer dans la silhouette blanche qui s'agitait désespérément devant lui enveloppée dans un halo bleuté. Cette vision dura à peine une seconde, puis tout s'effaça comme si le Martien n'avait jamais existé.

Dès que ses yeux eurent repris leur fonction, Man Kedar regarda autour de lui. Sa première action fut d'éliminer les restes du Martien coupé en deux, puis de dissimuler les vêtements de son compagnon qui gisaient toujours sur le sol, en les jetant dans le débarras. Il y déposa aussi le fusil. Il était temps, car un ronflement qui augmentait d'intensité de seconde en seconde se faisait entendre au-dessus de lui.

N'importe quelle oreille exercée aurait reconnu le bruit typique d'un jet de la police d'Atika.

— Manquait plus que ça ! s'étonna Kedar qui avait un faible pour l'armée.

Une grande ombre noire sembla tomber du ciel et vint se poser en douceur au milieu de la cour.

Une voix amplifiée s'éleva :

— Qui êtes-vous?

— Le propriétaire de cette île, Man Kedar.

— Veuillez vous approcher lentement, nous allons vérifier votre identité.

— Est-ce bien nécessaire ?

— Oui, rétorqua la voix sur un ton revêche. Vous ressemblez bien au Protecteur des Colonies, mais vous pourriez être grimé.

— Alors faites vite.

Kedar obéit à l'injonction et s'arrêta à trois mètres de l'appareil. Un rayon verdâtre s'échappa du fuselage et le parcourut de haut en bas puis de bas en haut. Quand il eut assimilé toutes ses caractéristiques, il s'éteignit.

— Est-ce terminé ? demanda-t-il.

La voix qui l'avait interpellé se fit entendre à nouveau.

— Je vous remercie, monsieur le Protecteur, mais nous sommes obligés de prendre beaucoup de précautions.

— C'est, sans doute, ce qui vous a retardé au point de me laisser me débrouiller seul, ne put s'empêcher d'ironiser Kedar.

— Où sont les bandits, monsieur le Protecteur?

— Ils sont morts... Je les ai tués.

Il y eut une exclamation, puis la porte du jet s'ouvrit et un officier sauta sur le sol.

Il était grand, mince, vêtu d'un uniforme taillé sur mesure, l'air important comme il sied à un représentant de la loi en mission spéciale, avec juste assez de souplesse dans l'échine pour pouvoir s'incliner devant un supérieur hiérarchique. Le personnage déplut

immédiatement à Man Kedar.

— Pourrais-je jeter un coup d'œil sur les cadavres ? demanda l'officier après avoir salué.

— Non, lieutenant.

L'officier sursauta comme si une guêpe venait de se poser sur son nez. Il se figea dans l'attitude d'un garde-à-vous impeccable.

— Puis-je en connaître les raisons, monsieur le Protecteur?

— Certainement. Ils ont été volatilisés à l'aide d'un fusil mésotronique. Une arme très utile par le fait qu'elle ne laisse aucun déchet sur le terrain. Vous ne trouverez rien ici qui ressemble à un cadavre.

— Heu... Il est étrange de voir une arme aussi puissante entre les mains d'un civil.

— Je n'ai fait que me défendre, lieutenant. J'espère que vous n'allez pas me le reprocher, d'autant plus que vous n'étiez pas là pour m'aider. Oh! excusez-moi, vous comptiez sans doute les boutons des uniformes de vos soldats... Voyez-vous, en tant que Protecteur des Colonies, j'ai aussi mon mot à dire sur l'emploi de certaines armes contre les indigènes qui occupent les planètes de la confédération. Je n'ai pas volé ce fusil si c'est ce que vous voulez insinuer.

Le lieutenant protesta aussitôt :

— Loin de moi cette pensée, monsieur le Protecteur! Seulement j'ai un rapport à faire. Vous devez comprendre que mes supérieurs vont me demander des explications.

— Les explications, lieutenant, je m'en charge. Je les fournirai au chef de l'Etat en soulignant particulièrement le retard de votre intervention.

— Mais...

— Pas un mot de plus, monsieur, votre avancement est déjà suffisamment compromis. Si vous continuez, vous ne tarderez pas à vous trouver dans l'obligation de choisir entre une retraite anticipée et un poste sur Ganymède. Combien avez-vous d'hommes dans ce tas de ferraille ?

— Quinze, soupira le malheureux officier.

— Quinze hommes ! Cela se rassemble en quinze minutes avec armes et bagages. Vous êtes un incapable, lieutenant. Disparaissez de ma vue. Fichez le camp!

L'homme hésita, balbutia des paroles incompréhensibles puis, devant le regard vert qui pesait sur lui, salua et marcha d'un pas raide vers l'appareil dans lequel il disparut. La porte coulisssa, masquant la lumière qui s'échappait de la carlingue. Quelques secondes après, le jet s'élevait, disparaissait dans le ciel.

Kedar n'avait pas attendu ce départ pour foncer droit vers son bureau. La secrétaire n'avait pas bougé ; toujours dans la même position, elle était insensible à ce qui se passait autour d'elle. La dose de somnifère dans la bouteille devait être très forte.

Il pensa à John et aux autres domestiques qui se trouvaient dans la même situation et se dit qu'il ferait mieux d'aller jeter un coup d'œil dans leur chambre pour prévenir des complications possibles. La présidence pouvait attendre quelques minutes de plus.

Il s'inquiétait à tort. John ronflait sur le dos et ne risquait pas d'étouffer. Il se contenta de lui relever la tête sur le traversin. Les deux autres dormaient dans la même position, mais en faisant moins de bruit. Visiblement aucun de ces trois hommes ne semblait incommodé.

Rassuré, il commençait à descendre l'escalier assez lentement, lorsqu'il pensa à son ex-secrétaire, son comportement de dormeuse n'était pas du tout le même que celui des domestiques, en comparaison il était plutôt étrange. Elle ressemblait à une morte.

— Bon sang !

Il se mit à descendre à toute vitesse. Sa préoccupation avait été si grande jusqu'à maintenant qu'il avait négligé la jeune femme. Il comprit que ses craintes étaient réelles lorsqu'il lui prit le poignet pour tâter son pouls. Rien... Aucun battement.

La jeune femme devait être morte depuis le moment où il l'avait obligée à boire le cocktail. Ce n'était pas un narcotique qu'il contenait, mais un poison violent qui lui était destiné. Décidément, cette tueuse professionnelle allait jusqu'au bout puisqu'elle en était morte : avec un certain courage, il était bien obligé de l'admettre. Quant à lui, s'il était encore en vie, c'était grâce à une bonne dose de chance.

Il frissonna en pensant qu'il aurait très bien pu remettre au

lendemain sa conversation avec le Président Imer.

Par précaution, il referma le volet de la porte qui donnait sur la cour, désactiva les défenses, fit rentrer le Supervisor dans sa niche sur le toit et se servit un alcool dont il était sûr qu'il n'avait pas été trafiqué, puis s'assit devant son bureau. La compagnie de la morte ne le gênait pas. Il se demandait seulement ce qu'il allait faire de ce corps et regrettait presque le départ des policiers qui auraient pu s'en charger. Dommage, c'était une jolie fille et les jurés en auraient peut-être tenu compte.

L'image de la morte se brouilla devant ses yeux. Sans doute l'effet de la fatigue ou de l'alcool, certainement la combinaison des deux, toujours est-il qu'il s'endormit.

Ce fut l'appel urgent du vidéophone qui l'éveilla. Un appel aigu qui lui perçait les tympans. Il se leva d'un bond et mit le contact. Sur l'écran apparut le visage courroucé du Président. Ses yeux brillaient de colère trop longtemps contenue, sa chevelure blanche se dressait sur sa tête.

— Tonnerre ! fulmina-t-il en montrant ses dents blanches nouvellement implantées. Cela fait plus d'une heure que j'essaye de vous avoir avec ce foutu engin. Où étiez-vous ?

— Je dormais, monsieur le Président.

— Vous dormiez, hein?... Et moi, est-ce que je dors ? Votre excuse est idiote ; on ne dort pas quand on est au service de l'Etat. Je veux connaître la raison pour laquelle vous avez renvoyé la police qui venait vous aider. Seriez-vous devenu subitement fou ? Je connaissais votre phobie de l'uniforme, mais à ce point... Et d'abord, êtes-vous seul dans votre bureau?... Eloignez votre secrétaire si elle est présente.

Man Kedar se dit que c'était le moment d'en profiter pour interrompre ce flot de paroles furibardes. Il déplaça donc le rayon de vision de la petite caméra de façon qu'il soit axé sur la morte.

— La voilà, dit-il. Aucun risque qu'elle nous entende. Elle s'est donné la mort en avalant le poison qu'elle me destinait.

Il ramena la caméra à son point de départ.

— Comment a-t-elle pu faire ça ? demanda Imer plus calme.

— Je l'ai un peu forcée, expliqua Kedar, mais j'ignorais que le cocktail, préparé à mon intention, contenait un poison violent. Je

crotais à un somnifère, comme pour les domestiques.

— Forcée, hein?... ricana le Président. Avec un entonnoir sans doute.

— Monsieur le Président ! s'écria Kedar, je ne suis pas un sauvage. Cette fille travaillait pour les Martiens et je lui ai fait comprendre qu'elle était perdue et qu'elle allait finir ses jours en prison. Comprenant qu'il n'y avait plus d'espoir de me fléchir, elle s'est volontairement donné la mort.

Imer respira bruyamment.

— Bon, fit-il, excusez-moi pour l'entonnoir. Mais vos explications me paraissent embrouillées. Au lieu de commencer par la fin, vous feriez bien de reprendre au début. Je tiens à vous prévenir que vos paroles seront enregistrées.

Le plus succinctement possible, Kedar fit le récit de ce qui s'était passé au cours de la nuit, en précisant certains points à l'aide des enregistrements pris par le Supervisor.

Son récit terminé, Kedar attendit calmement les décisions du Président. Ce dernier paraissait totalement anéanti depuis qu'il connaissait les noms des trois traîtres qui faisaient partie de son gouvernement.

— Ces ordures vont payer durement ! explosa-t-il enfin. Je vais en faire un exemple pour ceux qui seraient tentés par l'argent des Martiens. Man, je dois vous féliciter pour votre présence d'esprit. Vous avez eu raison d'écarter la police. Vous m'enverrez vos enregistrements, ils me serviront à confondre ces salauds.

« Parle toujours, vieux comédien, pensait mélancoliquement Kedar avec cette espèce de détachement qui caractérise l'homme habitué au pouvoir, je sais très bien que tu vas étouffer l'affaire. »

Le Président étudiait attentivement le visage de Kedar et, comme toujours, ce visage restait impénétrable.

— J'aimerais bien entendre votre avis, dit-il enfin avec impatience.

— Mon avis, monsieur le Président ?

— Evidemment, cria Imer. A quoi serviraient mes collaborateurs si je ne leur demandais pas leur avis de temps à autre ?

— Mon avis est très simple, monsieur le Président. Il ne faut surtout pas faire de vagues mais éloigner en douceur ces trois hommes par une mutation élogieuse qui sera perçue par l'opinion comme une récompense pour leurs bons et loyaux services.

Le visage d'Imer s'éclaira d'un sourire.

— C'est exactement ce que je pensais, Man. Je vais les envoyer au diable, dans un enfer glacé. Peut-être sur Pluton. Quant à vous, vous allez filer vers Eridan VII dès que possible.

— Ah ! cette fois c'est décidé, je pars?

— Oui. Le plus tôt sera le mieux. Je soupçonne les Martiens de s'être déjà installés là-bas et de nous jouer cette petite comédie d'une race humanoïde pour nous obliger à l'application de la loi sur les mondes évolués.

— S'il y a des Martiens là-bas, ma seule présence ne suffira pas à les convaincre.

— Vous ne serez pas seul, Man... Hum, hum ! vous aurez à votre disposition tout un bataillon et...

— Des militaires ! fit Kedar d'un air horrifié. Vous savez très bien que je n'ai jamais pu m'entendre avec eux. A moins que...

— A moins que ?

— Je tiens à superviser l'ensemble des opérations.

— C'est entendu. Vous serez assimilé au grade de général et vous aurez voix au chapitre.

— Avec dispense de porter l'uniforme.

Imer envoya un bon coup de poing sur quelque chose car un bruit sourd se fit entendre.

— Par tous les diables puants de cette galaxie, hurla-t-il, vous commencez à m'énervé, Kedar! Croyez-vous que j'aie le temps de m'occuper de ces détails vestimentaires?... Vous vous débrouillerez avec votre ministre.

— A vos ordres, monsieur le Président.

— Je sais que vous n'en ferez qu'à votre tête.

— Monsieur le Président, protesta Kedar la main sur le cœur et un trémolo dans la voix, croyez bien que...

— Ça va, coupa Imer, pas de simagrées de ce genre avec moi. Vous feriez bien de consulter un psychiatre car votre haine de l'uniforme commence à devenir encombrante. Vous avez la chance de m'être plus utile que dix ministres mais n'en profitez pas trop. Voici mes ordres. Une expédition de ce genre coûte très cher, il faudra, en plus de l'élimination des Martiens, rapporter des renseignements plus précis sur le système d'Achernar. Les dernières observations datent de près d'un siècle et nous nous sommes surtout intéressés à Eridan VII. Peut-être aurons-nous encore quelques surprises intéressantes de ce côté.

— Avez-vous pensé au remplacement de Carson? demanda Kedar avec le secret espoir que cette corvée lui serait évitée.

— Le service a été prévenu et le nécessaire sera fait, du moins c'est ce que je suppose, mais rien ne vous empêche d'agiter les foudres de l'Olympe au-dessus de la tête des traînants. Quant à vous, vous ne bougez plus de votre île, une navette viendra vous chercher un peu avant le départ. Avez-vous une dernière question à me poser?... J'ai déjà dépassé le temps qui m'est imparti.

— Seulement deux questions, monsieur le Président. Je désirerais connaître l'indicatif du vaisseau spatial qui doit m'emmener.

Imer eut une moue dubitative.

— L'Amirauté se fera un plaisir de vous l'envoyer si elle le juge nécessaire. Quelle est la deuxième?

— Que dois-je faire du cadavre de mon ex-secrétaire ?

Imer fronça d'abord les sourcils, puis hennit comme un cheval rétif.

— Ce que vous voudrez, Kedar. Cette fille ne nous est plus d'aucune utilité maintenant. Débrouillez-vous avec ce qu'il en reste et, surtout, ne m'embêtez plus avec cette histoire. Au fait, éprouvez-vous des remords ?

Kedar regarda le Président d'un air estomaqué.

— Pour quelle raison en aurais-je? demanda-t-il. Ce n'est quand même pas ma faute si elle a décidé de se suicider !

— Aucune importance, j'espérais seulement un peu de sensibilité de votre part, apparemment il n'en est rien.

— Elle était décorative, c'est tout ce que l'on peut regretter d'elle, mais ce n'est pas suffisant pour la laisser dans mon bureau.

— Employez donc la méthode qui vous a si bien réussi avec les Martiens.

— Vous voulez dire que...

— Pourquoi pas? Ce sera plus vite fait que de l'enterrer dans votre île ou de prévenir la police.

Brusquement, l'écran redevint obscur.

Le soleil brillait intensément dans un ciel sans nuages quand Man Kedar déposa le corps de la jeune femme au milieu de la cour. Quelques secondes suffirent pour dissocier ses molécules. Il ne restait plus rien d'elle.

Ensuite, toujours avec son arme, il s'employa à faire disparaître les objets et les vêtements lui ayant appartenu.

Quand il fut certain d'avoir effacé la moindre trace de sa présence, il commanda l'ouverture des volets et la lumière entra à flots. Épuisé par cette nuit blanche, il se laissa tomber dans un fauteuil en se demandant avec une certaine inquiétude ce qu'il allait raconter aux domestiques.

CHAPITRE III

Depuis les événements de cette nuit étrange, John n'était plus le même. Il errait comme une âme en peine dans les couloirs et les pièces de la grande demeure, toujours aussi méticuleux dans son travail, mais il était visible que le cœur n'y était plus.

Son patron lui avait bien raconté comment, après les avoir endormis tous à l'aide d'un narcotique puissant, Alice avait ouvert le coffre du bureau, s'était emparée d'une forte somme d'argent et avait pris la fuite. La police supposait qu'elle avait été aidée par deux ou trois complices. Kedar qui s'était réveillé avant les autres avait prévenu les autorités immédiatement et l'enquête se poursuivait.

John ne se pardonnait pas d'être resté inactif pendant ce laps de temps qui était comme un trou sombre dans sa mémoire. Il s'accusait de négligence et il avait fallu toute l'autorité de Kedar pour l'obliger à voir les choses d'une autre façon. Il lui avait ordonné d'oublier ce désagréable incident.

« — Je ferai de mon mieux, monsieur le Protecteur, avait-il répondu mélancoliquement, mais ce sera difficile. »

« — Difficile ou pas, avait répliqué son patron d'un ton qui n'admettait pas l'échec, il faudra y arriver le plus vite possible. J'en ai par-dessus la tête de voir des têtes d'enterrement autour de moi. »

Depuis, John essayait.

Pendant ce temps, Man Kedar s'acharnait sur le dossier Carson, espérant trouver quelque chose en des sources d'informations plus révélatrices que celles qu'il connaissait déjà.

Carson avait fait ses études de paléontologie comme élève de l'Université de Hambourg puis s'était tourné vers l'anthropologie au moment de son doctorat. Il paraissait plutôt irrégulier dans ses études, c'est-à-dire assez brillant dans les matières qui l'intéressaient et tout juste suffisant dans celles qui lui étaient imposées. Trente-quatre ans. Aucun signe particulier.

Ou bien Carson était un jeune homme très ordinaire, ou bien il savait dissimuler sa personnalité. Kedar penchait vers la deuxième solution.

Tout ce qu'il put glaner dans les différents endroits où avait travaillé l'anthropologue ne lui apprit rien de plus.

Son casier judiciaire était vierge, par contre son séjour dans l'armée avait été assez tumultueux : il totalisait une trentaine de jours de prison en deux années de service. Il avait la discipline en horreur.

— De ce côté-là je le comprends, soupira Man Kedar en mordillant le crayon qui lui servait à souligner les passages litigieux, mais je suis dans l'obligation d'en tenir compte.

Il griffonna encore quelques notes sur un petit carton, puis rangea le dossier dans le coffre.

Il allait retourner vers son bureau lorsque l'avertisseur de la porte le prévint que quelqu'un attendait.

— C'est vous, John?

— Oui, Monsieur.

— C'est bon, vous pouvez entrer.

Et quand le serviteur fut là :

— Que voulez-vous, John ?

— C'est au sujet des gardes, Monsieur.

Cette fois, ça y était, les ennuis allaient commencer. John venait de s'apercevoir après deux jours de cogitation que les gardes n'étaient plus là et devait se poser un tas de questions. Trouver une explication dans l'immédiat n'était pas facile, d'autant plus qu'ils étaient sur une île éloignée du littoral, avec des moyens de transport limités. Peut-être qu'avec le jet... Non, ça ne prendrait pas, John était assez malin pour se rendre compte que le jet antigravifique n'avait pas bougé de la place où il se trouvait depuis son arrivée.

— Oui, fit-il distraitement, et alors?

— Ils ne sont plus ici.

Man Kedar se caressa le menton.

— Ah ! Je croyais vous avoir prévenu de leur départ. Je me suis trouvé dans l'obligation de me débarrasser d'eux.

— Etaient-ils impliqués dans l'affaire, Monsieur?

— Non. Je les ai renvoyés pour incapacité... Ils sont partis dans le jet de la police. L'officier qui commandait désirait les interroger. Est-ce tout, John ?

— Oui, monsieur le Protecteur. Je vous prie de m'excuser. Ma mémoire est en défaut.

— Aucune importance. C'est tout à fait normal après une dose aussi forte de somnifère. D'ailleurs, je crois vous avoir prévenu du renvoi de ces hommes alors que vous étiez à peine réveillé. A propos, John, n'éprouvez-vous aucun malaise ?

— Aucun, Monsieur.

— Parfait. Ne vous tracassez plus pour ce qui s'est passé ici. La police est là qui veille.

— Je n'ai rencontré aucun policier sur l'île, s'étonna le domestique.

— Croyez-moi, ils ne sont pas loin.

Après un profond soupir qui en disait long sur ses pensées, John s'éloigna. Était-il convaincu? Kedar en doutait un peu, mais s'il devait donner une autre explication des faits, il tenterait de s'approcher un peu plus de la vérité. Une certitude : il pouvait compter sur la discrétion de John.

Ce moment arriva plus vite qu'il ne pensait.

L'heure du déjeuner approchait, il se trouvait dans le hall, confortablement installé, en train d'écouter les informations qui lui parvenaient de l'ensemble des mondes associés, lorsque John vint le prévenir que quelqu'un le demandait sur son holophone privé. Pensant qu'il s'agissait de l'un des services des Affaires cosmiques, Kedar remonta dans son bureau en grommelant des imprécations.

Il se trompait lourdement et il le comprit dès qu'il eut mis le contact. Un visage rude, comme taillé à coups de serpe, la peau tannée par mille soleils, lui apparut. La tête était coiffée de la casquette des astronautes sur laquelle brillaient quelques étoiles d'or.

— Adjudant-major Ruef, se présenta l'homme, en service à bord de la cosmonef *Sirius*,

— Enchanté, grogna Kedar. Que me voulez-vous et qui vous a permis d'encombrer ma ligne privée ?

— J'ai reçu l'ordre de surveiller l'île sur laquelle vous vous trouvez et de vous prévenir en cas de danger. Le chiffre de votre ligne privée m'a été communiqué par l'Amirauté.

— Où vous trouvez-vous ?

L'homme se pencha au-dessus de sa console de direction, puis se redressa.

— A exactement 125 kilomètres au-dessus de votre tête, en stationnement gravifique.

— Bon sang ! fit Kedar, je n'ai pas demandé l'aide de l'armée !

— C'est un ordre impératif de la présidence.

— Je commence à en avoir marre de l'intérêt que me porte la présidence ! explosa soudain Kedar. Que pouvez-vous voir de votre perchoir à volailles ? (Le visage du major se plissa sous l'effet de la colère et le Protecteur devina qu'il se contenait difficilement. Du même coup, l'astronaute lui parut plus sympathique.)

— Un navire garde-côte se dirige vers vous en ce moment, annonça-t-il après quelques secondes. Son canon est débâché et deux servants tournent autour.

— Voilà qui devient intéressant, constata Kedar d'un ton radouci. Ces marins auraient-ils l'intention de me canonner ?

— Il faudrait être aveugle pour ne pas s'en douter, déclara le major avec une certaine ironie comme si la situation dans laquelle se trouvait celui qu'il devait protéger l'amusait énormément.

Kedar n'appréciait la plaisanterie que lorsqu'il n'en était pas la cible.

— Quel genre de canon ? demanda-t-il d'un ton rêche.

— Peuh ! vraiment la dernière catégorie. Un vieux modèle du siècle dernier, répondit l'astronaute, qui doit lancer des obus à fission. Il est vrai qu'un seul de ces engins suffirait à transformer votre île en cendres. De vous, il ne resterait même pas de quoi faire des funérailles nationales.

— Je n'apprécie pas du tout ce genre de plaisanterie, déclara le Protecteur sèchement.

— Oh ! moi ce que j'en dis..., c'est seulement pour vous presser

de prendre une décision. D'ici une heure, vous serez à portée de canon et vous n'aurez plus le temps d'apprécier quoi que ce soit.

Kedar eut un sourire mi-figue, mi-raisin.

— Bien sûr ! Encore faudrait-il savoir si ce vaisseau est bien le même que celui qui a débarqué le commando de tueurs sur mon île. Pouvez-vous me passer une image correcte ? J'ai un témoin ici qui a dû l'examiner sur toutes les coutures.

Le visage abrupt du major s'effaça, aussitôt remplacé sur l'écran par l'image du garde-côte qui voguait sur une mer tranquille dans un sillage d'écume. L'image grossit et il put distinguer nettement tous les détails des superstructures.

— Est-ce suffisant ? demanda la voix du major.

— Oui. Ne touchez plus à rien.

Kedar appela John d'un ton pressant. Celui-ci arriva tout essoufflé, se demandant avec inquiétude ce qui arrivait. Quand il vit le navire, il s'écria :

— C'est le garde-côte !

— Vous en êtes certain, John? Rien ne ressemble plus à un garde-côte qu'un autre garde-côte.

— J'en suis sûr, Monsieur. Il porte le même numéro sur sa coque.

— Vous avez entendu, major?

— Et comment ! s'écria l'interpellé. J'ai préparé un projectile téléguidé qui va immédiatement pulvériser ce vieux sabot et tout ce qu'il contient.

— Peut-être y a-t-il à bord des hommes innocents, protesta Kedar pour la forme.

— Bien sûr ! Vous n'avez qu'à le leur demander, ils ne manqueront pas de vous assurer qu'ils sont innocents, qu'ils ne comprennent pas la raison pour laquelle vous les arraisonnez et ils continueront d'avancer jusqu'au moment où...

— On peut toujours essayer, grogna Kedar qui tenait absolument à son image de médiateur même dans des cas impossibles.

Le major fit entendre un borborygme puissant.

— Comme vous voudrez, Protecteur. Il vous reste quarante minutes pour choisir entre la vie et la mort.

— Mon Dieu ! laissa échapper John au bord de l'évanouissement.

— Désirez-vous que je vous passe la communication? demanda encore l'astronaute qui paraissait en pleine forme.

— Vous avez mon accord.

— A vos ordres.

L'écran redevint sombre et le resta pendant cinq ou dix minutes. John tremblait de tous ses membres, car il avait compris ce qui se tramait.

Enfin, l'écran s'éclaira à nouveau, montrant un homme d'une quarantaine d'années portant l'uniforme de commandant de bord. Ses petits yeux féroces fixaient son interlocuteur sans aménité.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? aboya-t-il.

— Je suis le propriétaire de l'île vers laquelle vous vous dirigez.

— Et alors?

— Vous naviguez en ce moment sur des eaux interdites et je vous ordonne de faire demi-tour.

L'homme éclata de rire.

— De quel droit un simple particulier empêcherait un garde-côte d'aller où bon lui semble? Je viens chercher les hommes que j'ai débarqués sur votre île voici quelques jours.

— Vous avouez donc être le complice de ces Martiens. Il fallait le dire plus tôt, je n'aurais pas perdu mon temps en palabres inutiles. Pauvre imbécile, dans quelques secondes vous irez rejoindre vos hommes en enfer.

Le faux commandant de bord verdit de rage. Il ébaucha un geste de menace.

— Vous bluffez! cria-t-il. Comment avez-vous su qu'ils sont

Martiens.

Kedar s'empessa de rectifier avec férocité :

— Qu'ils étaient Martiens... Ils sont morts. Je les ai tués en me défendant. Vos hommes étaient trop bavards, ils racontaient leur vie devant les micros disséminés autour d'eux.

— Attention, prévint brusquement la voix du major, le vaisseau vient d'augmenter sa vitesse.

— Vraiment? Ce minable veut quand même tenter le coup ?

— Faut croire.

— Dans ce cas, décida Kedar, vous pouvez envoyer votre truc. Surtout ne ratez pas la cible.

— N'ayez crainte, elle est trop grosse.

Cette fois, le Protecteur eut la satisfaction de lire la peur panique dans les yeux du Martien, il resta un moment immobile, comme pétrifié, puis se mit à hurler :

— Attendez, attendez! Nous sommes tous en service commandé ; moi-même je suis un parlementaire qui bénéficie de la loi d'immunité. Si vous osez faire ça, ce sera la guerre entre nos deux planètes.

— Ma parole, ricana Kedar, vous vous prenez pour un homme si important ?

— Oh ! la la ! Qu'est-ce que j'ai peur ! s'exclama le major Ruef qui paraissait s'amuser. De toute façon, il est trop tard. Le projectile est déjà en route vers son but. Fais tes prières et compte sur nous pour camoufler ta soudaine disparition en accident.

Mais le Martien ne semblait pas le croire et continuait ses lamentations.

— Ecoutez-moi, suppliait-il en se tordant les mains d'angoisse, je ne suis pas seul à bord, ma femme et mes enfants m'accompagnent. Je ne suis pour rien dans cette histoire et je ne fais qu'obéir aux ordres. Au moins, donnez-moi le temps de débarquer ma famille.

— Encore un peu et je vais pleurer, ironisa le major.

— Un peu de respect pour ceux qui vont mourir, lui conseilla

Kedar.

— Vous avez raison, monsieur le Protecteur, approuva John qui écoutait avec intérêt toutes les conversations, cet homme est une brute.

— Qui vient de parler? hurla l'adjudant-major.

Kedar dédaigna répondre à l'astronaute, il préféra s'adresser au Martien.

— Vous m'entendez? scanda-t-il comme un glas. Il est trop tard, trop tard pour vous, nous ne pouvons plus revenir en arrière. Quand on a pour mission de tuer, il faut s'attendre à une riposte et prendre ses précautions en conséquence.

Mais, selon toute probabilité, le Martien n'eut pas le temps d'entendre ces paroles pontifiantes, car un éclair bleuté venait, tout à coup, d'envelopper le navire.

— En retard de cinq minutes, précisa le major; votre bavardage a été trop long.

Le Protecteur qui sentait monter sa pression sanguine et dont les poignets commençaient à se glacer, s'efforça de se dominer. Etre en colère était parfait mais il importait qu'il fût quand même maître de ses paroles et de ses gestes.

— Je n'ai que faire de votre avis, grinça-t-il. Est-ce que tous les astronautes sont du même acabit ?

— Nous formons une espèce à part, convint le major.

— Bon sang ! la vie doit être pénible là-haut.

— N'empêche, insista l'autre, cinq minutes de plus et vous y passiez à votre tour.

Kedar ne put répondre car une longue et terrifiante clameur métallique s'enfla dans les haut-parleurs.

— Par les dieux des étoiles, s'écria John d'une voix plaintive, qu'est-ce que c'est que ça?

La clameur mourut, se perdit dans un murmure. Sur l'écran une vapeur s'éleva de la mer comme si elle bouillait, une vague énorme creusa l'océan et se précipita sur les plages de l'île. Quand la vapeur se fut dissipée, que la mer scintilla de nouveau sous le soleil et

que les mouettes glissèrent dans le ciel bleu, le garde-côte n'était plus là, aucun débris ne marquait l'endroit de sa disparition.

Un rire s'éleva, celui de l'astronaute dont le visage venait de réapparaître.

— Vous avez vu? fit-il. Il a fondu comme un sucre dans une tasse de café. Bon, c'est pas tout, mais je dois faire un autre boulot.

— Encore une tuerie? demanda Kedar d'un air candide.

— Non. Je dois aller vous chercher et je me demande à quel endroit je vais pouvoir poser ma navette. Est-ce que votre île est assez grande? Je n'ai pas eu le temps de l'examiner.

— Quoi ? Vous vous foutez de moi ! s'indigna le maître des lieux. Vous auriez dû me prévenir depuis un bon moment. Je vous interdis de massacrer ma pelouse.

— Vous fâchez pas, je viens seulement de recevoir l'ordre. Paraît qu'on s'inquiète de vous savoir en danger et on préfère vous boucler dans le *Sirius* en attendant le départ pour... Vous savez où?

— Bien sûr que je le sais, triompha Kedar, mais vous ne m'aurez pas avec vos questions idiotes. Votre engin peut contenir combien de personnes?

— Environ une centaine de personnes bien tassées. Faut pas vous illusionner, je n'embarque que vous.

— Ne craignez rien, je suis seul.

Le Protecteur réfléchissait rapidement. Ainsi, il partait sur le *Sirius*; le Président Imer aurait dû le prévenir, mais il se méfiait probablement des fuites et il avait raison.

— Dites-moi, reprit-il, est-il nécessaire que je vous accompagne immédiatement ?

— Bah ! le temps d'embarquer vos bagages.

Et comme son futur passager faisait une grimace, il s'empressa d'ajouter :

— Bien entendu, si vos bagages ne sont pas prêts, si vous désirez prévenir certaines personnes de votre départ... Euh... cinq ou six heures, est-ce que ça vous va ?

— Ça ira parfaitement. A propos, comment s'appelle votre commandant ? ,

— Ralif. Ando Ralif. Il est décoré de l'ordre de l'Etoile.

— J'espère qu'il n'est pas martien.

— Ne vous avisez jamais, prévint l'astronaute, de poser cette question au commandant Ralif, même en plaisantant, car il serait capable de vous abandonner sur un caillou errant.

Kedar s'obligea à jouer l'étonnement.

— Est-ce à ce point ?

— Certainement. On voit bien que vous n'avez pas l'habitude des voyages interstellaires.

— En effet, je ne suis qu'un Terrien qui n'est jamais sorti du système solaire. D'ailleurs, j'ai horreur du vide. Mais je vous promets de faire attention au sujet du commandant. Brrr!... Abandonné sur un caillou dans le froid du cosmos... C'est insensé ! Je vous remercie de m'avoir prévenu. Dépêchez-vous, je vous attends pour déjeuner.

Le visage du major Ruef parut se détendre.

— Voilà qui est bien parlé, Terrien, lança-t-il joyeux. Est-ce que vous aimez le vin d'Altair?... J'ai là quelques flacons qui ne demandent qu'à se laisser faire.

Kedar dut avouer son incompetence totale en matière d'œnologie cosmique mais qu'il ne demandait pas mieux d'en savoir plus. Cette bonne volonté évidente enchantait le major.

— Vous avez raison, Protecteur, assura-t-il, on n'en sait jamais trop. Si vous n'avez rien d'autre à me dire pour le moment...

— Plus rien. Fin de transmission.

— Terminé.

L'écran redevint obscur.

Kedar s'adressa au domestique :

— Pas un mot de tout ceci à d'autres personnes, John.

— Monsieur peut compter sur ma discrétion. Euh, puis-je me

permettre une petite observation ?

— Bien sûr. Allez-y, j'écoute.

— Ce grossier personnage semble ignorer totalement vos importantes fonctions au sein du gouvernement et à qui il s'adresse.

— Je le crois aussi, mais il est préférable de le laisser dans l'ignorance. Je pourrai mieux juger les gens avec lesquels je vais voyager. Quant au commandant, il doit certainement être au courant, du moins je l'espère. Pour le repas, vous le servirez sur la terrasse devant la maison. Inutile d'ennuyer notre invité par un respect trop rigide de l'étiquette, je veux quelque chose de simple qui ne lui coupe pas l'appétit.

John eut une moue réprobatrice.

— Je ferai de mon mieux, monsieur.

— Ah ! n'oubliez pas de faire descendre mes bagages de la série 4A. Cette série conviendra parfaitement pour l'endroit où je vais.

— Est-ce que monsieur le Protecteur sera absent longtemps ?

— Je n'en sais rien, John. Si tout se passe normalement, une quinzaine de jours environ ; si des complications surgissent, quelques mois ou peut-être jamais.

— Ah!...

John se donna un temps avant de continuer, puis se décida:

— Que Monsieur se rassure, je ferai le nécessaire pour prévenir la famille de Monsieur.

Interdit, Man Kedar resta muet. Le domestique en profita pour s'incliner comme s'il se trouvait devant un cercueil, puis se retira lentement, d'un pas funèbre.

Kedar secoua énergiquement la tête comme s'il voulait se débarrasser d'un mauvais rêve.

— Il est dit qu'aujourd'hui j'avalerais un tas de couleuvres, grommela-t-il d'un air morose. Je n'ai jamais connu d'homme aussi dépourvu d'humour que ce satané John.

Un peu plus tard, lorsqu'il redescendit dans le hall, il fut assez surpris de voir une partie de ses bagages déjà rangés dans un angle.

John ne perdait pas de temps.

Soudain, un sifflement lointain se fit entendre ; il s'amplifia peu à peu et Kedar n'eut pas de mal à reconnaître le bruit caractéristique d'une navette spatiale s'apprêtant à atterrir. Une grande ombre s'étala sur la pelouse. La navette du *Sirius* se posa avec une étonnante légèreté pour sa masse imposante. Le champ gravifique qui l'enserrait devait être amplifié à la limite et elle resta immobile à quelques centimètres au-dessus du sol.

Le sifflement devenu insupportable cessa brusquement. Pas un seul brin de gazon ne souffrit de cette présence insolite.

Kedar, de la terrasse où il se trouvait maintenant, put mieux se rendre compte de la grandeur de l'engin. Il en fut surpris. La navette mesurait bien cent mètres de long sur vingt de haut. Elle était percée de hublots épais, possédait deux étages et pouvait certainement transporter une centaine de passagers avec leurs bagages ainsi que le ravitaillement du *Sirius*. Le major Ruef n'avait pas exagéré. Il reconnut d'ailleurs celui-ci qui le saluait de la main derrière la matière transparente du poste de pilotage. Une voix amplifiée s'éleva :

— Est-ce que votre gazon a souffert ?

— Non, cria Kedar.

Mais le major n'était déjà plus dans le poste. Une ouverture se dessina dans le bas de la coque, un escalier se déploya en glissant jusqu'au sol et l'astronaute le descendit un flacon de vin d'Altaïr dans chaque main. Il s'arrêta au bas de l'échelle de coupée pour regarder autour de lui.

La vue de la grande demeure l'intéressa particulièrement. En signe d'admiration, il lança un coup de sifflet strident.

— Formidable ! s'exclama-t-il. Il est à vous ce château ?

Kedar, devant cette admiration bruyante, préféra nier :

— Hélas ! non.

— Je me disais aussi.

John, qui se trouvait quelques pas plus loin en train de dresser la table, eut un brusque hoquet et faillit briser une assiette.

Imperturbable, Ruef continuait :

— Le type qui possède ce grand machin doit avoir un tas de fric.

— Cette maison appartient au gouvernement, expliqua Kedar, il y loge parfois un hôte influent. La plupart du temps je l'occupe, à charge pour moi de l'entretenir en état.

— Ouais... Vous êtes un fonctionnaire, quoi.

— C'est à peu près ça.

Une quinte de toux fit se courber John. Le malheureux n'en pouvait plus. Heureusement, Kedar entraînait déjà le major dans le hall en direction du bar. Là, Ruef confia ses deux flacons au barman qui s'y trouvait tout en lui donnant des consignes précises sur la manière de traiter ce vin d'Altaïr V qui, à son avis, était le meilleur de la Galaxie.

— Avez-vous goûté celui de la Terre? demanda le barman excédé par ce luxe de précautions inutiles qui allait jusqu'à la manière de verser le vin dans un verre sans trop agiter le flacon.

— Oui, fut la réponse, et j'ai failli crever.

Pour se venger, le serveur lui composa un mélange sournois qui lui brûla le palais jusqu'aux cordes vocales et le fit abominablement tousser. Il fut dans l'impossibilité d'émettre une phrase suivie pendant une bonne minute.

L'effet fut cependant contraire à ses prévisions.

— Grande Galaxie ! s'écria le major quand il put reprendre la parole, voilà un apéritif digne d'un astronaute. Il faudra me donner la recette.

Il paraissait agréablement surpris.

— Je vais vous en préparer un second, décida le barman.

— Non, non, une autre fois.

— Avez-vous encore toutes vos dents? demanda aimablement Kedar.

— Je l'espère, dit Ruef en éclatant de rire.

De ce fait, la conversation devint moins conventionnelle, si elle l'avait jamais été de la part du major.

Au cours du repas qui suivit, Kedar apprit tout ce qu'il voulait savoir sur les passagers du *Sirius*, de son commandant Ando Ralif et de son équipage. Les civils, au nombre d'une trentaine, tous fonctionnaires, devaient débarquer sur Paris I, l'une des planètes d'Alpha du Centaure une G4 à 4,3 années-lumière du Soleil. Le reste, en majeure partie composé de militaires (environ trois cents), continuait le voyage jusqu'à son terme, c'est-à-dire une destination que le major Ruef enrageait de ne pas connaître et que Man Kedar ne pouvait ignorer. D'ailleurs, il éluda implicitement toutes les questions qui lui furent posées sur ce sujet, et comme le major insistait, il déclara qu'il était grand temps pour lui de préparer ses bagages. Ce qui était faux car ils étaient prêts depuis un bon moment. Ce qu'il désirait surtout, c'était s'entretenir avec le Président Imer avant son départ de la Terre. Une fois sur la cosmonef, il serait trop tard ou il y aurait trop de témoins ce qui était exactement la même chose.

Toutefois, il n'en avait pas terminé avec Ruef comme il l'espérait. Ce dernier insistait beaucoup pour qu'il goûte son vin d'Altaïr que John venait d'apporter et tenait avec précaution comme si le flacon contenait un explosif puissant.

— Si vous voulez mon avis, Monsieur, murmura-t-il dans un souffle en remplissant le verre du Protecteur, je ne vous conseille pas de boire ce poison, jetez-le sous la table. Ce vin serait un tour des Martiens que ça ne m'étonnerait pas.

Kedar le pensait aussi, mais il ne désirait pas se faire un ennemi de Ruef. Un jour, peut-être en aurait-il besoin.

Ce fut donc d'un faux air résolu et d'une crispation douloureuse de son estomac qu'il porta le verre jusqu'à ses lèvres.

Au dernier moment, il faillit renoncer. Il y avait l'odeur. Une odeur particulière qui n'aurait pas dû se dégager d'un simple vin. C'était comme un mélange de fromage avancé et de poisson avarié. De quoi tuer une mouche à cinq mètres.

A côté de lui, John le contemplait curieusement, attendant le résultat avec patience et componction. « L'hypocrite ! » pensa-t-il.

En face, Ruef guettait ses réactions.

Il s'obligea donc à l'impassibilité et avala le liquide noirâtre d'un seul trait.

A sa grande surprise, le goût de cette étrange mixture ne lui

parut pas désagréable. Elle procurait un état euphorique immédiat.

— Peu durable, expliqua Ruef, assez satisfait quand Kedar lui eut posé la question. Evidemment, il ne faudrait pas recommencer avec la même dose, autrement vous seriez bon pour l'asile psychiatrique, mais je dois avouer que vous supportez le choc avec honneur. Ce vin doit se boire lentement. Tous les astronautes savent cela, mais comme vous me l'avez déjà dit, vous n'êtes jamais sorti de la banlieue solaire.

John, qui ne comprenait pas la patience de son maître envers ce baroque personnage, crut bon d'intervenir.

— Monsieur le Protecteur!... commença-t-il avec un tremblement d'indignation dans la voix.

Le major le regarda avec un étonnement béat et Kedar le fit taire par une mimique appropriée.

Désarmé, le serviteur préféra s'éloigner.

— C'est curieux, remarqua l'astronaute comme pour lui-même. Vraiment curieux.

— Qu'est-ce qui est curieux ?

— Cette manie que vous avez de vous faire appeler « Protecteur ».

On ne pense pas à tout, Kedar avait tellement l'habitude de s'entendre appeler ainsi qu'il n'y prêtait aucune attention. Son cerveau travaillait à toute vitesse pour trouver une réponse valable.

— C'est mon titre, déclara-t-il en haussant les épaules. Je suis le président de la S.P.P.F.S.S.

— Grande Galaxie !

Kedar était assez satisfait et se félicitait intérieurement de sa vivacité d'esprit.

Visiblement, Ruef nageait dans l'incompréhension. Il commençait à se demander si tous les Terriens étaient normaux.

— Jamais entendu parler de ce machin, déclara-t-il enfin.

Kedar expliqua gravement :

— Société pour la protection de la faune et de la flore du système solaire.

— Ah ! je comprends mieux.

— Je sais que c'est un peu long, mais sur Terre, plus le titre est long, plus l'importance du personnage qui le porte grandit, même si derrière cette dénomination siglique il n'y a que du vent.

Ruef dissimulait mal une forte envie de rire. Kedar en profita pour se lever et faire quelques pas.

— Attendez-moi ici, lança-t-il, je ne vais pas en avoir pour longtemps.

En quelques enjambées il traversa le hall, monta l'escalier quatre à quatre et s'enferma dans son bureau.

Le contact avec le palais présidentiel se fit immédiatement. La face rougeaude de l'huissier de service s'encadra sur l'écran du vidéophone. Il reconnut Kedar.

— Ah ! monsieur le Protecteur... Je suis heureux de vous voir en bonne santé. Le Président attend votre appel depuis une bonne heure. Il est en ce moment en conférence avec quelques membres de son parti. Soyez patient, je vais le prévenir.

— Faites vite.

Il dut le faire car au bout de trois minutes l'image de la galerie du palais bascula, pour faire place au visage fatigué du Président Imer.

— Vous voilà enfin ! Quand allez-vous embarquer ?

— Dans quelques minutes. La navette du *Sirius* m'attend.

— Je suis au courant pour ce qui s'est passé cet après-midi. Décidément, les Martiens ont juré d'avoir votre peau. Quel acharnement ! Les services spéciaux ne se méfiaient pas suffisamment d'eux, mais ça va changer.

— Cette fois, je m'en suis sorti grâce à la vigilance d'un astronaute du *Sirius*, l'adjudant-major Ruef.

— Bien... On lui enverra une décoration si c'est ce que vous désirez. Maintenant passons aux choses sérieuses. Le remplaçant de Carson est déjà à bord, un dénommé... Je ne me rappelle plus de son nom, ce n'est pas moi qui m'en suis occupé. Le commandant Ralif s'en

chargera. Ah... lui seul est au courant de votre identité, pour les autres vous serez un quelconque fonctionnaire en route pour un poste éloigné.

— C'est justement ce que j'allais vous demander, monsieur le Président.

— Est-ce tout ?

— Oui. Ce qui m'intéressait c'était surtout le remplaçant de Carson. Je prendrai connaissance de son dossier à bord. Au revoir, monsieur le Président.

— A bientôt, Kedar.

L'écran redevint sombre. Kedar jeta un coup d'œil autour de lui, rangea quelques dossiers qui traînaient, puis appela John par l'interphone.

— Est-ce que mes bagages sont dans la navette? demanda-t-il.

— Pas encore, mais l'un des serveurs va s'en occuper immédiatement.

Kedar lui passa encore quelques consignes pour la garde de l'île et lui assura que celle-ci serait surveillée en permanence par la police tant que durerait son absence.

John avait l'habitude des départs impromptus de son maître, mais ce qu'il avait vu et entendu au début de l'après-midi dans le bureau ne le rassurait pas.

— Et si les Martiens reviennent? s'enquit-il avec inquiétude.

— Ils ne reviendront pas de sitôt car c'est ma présence qui les attire. De toute façon, d'ici quelques jours, il ne restera plus un seul Martien sur Terre à commencer par ceux qui ont réussi à s'implanter dans la région d'Atika : ils vont être expulsés, donc pas de problème pour vous de ce côté.

Ayant rassuré son domestique par ces bonnes paroles, Kedar rangea encore quelques papiers, puis descendit vers le hall. Ses bagages n'étaient plus là et Ruef l'attendait avec impatience devant l'entrée de la navette. Il paraissait préoccupé.

— Qu'y a-t-il ? demanda Kedar.

— Je viens de recevoir un message du *Sirius*, grommela-t-il

d'un air morose. On me prévient que le commandant est de retour et que nous ferions bien de rejoindre le bord en vitesse, car il est d'une humeur massacrante. Paraît que le départ est avancé.

— Oh ! s'exclama Kedar qui s'en foutait éperdument, quel dommage! J'avais justement l'intention de vous faire visiter Atika. C'est une ville remarquable par son ancienneté et ses musées.

— Je la connais, grogna l'astronaute en précédant son passager jusqu'au poste de pilotage, ses habitants sont des voleurs et les filles ne valent pas un clou.

Kedar fronça les sourcils.

— N'oubliez pas que c'est la capitale de l'Empire, fit-il remarquer.

— Pour combien de temps encore ?

— Pour longtemps, assura Kedar.

— Peuh ! Les mondes lointains n'ont plus besoin de la Terre pour être gouvernés. C'est la Terre qui a besoin de leurs richesses.

Kedar préféra couper court à cette conversation.

— Je préfère ne pas discuter politique avec un homme qui ne fréquente que les bas-fonds des villes et prétend connaître tout ce qui se passe dans l'Univers.

Ruef ne répondit pas car il était préoccupé par la manœuvre de départ. La navette s'éleva d'abord très lentement au-dessus de l'île, puis bondit dans le ciel. Elle ne fut bientôt plus qu'un point minuscule dans l'océan noir de l'espace.

— Vous auriez pu demander l'autorisation de passage, lui fit remarquer aigrement Kedar; le poste d'observation lunaire est fait pour ça. Que feriez-vous devant une mine magnétique à détonateur de proximité ?

— Rien, fit le major en rigolant, je n'aurais pas le temps. Mais je suis certain de ne pas en trouver sur mon chemin, j'ai conservé ma ligne pour le retour.

— Vous avez conservé la ligne pendant tout ce temps !

— Oui.

— Je ne sais pas si vous vous rendez compte du prix que cela va coûter au *Sirius*.

— Pas si bête... J'ai fait la demande à votre nom. Cette nouvelle fit blêmir Man Kedar et il s'affaissa un peu plus dans le fauteuil confortable qu'il venait de choisir.

CHAPITRE IV

Le Protecteur se trouvait sous la coupole d'observation visuelle lorsque l'annonce du départ se fit par haut-parleurs dans toutes les parties du navire. Immédiatement, des bruits de galopades se firent entendre dans toutes les coursives. Les passagers et les hommes d'équipage essayaient de gagner au plus vite un endroit adéquat pour supporter un peu mieux le passage dans le continuum.

Décidément, le commandant Ando Ralif ne perdait pas de temps et se préoccupait peu de la position de ses passagers ni de troubles que pouvait leur occasionner un départ précipité. Il est vrai qu'il se trouvait à bord d'un transport de troupe.

Résigné, Kedar s'installa dans un fauteuil, la tête bien calée contre le dossier, les yeux fixés sur le sommet de la coupole au travers de laquelle brillaient quelques étoiles.

Brusquement, le champ de force qui protégeait le *Sirius* s'amplifia, sa coque se mit à vibrer et Man Kedar eut l'impression que sa tête allait éclater.

Avant même que son esprit eût réalisé que le vaisseau s'éloignait de son monde d'origine en franchissant le mur de lumière, la coupole sembla basculer, laissant voir un soleil énorme qui fulgura soudain puis se recroquevilla à la dimension d'une pointe d'épingle. Quelques étoiles passèrent en clignotant comme des lucioles sur un fond de ciel qui s'enrichissait peu à peu de magnifiques amas. Une étoile bleutée fila au-dessus du navire, diminua de volume tandis que l'effet Dop-Fiz la faisait virer au rouge.

Sa tête allait beaucoup mieux maintenant et l'horloge parlante acheva de le sortir de l'espèce de torpeur dans laquelle il était plongé.

« Veuillez, S.V.P., régler vos montres sur l'heure galactique... Au troisième top, il sera exactement vingt heures... »

Machinalement, Kedar jeta un coup d'œil sur sa montre qui indiquait l'heure du lieu, l'heure terrestre et l'heure galactique qui ne variait jamais. Il fut assez satisfait de constater qu'elle ne s'était pas détraquée depuis son dernier voyage.

— Monsieur, monsieur, insista une voix pressante à côté de lui,

est-ce que vous m'entendez?

— Bien sûr que je vous entends, fit Kedar en levant les yeux, ce n'est pas ce malheureux passage dans le continuum qui va me rendre sourd.

Un steward se tenait devant lui, vêtu de blanc, l'air compassé.

— Je vois que monsieur a l'habitude.

— Que voulez-vous ? grogna Kedar.

— Savoir si vous prenez nos repas dans votre appartement ou dans la grande salle à manger du mess ?

— Quels sont les usages ?

— Le premier jour, chacun mange dans son appartement ou dans sa cabine.

— Et après ?

— Chacun fait à sa guise.

— Parfait. Je mangerai dans mon appartement jusqu'à la première escale. Dans combien de jours serons-nous dans le système d'Alpha ?

— Environ huit jours galactiques, monsieur, ce qui correspond à dix jours terrestres.

— Bien... Après j'aviserais. De toute façon, comme personne ne me connaît, personne ne s'inquiétera de mon absence.

— Certainement, monsieur... Il faut cependant se méfier de la rumeur et de la curiosité. Sur un navire comme celui-ci, pour passer inaperçu, le mieux est de faire comme tout le monde.

— La curiosité devrait être interdite à bord, comme la présence des rats et celle des Martiens.

Le steward eut un haut-le-corps.

— Il n'y a pas de rats à bord, monsieur, protesta-t-il.

— Et des Martiens ?

— C'est-à-dire...

— Vous êtes comme moi, vous n'aimez pas les Martiens, n'est-ce pas ?

— Euh!... Evidemment, ce sont des gens comme nous, mais je les trouve un peu arriérés et sales. C'est surtout leur mode de vie que je n'aime pas. Cela tient sans doute à l'existence qu'ils mènent sur leur planète gelée. Dans certains endroits il y fait froid d'un bout de l'année martienne à l'autre. On y mange très mal : des conserves en provenance de la Terre. Les usines de cultures hydroponiques sont toujours en panne. Bref, c'est un monde que l'homme devrait abandonner. Quant aux distractions... n'en parlons pas.

— C'est ça, n'en parlons pas. Mais rien ne les oblige à rester sur leur caillou poussiéreux à vivre des subsides que leur allouent généreusement les Terriens. Si vous voulez connaître le fond de ma pensée, ce sont des fainéants. Dites-moi, je serais curieux de savoir s'il y a des Martiens à bord... Je ne veux pas dire parmi les militaires, mais dans les autres services, comme le vôtre par exemple.

Le steward haussa les épaules en signe d'ignorance. Il réfléchit quelques secondes en se grattant le nez.

— Le *Sirius* est comparable à une ville moyenne, dit-il enfin, où tout le monde se connaît sans trop savoir d'où vient le voisin. Il doit y avoir des Martiens à bord comme il y en a partout, mais en petite quantité et employés à des tâches de subalternes. Je puis vous assurer qu'il n'y en a pas dans mon service.

Kedar préféra ne pas insister, il discuterait de cette question plus tard, avec le commandant Ralif, si la chose s'avérait nécessaire. Il commençait à comprendre tout ce qu'avait d'aléatoire la protection des services spéciaux et même celle de l'armée. Jusqu'ici, les Martiens avaient agi avec beaucoup d'habileté. Profitant de leur statut colonial, qui leur permettait de se fixer n'importe où dans le vaste Empire Solarien, ils s'étaient infiltrés peu à peu dans une bonne partie des postes de second ordre des lignes interstellaires. Ceci n'expliquait cependant pas comment ils s'étaient procuré les coordonnées spatiales d'Eridan VII, ni comment ils avaient réussi à transporter plusieurs des leurs, sur une distance de 70 A.-L., alors qu'ils ne possédaient que de vieux astronefs à moteur nucléaire, et ignoraient tout du générateur graviton-polarité, capable de projeter dans l'espace un navire de la taille du *Sirius*, à la vitesse tachyonique.

Il comprit mieux la faiblesse du système de défense terrien dès le lendemain, alors qu'il se promenait dans l'une des galeries qui longeaient le mess des officiers, ainsi que les cuisines et le bar.

En effet, comme il passait devant une porte entrouverte, une voix forte s'éleva. Cette voix, qui ressemblait à celle du steward rencontré la veille, s'écriait :

— Approche, Kartok!... Tu vas immédiatement porter ce plat jusqu'à l'appartement 17 et tu attendras gentiment que le client termine son repas. S'il en redemande, tu viendras le chercher ici. Attention, c'est un type qui doit certainement avoir le bras long..., un général ou quelque chose d'approchant. S'il veut connaître ton nom, tu n'auras qu'à répondre que tu t'appelles Smith. Est-ce que tu comprends?

Le dénommé Kartok répondit d'une voix basse, feutrée.

— Non, je ne comprends pas.

— Kartok, c'est un nom minable, qui fait trop martien, et ce type n'aime pas du tout les gens de ton espèce. J'oubliais, pour une fois, aie l'air plus intelligent.

— Oui, monsieur... J'ai parfaitement compris, monsieur. Euh ! Si ce passager n'aime pas les Martiens, pour quelle raison m'y envoyez-vous ?

— Parce que je n'ai pas de personnel sous la main pour assurer ce service, mais rassure-toi, tu seras très bien payé.

Man Kedar n'en entendit pas davantage, car la porte fut brutalement fermée. Violet de fureur, il retourna le plus vite possible en direction de son logement. Heureusement, sa colère s'atténua en pensant que la chance était de son côté en lui permettant d'étudier, dans l'exercice de ses fonctions, un espion martien : mais celui-ci, jusqu'à preuve du contraire, ne l'était peut-être pas. Cependant Kedar pensait qu'une forte proportion d'entre eux, travaillant pour les transports interstellaires, obéissaient toujours aux ordres de leur gouvernement.

Il entra dans son appartement cinq minutes environ avant l'arrivée de l'individu qu'il soupçonnait.

A peine venait-il de s'installer que le vibreur de la porte annonça sa visite.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il.

— Le serveur, monsieur. J'apporte votre repas.

— Ouverture, commanda Kedar à la porte.

Celle-ci s'ouvrit largement, laissant passer le serveur.

Kedar le détailla rapidement d'un coup d'œil. Il était grand, paraissait assez solide, rien ne le différenciait d'un Terrien d'origine, à part, peut-être, une certaine lenteur dans les gestes. Ses yeux, d'un bleu limpide, furetaient dans tous les coins.

— Bonjour, monsieur. A quel endroit dois-je déposer ce plateau ?

Le Protecteur lui désigna une petite table.

— Là-bas. Vous êtes nouveau dans ce quartier ?

L'homme déposa son plateau sur la table et se retourna.

— Non, monsieur. Je travaille au mess depuis cinq années terrestres et plus longtemps encore à bord du *Sirius*. J'ai débuté dans les cales.

Le serveur s'était placé devant la porte, comme s'il attendait l'autorisation de sortir. Il dit encore en s'inclinant :

— Je suis aux ordres de monsieur pendant toute la durée de son séjour à bord.

— Parfait ! s'écria Kedar avec toute la chaleur dont il était capable. Je crois que nous nous entendrons parfaitement.

— Je l'espère, monsieur.

— Comment vous appelez-vous ?

— Smith, monsieur.

— Eh bien ! Smith, dit Kedar en soulevant le couvercle du plateau et en humant le délicieux fumet qui s'en échappait, je souhaite que notre collaboration se poursuive sous les meilleurs auspices ! Connaissez-vous le but de ce voyage ?

— Je l'ignore, monsieur. Comme tout le monde à bord. Je sais seulement que nous devons faire escale sur Paris I pour débarquer quelques fonctionnaires, mais après...

Ou le Martien mentait, ou Ando Ralif avait conservé le silence sur son entretien avec le Président Imer. Un silence total qui excluait

toute communication, même vidéophonique, avec ses adjoints directs. Dans ce dernier cas, c'était un bon point à l'actif du commandant.

— C'est insensé ! s'écria-t-il d'un air dégoûté. Tous ces militaires avec leurs secrets... Des secrets qui n'en sont pas, car la plupart des gens du gouvernement sont certainement au courant.

— Est-ce possible, monsieur?

— J'en suis sûr. Rien ne m'énerve plus que d'ignorer ma destination, mais je ne tarderai pas à la connaître, car je vais demander ce renseignement au commandant.

Le faux Smith regarda son interlocuteur avec étonnement.

— C'est impossible, monsieur.

— Comment cela, impossible ?

Kedar, qui venait de s'asseoir, et s'apprêtait à manger, interrompit brusquement son geste.

— Parce que le commandant est en ce moment sur la passerelle, expliqua le Martien, et tant qu'il y sera, celle-ci sera interdite aux passagers.

— Ah? fit Kedar avec un étonnement simulé. J'ignorais cet interdit.

— C'est le règlement, monsieur.

— Eh bien, règlement ou pas, je l'aurai quand même ce renseignement. Je l'aurai avec ça. (D'un doigt vengeur il désignait le vidéophone.) Et l'on verra bien qui, d'un général ou d'un simple commandant, aura le dernier mot. Ah ! j'allais oublier. Vous devriez m'apporter une bouteille de vin d'Altaïr, Smith, c'est celui que je préfère.

— Oui, monsieur, dit le Martien sans bouger d'un pouce.

— Eh bien, qu'attendez-vous?

— La porte, monsieur. Permettez-moi de vous rappeler qu'elle ne peut s'ouvrir que sur un ordre de vous.

Si Kedar avait espéré que le Martien allait lui démontrer qu'il pouvait ouvrir la porte de son appartement, il fut déçu.

— C'est ma foi vrai ! s'écria-t-il faussement jovial. J'avais oublié ce détail. Mais comment ferez-vous si je n'y suis pas ?

Le Martien sortit de l'une de ses poches un disque minuscule, d'une minceur extrême. Il était semblable à celui que Kedar avait enregistré dès son arrivée.

— Voilà, dit-il, il vous suffira de glisser ce disque dans le contrôleur électronique et je pourrai entrer et sortir pour le nettoyage et le rangement ; autrement, je serai obligé de faire appel au steward.

Kedar fit un geste de la main comme si la chose avait peu d'importance.

— Dans ce cas, installez-le vous-même. Vous vous débrouillerez certainement mieux que moi.

Le Martien fit ce qui lui était demandé. Il glissa le disque dans une fente qui se trouvait sur l'un des montants de la porte. Cette dernière s'ouvrit largement pour le laisser passer, dès qu'il eut prononcé le mot : « Ouverture » puis se referma derrière lui.

Kedar continua machinalement son repas.

Il était un peu inquiet et se demandait si le piège qu'il venait de monter n'était pas un peu gros... Il hocha la tête d'un air fataliste. « Après tout se disait-il, ce Smith n'a encore aucune raison de se méfier de moi. Peut-être ai-je été un peu trop vite en lui laissant toute latitude pour agir à sa guise dans l'appartement, mais cela doit se faire couramment, surtout au cours d'un voyage aussi long. En définitive, je l'ai amené là où il désirait aller et, à partir de maintenant, il doit me prendre pour un sacré idiot de naïf. Je me demande ce qu'il va inventer pour m'obliger à sortir. »

Il terminait son repas, lorsque le vibreur de la porte l'avertit de l'approche du visiteur.

Celui-ci entra, le sourire aux lèvres, il tenait religieusement un flacon de vin d'Altaïr qu'il déposa sur la table, en face de Kedar.

— Votre vin d'Altaïr, monsieur, annonça-t-il avec solennité. Il a été conservé suivant les principes ancestraux du mage d'Hémon qui...

— Je sais, coupa Kedar se rappelant vaguement les bavardages du major Ruef et ne tenant pas à entendre une seconde fois le panégyrique de ce tord-boyaux sidéral. Je sais aussi que les cales du *Sirius* en sont pleines.

L'ennui, c'est qu'il avait oublié son odeur particulière et se demandait pour quelle raison il avait commandé ce vin plutôt qu'un autre... Probablement parce que c'était le premier nom qui lui était venu à l'esprit et il l'avait lancé sans réfléchir.

— Désirez-vous le goûter, monsieur ?

Le Martien attendait, prêt à déboucher la bouteille.

Kedar sentit son estomac qui se rétractait rien qu'à l'idée d'ingurgiter ce cataplasme.

Il se leva.

— Non, décida-t-il, plus tard. Je viens de me rappeler que je dois partir à la recherche de l'adjudant-major Ruef.

Il crut voir un éclair de satisfaction briller dans les yeux bleus du Martien, mais ce n'était peut-être qu'un effet de la lumière ambiante.

— A cette heure, prononça ce dernier lentement, vous trouverez le major à l'étage B. 4 ; soit au mess des officiers, soit dans sa cabine : coursive 33, cabine 5.

— Bon sang! s'étonna le Protecteur, vous connaissez le *Sirius* de la passerelle au sas d'évacuation en passant par les transformateurs de déchets.

En même temps, il regrettait d'avoir lancé imprudemment le nom de Ruef dans la conversation. Le faux Smith, s'il lui en venait l'idée, pouvait dès maintenant se renseigner sur son identité. Il est vrai que Ruef ignorait tout de ses fonctions, mais sur Mars, personne n'ignorait le sens à donner au terme « Protecteur », il désignait l'être le plus abhorré du système solaire.

— Je n'ai aucun mérite à cela, monsieur, expliqua le Martien, j'y suis employé depuis tant d'années.

— Eh bien, décida soudain Kedar, je vous laisse à vos occupations.

Avant de sortir, il se dirigea vers un secrétaire en imitation bois, l'ouvrit pour prendre quelques monnaies et s'en alla.

Une fois dans la grande galerie traversant, dans le sens de la longueur, une bonne partie du navire, il chercha la direction à prendre

et la trouva inscrite sur la porte du troisième puits ascensionnel : Etage B. 4, B. 5, B. 6. Il se laissa emporter par le champ gravifique. Une faible poussée contre la paroi du tube le fit glisser jusqu'à l'étage B.4, où il fut immédiatement entouré par une foule de gens qui allaient, venaient, s'arrêtaient devant des vitrines où se trouvaient exposés les produits extraordinaires de l'Empire Solarien. Evidemment, l'animation ici était beaucoup plus forte qu'à l'étage au-dessus, pour la simple raison qu'il y avait plus de monde. Surpris par cette agitation, Kedar s'orienta sans trop de mal vers la coursive 33, comme le lui avait indiqué le Martien, et trouva facilement la cabine 5.

Il colla son oreille contre la porte et n'entendit aucun bruit. Ruef devait être encore au mess.

Pour plus de sûreté, il envoya un bon coup de pied dedans et eut la surprise d'entendre l'adjudant-major brailler :

— Qui est là?... Pas moyen de roupiller tranquillement dans cette boîte. Ne défoncez pas ma porte ou je vais vous défoncer autre chose... Non mais, en voilà un excité !

— Quel accueil agréable ! maugréa Kedar à voix basse. (Il ajouta en augmentant considérablement le ton :) C'est moi... Le Protecteur.

Il y eut un moment de silence, puis un gros rire s'échappa du haut-parleur.

— Oh, oh! c'est vous! s'exclama enfin le major. Vous pouvez entrer, ma porte n'est jamais fermée.

Kedar entra, le visage renfrogné.

— Vous avez une drôle de façon de recevoir vos visiteurs.

— Excusez-moi, Protecteur. Je ne vous savais pas aussi chatouilleux sur les principes. Vous m'avez réveillé.

Mais son visiteur n'écoutait pas ce qu'il disait, il se contentait de regarder curieusement autour de lui.

La cabine était plutôt étroite et il y régnait une odeur de renfermé. Le major était allongé sur une couchette qui avait beaucoup de mal à contenir son grand corps.

— Vous pouvez vous asseoir dans ce coin, gémit-il en soupirant

tristement. Je devine mon repos définitivement compromis.

— Dans ce cas, commanda impérativement Kedar, descendez de votre couchette, il m'est impossible de discuter avec un homme qui dort.

En grommelant, le major sauta sur le sol, passa rapidement un short verdâtre et une chemise de même couleur.

— Voilà, fit-il avec alacrité. Je suppose que vous n'êtes pas venu jusqu'ici pour le plaisir de me rencontrer.

— A vrai dire, vous êtes le seul homme que je connaisse à bord et je n'ai pas l'habitude des militaires.

— Je sais, on m'a prévenu et même assuré que vous ne les aimiez pas.

— On exagère, grogna Kedar visiblement embêté.

— Je vous écoute.

Ruef commença à faire quelques exercices gymnastiques. A lui seul, il semblait remplir l'étroite cabine.

— Ne vous agitez pas comme ça, conseilla Kedar, nous allons totalement manquer d'air si vous continuez... J'étouffe déjà à moitié.

— Le système d'aération fonctionne quand il a le temps, expliqua Ruef. Si vous respirez mal, ouvrez la porte.

— Non. Ce que j'ai à vous dire doit rester entre nous.

— Parlez-vous sérieusement ?

— On ne peut plus.

Résigné, le major prit place sur un tabouret, en face de son interlocuteur.

— Je vous écoute.

Le Protecteur se demandait par quel bout commencer. Il ne se résignait pas à dévoiler ses véritables fonctions. D'un autre côté, il ne s'imaginait pas en train de forcer le barrage qui protégeait le commandant Ralif contre les importuns ; surtout si celui-ci était décidé à maintenir le « statu quo » jusqu'à la prochaine escale du Centaure, ce qui était probable, car il aurait déjà pris contact avec lui.

Restait le major Ruef. Il avait eu largement le temps de réfléchir depuis leur première entrevue assez mouvementée et il n'était pas bête au point d'ignorer que quelque chose se tramait.

D'ailleurs, ce dernier lui facilita grandement les choses en lui demandant brusquement :

— Qui êtes-vous?

— Je ne vous comprends pas, fit Kedar d'un air innocent.

Cette innocence ne trompa personne.

— Je suis peut-être idiot, dit Ruef, mais pas autant que vous le pensez. Il m'arrive parfois de réfléchir, surtout avant de m'endormir. Voyez-vous, on n'a pas l'habitude de déplacer une navette militaire pour protéger un civil inconnu ni, ensuite, de le loger à bord, dans un appartement exclusivement réservé au ministre de la Défense, sans que les langues remuent.

— Ah ! vous savez ça ?

— Evidemment ! C'est moi-même qui ai fait porter vos bagages là-bas.

— J'espère que vous avez été discret.

— J'ai toujours respecté la consigne, mais vos bagages étaient plutôt voyants. Allons, avouez que vous n'êtes pas le président de la S.P.P.F... machin-truc, mais un personnage plus important.

— Je l'avoue, et alors... Qu'est-ce que ça change de plus?

— J'aime bien savoir à qui j'ai affaire.

— Vous le sauriez si, quand vous êtes sur Terre, au lieu de visiter les bas-fonds d'Atika, vous vous intéressiez un peu plus à la politique de l'Empire.

— Je n'aime pas la politique. Quand je vais sur Terre c'est pour m'amuser non pour écouter un tas de pingouins décorés. Vous n'avez pas encore répondu à ma question.

Kedar commençait à en avoir par-dessus la tête et se retenait pour ne pas exploser.

— Comme vous voudrez, décida-t-il, mais il est parfois dangereux d'aller au fond des choses et surtout de m'aider. Vous en

avez déjà eu un petit aperçu.

— Peuh ! nous ne risquons rien à bord du *Sirius*.

— Vraiment ! C'est la plus grosse idiotie que j'aie entendue. Puisque vous insistez avec tant d'acharnement, je vais vous dire qui je suis. Vous avez devant vous le Protecteur des Colonies.

Ce fut malgré lui ; le major Ruef sursauta, sentit sa gorge devenir sèche et fixa son vis-à-vis avec des yeux ronds. Il avait peine à croire à la réalité de ce qu'il venait d'entendre. Le Protecteur des Colonies !... Cet homme discret, presque invisible, ayant la réputation d'être le personnage le plus puissant de l'Empire, cet homme qui pouvait d'un mot ruiner les entreprises les plus hardies, en interdisant l'exploitation sauvage d'une planète, cet homme enfin qui d'un geste pouvait renverser n'importe quel ministre, même celui de la Défense, car il se permettait de mobiliser la flotte : la preuve, le *Sirius*. Ainsi, cet homme serait là, assis devant lui, dans sa cabine... Impossible ! Et pourtant...

Il s'envoya une bonne tape sur la cuisse.

— Grande Galaxie ! lâcha-t-il dans un soupir profond. Je rêve ou quoi...

Kedar, qui venait de suivre sur le visage de son interlocuteur toutes ses réflexions tourbillonnantes, s'impatienta.

Bien sûr, il y avait pour une bonne part de légende dans cette puissance qu'on lui supposait, mais allez donc stopper l'imaginaire du public.

— Vous n'avez pas rêvé, grogna-t-il, cessez donc de me regarder comme un poisson qui sort de l'eau.

— Grande Galaxie ! s'écria une seconde fois le major comme s'il désirait se faire entendre de tout le navire, vous êtes donc cet homme extraordinaire qui fait trembler la hiérarchie de l'armée.

Cette fois, c'en était trop. Cette appréciation trop subjective de ses capacités fâcha Kedar.

— Taisez-vous, imbécile ! lança-t-il hors de lui. Tenez-vous absolument à rameuter mes ennemis? Je suis cet homme en effet, mais votre imagination déborde et vous exagérez mon importance.

Ce n'était pas la première fois que Ruef se faisait traiter

d'imbécile, mais certainement la première qui le laissait sans voix, dans l'impossibilité d'employer des arguments frappants.

N'importe, ce fut comme une douche glacée qui lui remit les idées en place.

— Excusez-moi, Protecteur, balbutia-t-il, je ne m'attendais pas... Euh !... Je n'ai fait que répéter ce que j'ai entendu. Vous pouvez disposer de ma personne, je ne suis pas de ceux qui vous détestent.

— Rassurez-vous, ça ne durera pas ; ce genre de maladie guérit rapidement, répliqua sèchement Kedar. D'un autre côté, je connais la valeur des sentiments humains à mon égard et je vous assure que je ne suis pas gâté.

Ruef allait encore protester de sa bonne foi mais son visiteur l'arrêta d'un geste.

— Suffit ! n'en rajoutez pas. Si je suis ici, c'est pour vous demander un service, car il se passe sur ce navire des faits troublants.

— Quels faits ? s'étonna le major.

— Si cela ne vous dérange pas, je préfère en garder la primeur pour le commandant.

Ruef hocha la tête.

— Ça ne me dérange pas, assura-t-il, mais ma curiosité est toujours inquiète quand il s'agit du commandant.

— Que votre curiosité se rassure, je ne lui veux aucun mal.

— Dans ce cas, je n'ai aucune raison de refuser de vous aider.

— Vous n'aurez pas à le regretter, promit Kedar. Je désirerais le rencontrer le plus vite possible.

— Ah ! fit mélancoliquement le major.

— Ce n'est pas une réponse. Que signifie ce « Ah ! » ?

— Je regrette, mais vous tombez mal. Le commandant est sur la passerelle et, vous connaissez sans doute le règlement sidéral, personne ne doit déranger l'officier de service.

— Qu'est-ce que c'est encore que ce règlement ? Depuis quand un commandant de bord prend-il du service sur la passerelle ?

— Depuis toujours, Protecteur. Enfin, depuis que la navigation spatiale existe. Il en a au moins pour quatre jours galactiques.

Kedar était maintenant de mauvaise humeur et cela se voyait.

— Si j'ai toujours refusé de voyager à bord d'un astronef de la garde, grommela-t-il rageusement, c'est justement à cause de ce foutu règlement. Et son remplaçant!... Il doit y en avoir un, rien que pour s'occuper des affaires courantes.

— Certainement, le capitaine Tosa, mais je préfère vous prévenir, c'est un casse-pieds de première.

— Je vois, murmura pensivement Kedar, c'est le genre de type à ne rien faire sans un ordre de son chef direct.

— C'est à peu près ça.

— Autrement dit, le genre à ne pas se mouiller.

— Très juste.

— Ces individus sont la plaie de l'administration.

Cette fois, le major resta silencieux.

— Qu'avez-vous dit ? demanda Kedar.

— Rien.

— Vous non plus, vous préférez ne pas vous mouiller. Tant pis, il ne me reste plus qu'à attendre la prochaine escale sur Paris I. Là, au moins, je pourrai agir plus facilement. Désolé d'avoir interrompu si brutalement votre sommeil réparateur.

En disant, Kedar se leva et s'apprêta à se retirer. Sans doute que cela ne faisait pas l'affaire de Ruef, dont la curiosité venait de s'éveiller, car il s'empressa d'intervenir.

— Attendez, Protecteur, lança-t-il, il y a peut-être un moyen de vous sortir d'embarras. Je comprends très bien votre discrétion à ce sujet, mais sans me dévoiler ce qui vous préoccupe, vous pourriez me mettre sur la voie. Qu'en pensez-vous?

Le Protecteur réfléchit une seconde, puis se décida brusquement.

— Ce que j'en pense, grogna-t-il, rien de bon, mais comme je

suis pressé je dois vous faire confiance.

— Vous ne devez pas dormir tranquille tous les jours, constata flegmatiquement le major.

Le Protecteur passa outre à cette nouvelle impertinence.

— Voilà ce que je veux, rétorqua-t-il abruptement, des renseignements précis sur un homme du personnel.

Le visage du major se rembrunit.

— Civil ou militaire?

— Civil, bien entendu, je ne me permettrais pas de douter de la bonne conduite du personnel militaire, ajouta-t-il ironiquement.

Le sourire revint immédiatement sur les lèvres du major.

— Vous auriez pu le dire plus tôt!... Je connais l'homme qu'il vous faut. Même le commandant vous aurait renvoyé à lui. Vous devriez vous adresser au lieutenant Amer, c'est lui qui se charge d'embaucher le personnel civil. Il vous donnera tous les renseignements qui vous intéressent et vous aurez accès aux dossiers du personnel, à condition que vous soyez habilité. Ici, il faut montrer patte blanche.

— J'ai ce qu'il faut, déclara Kedar d'un ton ferme. Vous connaissez bien le lieutenant Amer ?

— On ne peut mieux, c'est un camarade de promotion. Je suis persuadé qu'il acceptera de vous rendre service.

— Pour quelle raison, plus à moi qu'à un autre?

— L'avancement... Vous comprenez? Il est rare sur un astronef. Dites-moi, Protecteur, avez-vous été victime d'un vol ?

— Non. Pour quelle raison me demandez-vous cela?

— Ce n'est qu'une simple supposition.

Kedar haussa les épaules.

— Si j'avais été victime d'un vol, j'aurais réglé cette affaire moi-même. Perdez l'habitude de faire des suppositions idiotes, et contentez-vous de me présenter au lieutenant Amer.

— Tout de suite ?

Kedar réfléchit quelques secondes. Il n'était pas dans ses habitudes de dévoiler ses batteries, mais, étant donné les circonstances, il jugea qu'il pouvait le faire.

— Avant, dit-il, je tiens à vous montrer quelque chose qui vous convaincra du bien-fondé de mes actes, mais ceci restera entre nous. Dans l'immédiat, je vous demande de contacter le groupe des fonctionnaires qui doit débarquer à la prochaine escale. Parmi eux se trouve une personne qui doit continuer le voyage en notre compagnie. A ce propos, je trouve étrange que votre commandant ne me l'ait pas encore présentée, d'autant plus qu'il avait reçu, à ce sujet, des ordres précis de la part du Président Imer.

Ruef hocha la tête d'un air contrit.

— Il faut vous faire une raison, dit-il. Une fois à bord, à des années-lumière de la Terre, ce n'est pas le Président qui dirigera le navire. Le commandant Ralif reste le seul maître.

— C'est bien ce qui me préoccupe, lança Kedar avec ennui. J'ai la nette impression qu'une certaine hostilité se dresse entre nous, et un voyage aussi long, dans ces conditions...

Ruef se permit un léger ricanement qui fit froncer les sourcils du Protecteur. Il reprit vite son sérieux.

— Les antipathies, ça ne s'explique pas, fit-il remarquer. Le commandant est en rogne contre vous, mais ça lui passera.

— Je serais curieux d'en connaître la raison.

— C'est ma faute, avoua le major, mais lorsqu'il m'a interrogé sur le torpillage du navire martien, je n'ai pas pu m'empêcher de lui raconter l'histoire dans le détail. Il est entré dans une colère noire. Jamais je ne l'ai vu dans cet état.

— Mais enfin... Je ne comprends pas... Vous lui avez expliqué l'épisode du canon ?

— Certainement ! Mais il prétend que j'ai agi comme un imbécile et que j'aurais dû attendre. En les faisant prisonniers nous aurions pu apprendre beaucoup de choses sur leur organisation.

— Et moi, alors? s'indigna Kedar.

— J'ai expliqué votre position, mais cela ne l'a pas convaincu. Il reste persuadé que votre sauvetage a été une erreur et que votre vie ne compense pas la perte des renseignements. Rassurez-vous, ça lui passera.

Kedar respira bruyamment comme s'il manquait d'air.

— Je l'espère pour lui, dit-il enfin, car je vais faire un rapport salé sur son comportement.

— Surtout, ne mentionnez pas mon nom, supplia Ruef, je n'ai pas envie de me retrouver à fond de cale, en train de me coltiner les caisses de rations et de balayer la poussière.

Le Protecteur ferma les yeux comme s'il éprouvait, soudain, une vive douleur.

— C'est vrai, soupira-t-il à regret, il y a vous, je ne ferai donc pas de rapport. Vous devenez de plus en plus encombrant.

— Je vous remercie, Protecteur. Vous comprenez, il faut que je pense à mon avenir.

Kedar le regarda de travers. Il se demandait dans quelle catégorie d'individus pouvait se classer le major, mais il n'arrivait pas à le situer dans le conformisme des hiérarchies.

— Votre avenir d'astronaute est toujours imprévisible, constata-t-il. Si vous voulez un bon conseil, il vaut mieux ne pas trop y penser.

— Bien..., fit Ruef en passant aussitôt à un autre sujet. Nous trouverons une bonne partie de vos amis au bar du mess. Désirez-vous y aller maintenant ?

— D'abord, expliqua Kedar, ce ne sont pas mes amis et il sera inutile que je me présente à eux. Vous agirez selon votre inspiration du moment qui sera, j'en suis convaincu, meilleure que la mienne. Je tiens absolument à voir cette personne le plus tôt possible, il vous suffira de demander qui poursuit le voyage, puis de la persuader de venir discuter avec moi. Serez-vous capable de faire ça ?

— Certainement, assura le major avec force ; je suis l'homme qu'il vous faut pour ce genre de mission, ajouta-t-il sans aucune modestie.

Il ouvrit la porte et sortit de la cabine. Kedar le suivit sans

enthousiasme. Il pensait avec morosité que la prétention de certains individus était exagérée :

— J'aurai tout supporté à bord de ce navire, conclut-il.

Néanmoins, il emboîta le pas au major qui avançait, très à l'aise, parmi les promeneurs, en saluant les uns et les autres.

Le bar du mess se trouvait à proximité du tube ascensionnel, emprunté tout à l'heure par Kedar. C'était une grande salle, pleine de résonances, encombrée de tables et de chaises. Des groupes se pressaient autour des distributeurs automatiques. C'était là le principal rendez-vous des occupants de l'étage B.4.

D'un coup d'œil rapide, Ruef embrassa la scène, puis désigna l'un des groupes qui se tenait à l'écart.

— Ils sont presque tous là. Alors, c'est décidé, vous ne venez pas ?

Kedar haussa les épaules.

— Moins je me ferai remarquer, mieux je me porterai, dit-il. Je vais vous attendre derrière ce pilier.

Ruef s'éloigna, pendant que Kedar se concentrait dans la contemplation d'un pied de chaise.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi. Le Protecteur en était à se demander s'il allait devoir intervenir et se démasquer aux yeux des autres fonctionnaires, lorsque la voix du major s'éleva dans son dos :

— Le voici, mademoiselle ! Comme vous pouvez le constater, ce n'était pas une plaisanterie.

Se demandant si l'astronaute n'était pas devenu subitement fou en lui amenant une femme, Kedar pivota vivement sur ses talons et reçut un choc. Il se trouvait devant une jeune fille assez grande, bien faite, avec un visage ouvert et une carnation de blonde qui donnait un éclat particulier à ses yeux sombres.

C'est à peine s'il entendit la voix de Ruef, qui faisait les présentations.

— M. le Protecteur des Colonies, Kedar. M^{lle} Stella Brody, anthropologue.

— Qui me prouve que cet homme est bien le Protecteur ?

demanda la jeune fille d'un ton sec. Vous savez, Ruef, je connais vos plaisanteries stupides par cœur.

Kedar bafouilla quelque chose que personne ne comprit. Il fouilla dans l'une de ses poches et mit sous le nez de l'anthropologue une carte métallisée qui prouvait son identité.

— Merci, monsieur Kedar, dit Stella Brody sans se troubler.

Kedar, surpris par cet aplomb et inquiet de se sentir intimidé comme un collégien, piqua une colère.

— Bon sang ! Une femme pour remplacer Carson dans cet enfer ! C'est de la folie ! Mademoiselle Brody connaissez-vous l'endroit où vous devez aller ?

— Je l'ignore, répliqua-t-elle sèchement, mais je me sens capable de remplacer un homme si c'est ce qui vous tracasse. Le travail ne me fait pas peur.

— J'en suis persuadé, admit Kedar en se calmant, mais il ne s'agit pas de votre travail. Cette planète est convoitée... Y rester va devenir de plus en plus difficile.

— Les difficultés ne me font pas peur.

— Mademoiselle, insista-t-il gravement, j'ignore par quel concours de circonstances vous avez été désignée à ce poste lointain, mais il existe des difficultés presque insurmontables pour que vous puissiez exercer convenablement votre métier.

— Si c'est à ma vie que vous faites allusion, Protecteur, en quoi la trouvez-vous différente de celle d'un homme ?

Ruef qui s'était retiré, par discrétion, à quelques pas et s'était ensuite rapproché, intervint :

— Bravo ! fit-il bêtement, voilà qui est bien dit.

Kedar le foudroya du regard. En même temps, il se disait : « Inutile d'insister, elle ne comprendrait pas, mais son chef va entendre parler de moi. Je vais le faire muter pour incompétence. Peut-être sur Eridan VII. » Assez satisfait d'avoir pris cette décision énergique, il se renseigna sur l'endroit où elle logeait et demanda son numéro de vidéophone.

Stella Brody lui donna tous ces renseignements de bonne grâce

et s'éloigna de son même pas assuré.

— C'est une fille formidable ! s'emballa Ruef. Elle n'a même pas été impressionnée par votre titre ronflant.

— C'est une inconsciente ! s'emporta Kedar. Elle ne se rend pas compte du danger qui la menace. Quant à « ce titre ronflant », comme vous dites si bien, il existe depuis plus d'un millénaire et sert à faire condamner beaucoup d'emmerdeurs dans votre genre.

Suffoqué par cette conclusion inattendue, Ruef demanda :

— Et maintenant, que faisons-nous?

— D'abord, nous allons jusqu'à mon appartement, ensuite rendre visite à votre ami, le chef du personnel.

— Il serait plus logique d'aller voir Amer avant.

— Non, car de cette visite va dépendre ce que je dois lui demander.

Cette fois, Ruef ne comprenait plus, mais il eut la sagesse de ne pas demander d'explication. Il se contenta de suivre le Protecteur.

CHAPITRE V

La première chose que fit Kedar, lorsqu'il pénétra dans son appartement en compagnie du major, fut d'annuler l'autorisation d'entrer du serveur, en enlevant le petit disque posé par ce dernier. En effet, il ne tenait pas à être surpris, en cours de démonstration, par une entrée intempestive du Martien. Ensuite, il fit signe à Ruef, en posant un doigt sur ses lèvres, de garder le silence, puis, en lui désignant un fauteuil, de s'asseoir et de ne plus bouger.

Inquiet pour la santé mentale du Protecteur, Ruef obéit à ces injonctions muettes, se contentant d'observer son hôte qui, maintenant, se dirigeait avec précaution vers un petit secrétaire dont la porte était légèrement entrebâillée. Il plongea sa main à l'intérieur pour en sortir un minuscule appareil qui tenait dans le creux de sa paume. Toujours aussi silencieusement, il déposa celui-ci sur le sol, au centre d'un espace dégagé, pressa un bouton invisible et vint s'installer à côté du major.

L'appareil faisait entendre un léger ronronnement, seulement perceptible à une oreille exercée. Soudain, juste au-dessus, la vision des objets réels se brouilla, disparu, pour faire place à d'autres objets projetés par l'appareil. Ruef reconnut immédiatement une autre partie de la pièce dans laquelle il se trouvait. La silhouette d'un serveur passait et repassait devant l'objectif. L'ensemble était d'un relief saisissant, mais tout se passait dans le silence le plus absolu, car Kedar avait négligé de mettre le son. Juste au centre de cette projection, se remarquait le vidéophone placé sur son meuble. Tout à coup, le serveur s'arrêta dans son travail, donna l'impression d'écouter, puis se dirigea vers le vidéophone qu'il examina attentivement. Sa décision fut vite prise : en un rien de temps, la petite grille qui protégeait le haut-parleur fut enlevée, un objet, que Ruef supposa être un micro, placé à l'intérieur et la grille remise en place. L'ensemble de ces différentes opérations n'avait pas duré trois minutes. La projection s'arrêta automatiquement.

Encore une fois, Kedar fit signe au major de rester silencieux.

Sur la pointe des pieds, il marcha en direction du vidéophone, sortit de sa poche un outil qui tenait à la fois de la pince, du tournevis, du marteau et du coupe-tout. En quelques secondes, la petite grille fut enlevée, le microphone récupéré délicatement : il était de la grosseur

d'une mouche. Il y eut un bruit sec, Kedar venait de l'écraser entre les dents de la pince.

— Ouf! fit-il, je suis assez satisfait d'avoir deviné juste. S'il était à l'écoute, il ne va pas tarder à venir voir ce qui se passe.

La grille était maintenant en place et rien ne laissait supposer que le micro avait été découvert.

Il remit le disque du faux Smith dans la fente du montant de la porte.

— Et voilà, il ne nous reste plus qu'à attendre.

— Si je m'attendais..., dit Ruef en s'interrompant brusquement. Il y en a peut-être un autre ailleurs! s'écria-t-il.

— Je ne crois pas, répondit Kedar. Dès mon arrivée j'ai passé toutes les pièces au détecteur. Ce qui l'intéressait surtout c'était de connaître les contacts que je pouvais avoir à bord, mais je commence à avoir l'habitude.

— Grande Galaxie ! Vous ne devez pas dormir tranquille tous les jours.

— Je possède un bon somnifère, déclara ironiquement Kedar.

Le major allait répliquer, lorsque la porte s'ouvrit toute grande et le serveur parut sur le seuil.

— Que voulez-vous, Smith ? demanda Kedar.

Le serveur s'inclina.

— Que monsieur m'excuse, dit-il, je viens seulement voir si monsieur a besoin de mes services.

— Pas du tout, lui répondit Kedar le plus aimablement possible. Si j'ai besoin de vous, je n'hésiterai pas une seconde à vous faire appeler.

— Bien, monsieur.

Le serveur fit demi-tour, se retira. La porte se referma.

Les deux hommes se regardèrent.

— Il était à l'écoute, constata Ruef.

— C'est possible. Avez-vous remarqué, pas une seule fois son regard n'a effleuré le vidéophone. Cet homme possède une bonne maîtrise de soi et il a certainement l'habitude.

— Peut-être ; l'ennui c'est que maintenant il doit soupçonner quelque chose. Ces micros ne tombent pas si facilement en panne.

— Il est dans le doute, qu'il le reste le plus longtemps possible. Il n'osera pas agir trop ouvertement jusqu'à notre arrivée sur Paris I, à moins que ceux qui l'emploient soient suffisamment puissants à bord.

— Croyez-vous que des officiers...

— Je n'ai rien dit, coupa Kedar, mais il a bien fallu que quelqu'un ait le bras assez long pour installer cet espion à bord.

— Je connais Amer, protesta le major, ce n'est pas lui qui aurait contrevenu aux règlements. Il sait très bien que ce genre de pratique est interdit, quoique...

— Oui ? fit le Protecteur très intéressé.

— Euh... Tout le monde sait qu'un personnage aussi puissant que vous doit être protégé et, par voie de conséquence, surveillé dans ses déplacements et ses fréquentations.

— Même par un Martien ?

— Hein?

Kedar répéta ce qu'il venait de dire.

Le visage de Ruef passa par toutes les couleurs. Il regardait son interlocuteur avec une telle lueur d'incompréhension dans le regard que celui-ci en eut pitié.

— Que voulez-vous dire ? balbutia-t-il enfin. Il n'y a pas de Martien ici.

— Celui que vous venez de voir en est un, son vrai nom est Kartok.

— C'est impossible. Je ne vous crois pas.

Alors Kedar lui raconta brièvement comment le hasard l'avait servi en lui permettant d'entendre les paroles du steward quand il s'adressait à Kartok.

Cette révélation fut pour le major comme une catastrophe. C'était comme si son monde venait subitement de s'écrouler. Pour la première fois, il restait sans voix. Jamais il n'aurait supposé un seul instant que des Martiens pouvaient s'infiltrer à bord du *Sirius*.

Il restait immobile, se demandant s'il ne rêvait pas.

— Amer au service des Martiens ! s'écria-t-il. J'ai du mal à le croire. Non, c'est impossible !

— Je soupçonne le lieutenant comme les autres, dit Kedar, mais rien n'est encore prouvé.

— Je suppose que vous me soupçonnez aussi ?

Le Protecteur haussa les épaules.

— Votre cas est différent.

— En quoi est-il différent ?

— Le jour où vous avez détruit le garde-côte et tout ce qu'il contenait, prouve votre loyauté envers la Terre.

— C'est encore heureux que vous le reconnaissiez ! grogna Ruef avec une certaine amertume. Mais cela m'a fait perdre l'estime du commandant.

Les deux hommes se regardèrent comme si la même idée venait de les effleurer en même temps.

— Grande Galaxie ! Si vous pensez la même chose que moi...

— Taisez-vous ! commanda rudement Kedar. Entre ce que l'on pense et ce que l'on dit, il y a un sacré nombre de parsecs. Rien n'est plus ambigu que l'imagination.

— Comme vous y allez ! râla Ruef. On voit bien que vous n'avez jamais été traité d'abruti.

— Non !... Il a été jusque-là ?

— Pire.

— Il ne faut pas trop vous en faire. Une blessure d'amour-propre se guérit facilement.

Le major garda le silence. Tête baissée, il méditait tout en

scrutant le dessin de la moquette.

Soudain, il laissa échapper un cri.

— Oh ! vous avez oublié votre engin sur le tapis. Le Martien l'a certainement vu.

Inquiet, Kedar fronça les sourcils.

On ne pense pas toujours à tout, grommela-t-il.

— C'est pourtant votre travail, répliqua le major avec hargne.

Kedar se dirigea vers la porte et se mit dans la même position que Kartok tout à l'heure.

Aucun doute, le projecteur d'hologrammes se voyait nettement, mais il était impossible de deviner sa destination. On pouvait croire que c'était une boîte tombée à cet endroit par mégarde.

— Rien de grave, dit-il en ramassant l'engin dans l'intention de le ranger à nouveau dans le secrétaire.

Au dernier moment il se ravisa et le glissa dans sa poche.

— C'est plus prudent, expliqua-t-il. Avant que je sorte, Kartok m'a vu prendre quelques sols dans le secrétaire, alors qu'en réalité je venais d'activer l'appareil. Si cet individu a des doutes, il s'empressera de fouiner là-dedans.

— Vous n'en avez pas marre d'être continuellement sur le qui-vive ?

Kedar se mit à rire.

— J'ai, bientôt, sept cents ans, répondit-il, et cela fait plus de deux siècles que je traque les révisionnistes et les déviationnistes pour modérer les uns et emprisonner les autres. J'ai toujours eu pour but le développement de l'Empire Solarien. Ma seule erreur a été de faire déporter sur Mars tous les déviationnistes terriens, au lieu de les passer au désintérateur.

— Sept cents ans ! fit Ruef éberlué. Vous n'en paraissez que trente. Je croyais qu'il fallait être astronaute pour avoir droit aux drogues de longue vie.

— Vous retardez. Aujourd'hui, tout le monde a droit aux biocols, d'autant plus que la population terrestre diminue à la suite

des départs extra-solaires. Il ne faut pas oublier non plus que nous sommes en plein dans l'ère galactique.

Ruef ramena la conversation sur un terrain plus concret, mais aussi plus préoccupant.

— Que pensez-vous du commandant Ralif? demanda-t-il tout de go.

Kedar eut l'air passablement ennuyé.

— Vous voici revenu à vos soupçons, constata-t-il.

— Le moyen de faire autrement... Je suis persuadé qu'Amer ne fait qu'obéir aux ordres.

— Votre certitude ne vaut pas une bonne preuve. Ce que je pense de votre commandant : absolument rien.

— Mais encore ?

— Tout ce que j'ai à lui reprocher, c'est son manque d'empressement à me rencontrer. Visiblement, il m'évite, et ce n'est pas malin de sa part, car rien ne l'empêchait de me parler par vidéo ou de me fixer un rendez-vous sur la passerelle, même si le règlement l'interdit.

— Je le pense aussi... Apparemment, cela ne suffit pas pour vous décider à faire quelque chose.

— Non. J'ai l'habitude. Chaque fois que je vais quelque part, les gens cherchent à me fuir comme si j'avais une maladie contagieuse. Je sais que je suis d'un abord assez froid, mais c'est de la timidité, et puis, on ne se refait pas à mon âge.

Ruef réprima un mouvement de colère : De la timidité... Allons donc ! le Protecteur se moquait de lui. Mais celui-ci continuait :

— Voyez-vous, major, je suis avant tout un pragmatique. Tant que je ne serai pas le maître absolu de la situation, je ne bougerai pas d'un pouce.

Cette fois, Ruef renifla d'un air dégoûté.

— Ça peut durer longtemps. Désirez-vous interroger le lieutenant Amer?

— J'ai réfléchi ; plus maintenant.

L'expression sur le visage du major parlait pour lui.

— Je ne suis pas aussi bête que vous le pensez, reprit Kedar. Réfléchissez un peu avant de porter un jugement.

— Je ne fais que ça, grommela Ruef de plus en plus rébarbatif.

Kedar lança comme s'il s'adressait à lui-même :

— Il y a des têtes qui devraient s'abstenir de réfléchir. Si j'allais voir votre ami pour lui déballer le peu de choses que nous connaissons et si je lui demandais un tas de renseignements sur Ralif, il n'aurait rien de plus pressé que d'avertir ce dernier.

— Pas si je lui demande de se taire.

— Permettez-moi d'en douter. Vous avez certainement la réputation d'un farfelu, il promettra tout ce que vous voudrez et n'en tiendra pas compte.

Le major rougit de colère, serra les poings, manqua étouffer.

— Par tous les diables galactiques!... commença-t-il en élevant la voix.

— Laissez les diables du cosmos tranquilles, coupa le Protecteur.

— Je saurai lui rappeler ses promesses, assura Ruef.

— Mais il sera trop tard. Déjà votre présence ici est une erreur de ma part. Vous devez trouver une réponse valable si on vous interroge. Qu'allez-vous dire?

— Je n'en sais rien, bougonna Ruef, je me contenterai de répondre avec ça.

Il montra ses gros poings qui, une fois en action, devaient avoir la force percutante d'une masse de plomb sortant de la bouche d'un canon.

— C'est l'argument des imbéciles, prononça Kedar avec une bienveillance doucereuse. Vous répondrez que je vous ai demandé de venir pour vous donner ceci.

En disant, il venait de sortir du secrétaire un papier officiel à l'en-tête de la présidence et aux armes de l'Empire.

Il prit un ton solennel pour déclarer :

— Au nom du Président Imer, je vous décore de l'ordre de l'Etoile.

En même temps, il rigolait intérieurement de la mine extatique du nouveau promu.

— Mais ce n'est pas tout, mon cher Ruef, ajouta-t-il. Vous passez immédiatement au grade supérieur, avec effet à capter du premier de ce mois, pour avoir sauvé la vie d'un certain Protecteur des Colonies, qui vous en sera éternellement reconnaissant. Mes félicitations, mon cher lieutenant-major.

— Eh bien, lieutenant!... Moi?

— Vous en êtes capable, non?

— Certainement.

— Dans ce cas, ne discutez pas votre avancement. Arrosons-le.

Ruef rangea religieusement les deux papiers officiels dans son portefeuille, comme si c'était de précieuses reliques.

Quand il eut terminé, il se tourna vers Kedar.

— Je vous remercie, fit-il avec émotion.

— De rien, ce que vous avez fait, c'est pour le service de l'Empire.

Ruef laissa échapper un gros soupir qui en disait long sur son émotion.

— Avez-vous du vin d'Altair? demanda-t-il.

Kedar réprima un haut-le-cœur.

— Oui, avoua-t-il, mais vous permettrez que je boive autre chose.

— C'est impossible, Protecteur, ça va me porter la poisse.

Résigné, Kedar désigna l'endroit où se trouvaient les flacons et les verres.

Ils en étaient à leur deuxième rasade, lorsque la porte fit entendre une série de couinements annonçant la présence d'un

visiteur.

— Attention à ce que vous allez dire et faire, murmura Kedar. Méfiez-vous surtout de votre regard. Qui va là? demanda-t-il d'une voix forte.

— Le commandant Ralif, répliqua le visiteur avec impatience.

Kedar commanda immédiatement l'ouverture de la porte.

Une haute silhouette galonnée, décorée, impressionnante de raideur militaire, pénétra dans la pièce.

Le nouveau lieutenant bondit de son siège et se figea dans un garde-à-vous impeccable.

« Bien joué ! » pensa Kedar qui déclara ensuite : "

— Veuillez nous excuser, commandant, nous étions en train d'arroser la nomination au grade supérieur de l'ex-adjutant-major Ruef.

Le visage en lame de couteau du commandant s'orna d'un sourire contraint. Plutôt étonné par cette soudaine nomination, il eut suffisamment d'empire sur lui-même pour dissimuler sa désapprobation. Il se réservait pour plus tard.

— J'aurais dû être le premier averti, fit-il seulement remarquer. Bonne chance quand même, lieutenant.

On aurait dit que ce dernier mot lui écorchait les amygdales.

— Merci, mon commandant.

— Ne me remerciez pas, major, vous devez cet avancement rapide à Son Excellence, le Protecteur des Colonies.

— C'est ma faute, intervint Kedar avec brusquerie. J'espérais pouvoir vous communiquer les décisions du Président à ce sujet, mais vous êtes resté invisible. Alors, j'ai pris sur moi de faire cette petite cérémonie, qui ne gêne en rien le règlement. Après tout, cet homme m'a sauvé la vie, je lui dois beaucoup.

Il eut le plaisir de voir les lèvres du commandant se pincer, devenir blanches. Il demanda :

— On m'a dit que vous étiez sur la passerelle, est-ce vrai ?

— En effet, et je dois y retourner immédiatement.

— Dans ce cas, faites vite, je ne veux pas que l'on m'accuse de troubler une seconde fois le sacro-saint règlement.

— Personne ne vous accuse. De toute façon, je n'en ai pas pour longtemps. Je vous apporte ce dossier qui concerne M^{lle} Stella Brody, exobiologiste.

En disant, le commandant lui tendit une grande enveloppe jaune qu'il tenait jusque-là sous son bras.

Kedar s'en empara.

— Ah ! s'exclama-t-il, la remplaçante de Carson. Le départ du *Sirius* a été si brusquement décidé que j'ignorais totalement que c'était une femme, et même son nom... Stella Brody... Je me demande qui a eu l'idée d'envoyer une femme là-bas. Exobiologiste, dites-vous ?

— J'étudierai ce dossier plus tard.

Kedar alla déposer l'enveloppe dans le secrétaire.

— Je vous remercie, commandant, vous pouvez disposer, dit-il brièvement. J'espère vous revoir avant notre arrivée dans la région d'Achernar.

Ainsi renvoyé comme un indésirable, il ne restait plus à l'officier qu'à disparaître, ce qu'il commença à faire, car Kedar venait de commander l'ouverture de la porte. En passant devant Ruef, il lui lança un regard si venimeux que celui-ci en eut froid dans le dos. Comme il allait sortir de l'appartement, Kedar le rappela :

— Commandant !

Ralif s'arrêta pile sur le seuil, hésita, se retourna lentement et attendit, le visage décomposé.

— Je connais aussi mon règlement, assura Kedar avec aplomb. Je suis général de corps d'armée. A ce titre, j'ai droit à un officier d'ordonnance. J'espère que vous ne verrez aucun inconvénient à ce que je choisisse le lieutenant Ruef ici présent.

— Aucun, assura Ralif avec effort et en s'efforçant de grimacer un sourire, je vais faire le nécessaire immédiatement.

— Merci.

Ralif fit un pas en arrière, la porte se referma et se verrouilla.

— Ouf! s'écria Kedar. Cet idiot avait besoin d'être remis à sa place. J'attendais cette entrevue depuis notre départ de la Terre.

Il reprit le dossier de Stella Brody et commença à déchirer le haut de l'enveloppe. A première vue, le dossier n'était pas très épais, preuve que la jeune femme n'était pas en service depuis longtemps.

Machinalement, il jeta un coup d'œil du côté de Ruef ; l'ex-major n'avait pas bougé d'un pouce : il se trouvait toujours dans la même position, comme pétrifié.

— Eh bien, lieutenant ! cria-t-il. Que faites-vous là, planté comme un piquet ?

Ruef consentit à se détendre et se laissa tomber dans un fauteuil.

— Je pensais, expliqua-t-il.

— C'est une drôle de façon de penser, mais si elle vous réussit...

— Le commandant Ralif me déteste et vous n'avez rien fait pour arranger les choses.

— Effectivement, cet homme vous déteste, comme il déteste tout le monde d'ailleurs. Au moins, vous le savez maintenant. Je connais ce genre de type, c'est un complexe. L'ennui, c'est qu'il n'arrive pas à dissimuler. Rassurez-vous, tant que vous serez à mon service, rien ne vous arrivera.

Ruef regarda le Protecteur de travers.

— Ouais... On dit ça! mais vous ne resterez pas éternellement à bord.

— Non, ça non. Je déteste la vie de caserne. Est-ce que ça vous plairait de faire des ronds dans l'eau, de vivre sur une île ?

— Vous voulez dire que vous m'offrez un emploi sur votre île ?

— Euh ! C'est à peu près ça, en effet.

— Avant tout, je suis astronaute, s'indigna Ruef. Je suis né à bord d'une navette spatiale et j'ai passé mon enfance sur Callisto, au début de sa mise en exploitation. C'est vous dire si l'horizon de la

Terre me paraît un peu trop étroit.

Kedar respira profondément avant de continuer.

— Bien... Nous avons le temps de réfléchir, n'est-ce pas? Nous trouverons autre chose de mieux adapté à votre tempérament d'extra-terrestre. Puisque vous avez une sorte de prédilection pour ce genre de boîte à conserve, que l'on nomme pompeusement astronef, nous en trouverons certainement un, dont l'équipage sera capable de vous supporter sans devenir fou.

— C'est ça ! Un navire dans le genre du *Sirius*.

— Ah, non! S'il vous le faut sur mesure, maintenant !

— Bon, bon, n'importe quelle boîte suffira, pourvu que je n'y trouve pas Ralif à chaque croisement de coursive.

Soudain, Kedar, laissa échapper un énorme juron. Un moment, le major crut que cette injure s'adressait à lui, mais non, il se trompait. Le Protecteur venait d'ouvrir l'enveloppe contenant le dossier de Stella Brody et examinait intensément une holographie.

— Bon sang! s'écria-t-il après un moment, j'ai la nette impression que votre commandant Ralif ne commandera plus rien d'ici peu de temps.

Les yeux du major brillèrent d'une intense satisfaction.

— Que voulez-vous dire, Protecteur?

Kedar lui tendit l'holographie.

— Regardez ça et dites-moi ce que vous en pensez. Attention ! ne mettez pas vos doigts sur la surface brillante, il y a certainement des empreintes que je désirerais conserver. C'est l'holographie qui est censée représenter M^{lle} Brody.

Etonné, Ruef s'empara avec précaution de l'image en relief. Il vit un visage rond, lisse, souriant, assez agréable, mais qui ne correspondait en rien avec celui de la jeune femme qu'il avait vue au bar du mess.

— Grande Galaxie ! s'écria-t-il stupéfait. Il y aurait deux Stella Brody à bord ?

— Certainement pas, dit Kedar; l'une d'entre elles est fausse.

— Laquelle?

— Probablement, celle-ci. L'image me semble un peu trop nette. On a l'impression qu'elle n'est jamais passée entre plusieurs mains, jamais examinée de près, alors que les feuillets qui composent le dossier sont tous plus ou moins froissés. N'oubliez pas non plus que la Stella Brody que nous connaissons est au mieux avec les fonctionnaires qui débarquent sur Paris I. Combien y avait-il de navettes en service pour transporter tous les passagers ?

Ruef réfléchit quelques secondes.

— Une dizaine en comptant la mienne, dit-il enfin. Mais je n'ai transporté que des officiers, ensuite j'ai reçu l'ordre de surveiller votre domaine maritime. Je pourrais me renseigner auprès des autres conducteurs, si vous le désirez.

— Non, cela nous demanderait trop de temps et serait peut-être dangereux. Il ne faut pas perdre de vue que nous avons affaire à des Martiens, que pour eux, un meurtre de plus ou de moins ne leur fait ni chaud ni froid, et que j'ai l'absolue certitude qu'ils se sentent à l'aise sur ce navire. D'un autre côté, ils semblent ignorer que nous connaissons celle que je considère comme la vraie Stella Brody, jusqu'à preuve du contraire ; sans doute une erreur de leur part. Et je m'inquiète au sujet de cette dernière. Qu'est-elle devenue?... Nous devons réagir le plus vite possible. Ruef se caressa le menton.

— Que pensez-vous de l'attitude du commandant Ralif? demanda-t-il. Si ce dossier est truqué, son consentement a été nécessaire. Tous les dossiers sont enfermés dans un coffre situé dans son bureau.

— Nous ne devons pas juger trop vite, pour l'instant nous n'avons que des présomptions. D'autres personnes ont peut-être accès à ce coffre. Voici ce que vous allez faire dans les plus brefs délais. D'abord, vous irez voir votre ami, le lieutenant Amer, pour lui demander à quel endroit loge cette Stella Brody.

— Mais vous la connaissez ! s'écria le major. Rappelez-vous...

Kedar secoua la tête avec impatience.

— Encore une fois, nous ne la connaissons pas, nous ignorons tout d'elle, nous ne l'avons jamais vue et nous commençons seulement à nous renseigner sur elle. Est-ce que je suis suffisamment clair?

— Oui. Tout le monde doit savoir que j'ai passé par le bureau

d'Amer.

— C'est cela... Surtout pas de hâte intempestive. Obligez-vous à paraître détendu. Si, en cours de route, vous rencontrez quelqu'un de votre connaissance, n'hésitez pas à bavarder avec lui et, même, invitez-le au mess. Tout va dépendre de votre manière de jouer la comédie. Dès que vous aurez ce renseignement, vous vous rendrez chez Stella Brody pour lui annoncer mon désir de la voir immédiatement. Vous l'accompagnerez jusqu'ici en discutant le moins possible, juste le nécessaire pour ne pas être discourtois.

— Pourquoi ? Je sais être poli quand il le faut.

— Il ne s'agit pas de ça. Quand vous parlez, vous parlez trop.

— Ah ! c'est bien la première fois que l'on me fait ce genre de remarque, je me demande ce que je dois en penser.

— Eh bien, ne vous le demandez pas et filez. Mettez-vous bien dans la tête que ce genre de femme sait tirer les vers du nez à n'importe qui.

— Peuh !

— « Ouverture ! » cria Kedar à la porte qui s'ouvrit aussitôt.

C'était l'unique moyen pour couper court à cette conversation qui menaçait de s'éterniser.

Ruef était déjà sur le seuil. Derrière lui, la voix du Protecteur le poursuivait de ses recommandations :

— N'oubliez pas, la moindre erreur peut vous coûter la vie.

— Oh ! la barbe ! grommela-t-il en allongeant le pas.

La porte refermée, Kedar éclata de rire.

— J'ai probablement été trop loin, murmura-t-il, mais il en restera toujours quelque chose.

Ensuite, très calmement, le Protecteur passa son temps à composer un mélange particulièrement actif de plusieurs liqueurs terrestres, auxquelles il ajouta, comme une touche subtile, quelques gouttes d'un puissant hypnoïde, capable de rendre bavard un muet de naissance.

Son travail terminé, il rangea le flacon dans le petit bar, en

compagnie de plusieurs bouteilles de vin d'Altaïr et attendit le retour du lieutenant accompagné de la fausse exobiologiste et anthropologue.

Sa patience fut mise à l'épreuve. Au fur et à mesure que le temps s'écoulait, sa nervosité augmentait. Peut-être avait-il fait preuve de légèreté en laissant Ruef s'occuper seul de cette mission?... Peut-être quelqu'un avait-il tendu un piège pour se débarrasser d'un passager encombrant, dont la véritable identité n'était connue que d'un petit nombre?... En l'occurrence, il eut largement le temps de méditer sur les inconvénients et les avantages de l'anonymat.

Pour tromper sa nervosité, il s'obligea à relever les empreintes digitales dont il avait deviné la présence sur l'holographie. Cela lui prit à peine une vingtaine de minutes. Elles étaient d'une netteté extraordinaire, à croire que celui ou celle qui avait trafiqué le dossier l'avait fait exprès. Il se faisait fort de trouver la personne qui les y avait laissées à condition d'avoir à sa disposition les moyens de comparaison. Pour cela, il ne lui restait qu'une solution : l'ordinateur.

En effet, l'ordinateur du bord possédait tous les signes distinctifs de l'équipage et de la troupe. Mais le laisserait-on s'en servir ?

Il était en train de ranger dans l'une de ses mallettes le matériel dont il venait de se servir, lorsque la porte se mit à couiner.

— Qui est là ? demanda-t-il après s'être emparé d'une arme de poche à mésotrons.

— C'est moi, monsieur le Protecteur, prononça trop poliment la voix de Ruef.

Ce qui était le signe évident que le major ne revenait pas seul.

— J'arrive.

Kedar dissimula son arme sur lui et finit son rangement, puis commanda l'ouverture de la porte.

Ruef entra d'un air digne, précédé de la jeune femme à l'holographie. Kedar prit un air aimable.

— Eh bien ! fit-il en s'adressant au major après les présentations et avoir installé son invitée le plus confortablement possible, vous avez mis un bon bout de temps !

— M^{lle} Brody n'était pas chez elle, expliqua Ruef d'un air

affecté qui ne lui allait pas ; j'ai dû attendre.

— Tout est ma faute, monsieur le Protecteur, s'excusa la jeune femme. J'étais au mess et j'ignorais totalement que vous alliez me convoquer.

Kedar fit un geste de la main, comme pour chasser un insecte têtue.

— Aucune importance. Je venais seulement de recevoir votre dossier, de la main même du commandant Ralif, alors que, d'ici trois jours galactiques, nous arrivons dans la région du Centaure. Comme vous le voyez, il était grand temps que je fasse votre connaissance. Mais nous aurons largement le temps de discuter de tout ça pendant notre voyage en direction d'Achernar. Je suppose que vous connaissez.

— Oh ! oui. Achernar ! s'écria-t-elle d'un air inspiré.

— Si vous avez quelque chose de particulier à me demander, il ne faut pas hésiter.

— Absolument rien, monsieur le Protecteur. Tout va très bien pour moi.

On sentait qu'elle disait la vérité et que ce voyage à l'autre bout de l'Univers l'enchantait, mais cette réponse confirma Kedar dans ses doutes. Maintenant, il avait la quasi-certitude que cette fille n'était pas ce qu'elle disait être. L'autre aurait demandé des explications détaillées sur Eridan VII, sur sa végétation, son ciel, les animaux qui y vivaient et proliféraient, sur Carson qu'elle devait remplacer, bref, sur un tas de choses qui n'intéressent que les anthropologues.

Heureusement, la providence lui avait permis d'avoir une longueur d'avance sur ses adversaires. Il devait la conserver.

Par l'intermédiaire de Ruef, il fit appeler le serveur et le chargea de composer un menu, arrosé de vins terriens des meilleurs crus. Ruef voulut intervenir quand il entendit parler de vins, mais un coup d'œil furieux de son patron l'en dissuada. Il alla ruminer ses protestations dans un coin.

Kedar dut admettre que Kartok s'était particulièrement dépassé pour un Martien ignorant tout des plaisirs de la table. Evidemment, il n'avait eu qu'à faire dégeler les mets déjà préparés, à ouvrir quelques boîtes de conserve, mais tout était servi dans l'ordre. Rien ne manquait : les vins étaient ce qu'ils devaient être et la décoration de la table impeccable. Pour un peu, le Protecteur se serait cru chez lui, au

milieu de son île. La jeune femme mangeait avec plaisir tout en buvant modérément. Quant à Ruef, depuis que le serveur avait posé devant lui un flacon de vin d'Altaï, il paraissait plus joyeux.

Kedar plaisantait, souriait, paraissait aux petits soins pour sa voisine. En réalité, il ne faisait que penser à la vraie Stella Brody, dont le sort l'inquiétait. Ses yeux verts, aux aguets, surveillaient attentivement le moindre geste, la plus légère expression de la jeune femme placée en face de lui, mais celle-ci devait se méfier. Il put cependant saisir au passage un signe de connivence entre elle et Kartok. Ce fut rapide comme l'éclair : juste un clin d'œil, accompagné de l'ombre d'un sourire, alors qu'elle ne se croyait pas observée. Cette fois, sa décision fut définitivement prise.

La fin du repas approchait. Il alla chercher le flacon qu'il avait préparé dans le courant de l'après-midi. Celui-ci comportait une petite particularité, il était divisé en deux parties, dans le sens de la hauteur, par une fine cloison de cristal, rendue invisible par l'abondance de dessins gravés sur la partie extérieure et, surtout, par sa teinte grenat.

Il remplit l'un des verres à liqueur, le posa devant la fausse Stella Brody, puis en proposa à Ruef qui refusa énergiquement en arguant qu'il préférerait le vin d'Altaï et se méfiait de tout ce qui venait de la Terre. Kedar n'insista pas, d'un geste tout à fait naturel, il fit tourner le flacon et se servit à son tour.

— Cela se boit d'un coup, annonça-t-il à la jeune femme qui, sans méfiance, leva son verre comme lui et avala son contenu d'un trait. A notre bonne collaboration, ajouta-t-il en reposant son verre sur la table.

— A notre bonne collaboration, répéta-t-elle docilement en pensant que cet homme important n'était pas aussi intelligent qu'on le disait et qu'il était facile à tromper.

Kedar ne s'occupait plus d'elle, il venait de se lever et faisait signe au Martien de le suivre dans la pièce voisine, qui se trouvait être la chambre à coucher.

— Venez, Smith, je désire vous montrer quelque chose.

— Oui, monsieur.

— Avez-vous besoin de mon aide ? s'empressa Ruef qui sentait venir une action quelconque de son chef et désirait y participer.

Kedar lui fit signe de rester en compagnie de la femme.

— Pas du tout, Smith et moi n'en avons que pour quelques minutes.

Une fois dans la chambre, après avoir refermé la porte, le Protecteur montra le lit du doigt et déclara sévèrement :

— Regardez la saleté qui se trouve là-dessous.

Kartok, qui avait la certitude d'avoir nettoyé la chambre à fond, tenta de protester.

— Mais, monsieur..., commença-t-il.

— Regardez, insista Kedar d'un air dégoûté, vous ne sentez pas cette odeur ?

Le serveur renifla, ne sentit rien, leva les yeux au plafond, s'agenouilla en prenant un air de martyr et pencha son buste en avant jusqu'à ce que son front touche la moquette épaisse. Evidemment, comme il s'y attendait, il ne vit aucune trace de saleté.

— Mais, monsieur, s'étonna-t-il, il n'y a rien, absolument rien.

Juste à ce moment, il eut l'impression de recevoir le plafond sur la tête. Comme dans un rêve, il entendit Kedar qui disait :

— Et ça, espèce de salaud ! est-ce que c'est mieux que rien ?

Puis il devint sourd, car il venait de perdre conscience.

Kedar se pencha sur sa victime après avoir jeté sa matraque.

— J'espère que je n'ai pas été trop fort, grommela-t-il.

Mais non, apparemment tout allait selon ses vœux, le cœur du Martien battait normalement et il respirait. Rapidement, il lui lia les mains et les pieds qu'il fit se rejoindre dans le dos à l'aide d'une cordelette, puis paracheva son œuvre en lui collant un épais bâillon sur la bouche et tira le corps dans un placard qu'il referma avec soin.

— A tout à l'heure, fit-il en s'en allant.

Il revint dans le living où Ruef paraissait dans tous ses états. Il était penché au-dessus de la jeune femme et lui envoyait de petites tapes sur les deux joues.

— Elle vient de s'évanouir, expliqua-t-il. Qu'avez-vous fait de Smith ?

Il allait continuer son traitement avec plus d'énergie.

— Laissez-la, dit Kedar, cette fille est en état d'hypnose.

— En état de quoi ?

— D'hypnose. C'est le seul moyen à ma disposition pour faire parler les gens sans douleur.

— Ça alors ! Vous auriez pu me prévenir.

— Excusez-moi, je n'ai pas eu le temps.

Sans plus s'occuper de Ruef, le Protecteur s'approcha de la jeune femme qui paraissait maintenant inconsciente, contrôla sa tension, examina ses pupilles, puis déclara :

— D'ici quelques secondes nous serons fixés.

L'étonnement du lieutenant était hautement comique.

— Je ne vous savais pas aussi qualifié dans l'hypnotisme, fit-il.

— Je n'ai aucun mérite, avoua Kedar. Je me suis contenté de lui faire avaler une drogue extraite d'une plante qui pousse dans la région de Procyon. Elle permet un contrôle puissant du cerveau humain. Jusqu'ici, personne n'a pu lui résister.

— Etes-vous sûr que cela ne va pas lui occasionner des troubles psychiques ?

Kedar haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Peut-être... Mais cela me laisse froid. Cette fille sait parfaitement à quoi elle s'expose en travaillant pour les Martiens. Donc, inutile de s'attendrir sur son sort. De plus, vous oubliez la vraie Stella Brody.

— Oh ! ce que j'en dis... fit Ruef en versant dans son verre ce qui restait de vin dans la bouteille. C'était seulement pour savoir. Qu'avez-vous fait du serveur ?

— Il est ficelé dans le placard. Vous feriez bien d'aller voir si je ne l'ai pas étouffé en lui posant le bâillon.

Ruef s'empressa d'obéir.

Kedar se pencha sur la patiente et frappa dans ses mains. Le

claquement sec la fit sursauter comme si elle s'éveillait brusquement.

— Vous venez de vous réveiller, prononça-t-il lentement, et vous vous sentez bien, très bien. Vous êtes détendue, calme, sans aucune crainte. Allons, dites-moi que vous êtes sans crainte.

— Je suis sans crainte, répéta docilement la jeune femme.

— Parfait, au cours de notre conversation, il faudra vous souvenir, à chaque instant, que tout ce que je dis et ce que je fais, c'est pour votre bien. Vous allez répondre à mes questions sans tenter de vous dérober.

La jeune femme entendait cette voix qui pénétrait son subconscient. Ses yeux semblaient perdus dans un songe. Elle regardait Kedar sans le voir. Néanmoins, elle répondit avec docilité :

— Je répondrai à vos questions.

Satisfait, Kedar alla tout de suite à ce qui lui semblait le plus important.

— Stella Brody n'est pas votre véritable nom, dit-il. Quel est le vôtre ?

— Je m'appelle Arma Nato.

Kedar fronça les sourcils. Ce nom possédait une consonance bizarre qui ne lui plaisait pas, car elle lui rappelait une certaine planète.

— Seriez-vous martienne ?

— Oui. Je suis née dans la région d'Isidis, à Marca.

— Comment avez-vous fait pour vous adapter aussi vite à la pesanteur terrestre ?

— Je suis venue très jeune sur la Terre. Mon éducation a commencé sur un plateau gravifique réglable qui habituaît, peu à peu, mon corps à la nouvelle pesanteur.

Le protecteur commençait à être effrayé par ce qu'il entendait ; tant de négligence de la part des Terriens qui avaient pour mission de surveiller l'évolution martienne ainsi que ses conséquences, devenait à ses yeux de la haute trahison.

— A quel endroit se trouve maintenant la vraie Stella Brody ?

demanda-t-il.

— Dans l'une des pièces de l'appartement du commandant Ralif.

— Est-il martien, lui aussi?

— C'est un Terrien d'origine qui partage nos idées. Il est devenu martien par son mariage. Sa femme l'accompagne toujours dans ses déplacements.

— Bon sang! s'écria Kedar sidéré, je commence à comprendre. Quelles sont ses intentions au sujet de M^{lle} Brody?

— Elle sera exécutée dès que j'aurai assimilé une bonne partie de ses connaissances à l'aide du lecteur de pensées.

Kedar aurait voulu continuer son interrogatoire, car la Martienne avait l'air de le supporter assez bien, mais ce qu'il venait d'entendre au sujet de Stella Brody lui faisait réaliser le danger que courait la jeune femme s'il n'intervenait pas. Au moindre soupçon de la part de Ralif, elle serait immédiatement exécutée et son corps jeté dans un récupérateur. Tout n'était qu'une question de vitesse pour la sauver.

— Et maintenant, commanda-t-il, vous allez vous endormir profondément.

La Martienne ferma doucement les paupières et s'affaissa légèrement sur son siège.

— Lieutenant Ruef, appela Kedar en enflant la voix.

— Je suis derrière vous, Protecteur.

Kedar se retourna.

— Vous avez entendu ?

— Oui. Juste la fin.

— C'est heureux ; comme ça, je n'ai pas à vous faire entendre l'enregistrement. Désirez-vous toujours m'aider?

— Plus que jamais.

— Dans ce cas... (ce disant, il sortait une arme de l'un des tiroirs du secrétaire) voici une arme qui permet de paralyser un être

humain pendant quelques heures, aucun risque de le tuer.

Ruef prit l'arme sans aucune hésitation, puis désigna la jeune femme.

— Combien de temps restera-t-elle ainsi ?

— Plusieurs heures. Maintenant, vous allez me guider jusqu'à l'ordinateur du *Sirius*.

— Vous ne trouverez pas le commandant là-bas, dit Ruef avec juste raison, puisqu'il est sur la passerelle.

— Je le sais, mais je tiens à prendre mes précautions avant. Est-ce que l'ordinateur est gardé?

— Non. Il se garde très bien lui-même, et je doute que vous puissiez y entrer.

Les deux hommes sortirent. Devant eux, la travée était déserte, rien ne laissait supposer une surveillance quelconque.

— C'est par là, dit Ruef en montrant une étroite coursive.

CHAPITRE VI

La cursive finissait en cul-de-sac. Au fond, éclairée par une lumière rouge, se voyait l'entrée du puits gravifique. Une entrée étroite, ne permettant le passage que d'un seul homme à la fois.

Ruef montra l'ouverture à peine visible.

— C'est ce machin-là, annonça-t-il laconiquement. Ce puits conduit tout droit à l'ordinateur ; nous devons l'emprunter pour revenir, car il n'y a pas d'autre issue. Avez-vous toujours l'intention d'y aller?

— Certainement.

— Ben, quand vous avez quelque chose dans le crâne... Si nous sommes détectés, ce qui peut arriver d'un moment à l'autre, nous pouvons nous trouver coincés en bas ou même au retour, ici.

— Pour cela, il faudrait que quelqu'un soit au courant de nos intentions ; or personne ne les connaît.

Le lieutenant haussa les épaules comme s'il commençait à avoir des doutes sur les capacités intellectuelles de son nouveau chef.

— Il y a des yeux électroniques cachés un peu partout, insista-t-il, et n'oubliez surtout pas que l'ordinateur sait se défendre. Seul le commandant a le droit de l'approcher. Avec ce que nous savons déjà sur Ralif, nous pouvons le faire arrêter. Les preuves sont suffisantes.

Kedar secoua la tête.

— Hélas! fit-il, je connais les hommes. Je ne donne pas deux jours à Ralif pour retourner la situation à son avantage. Ce n'est pas à moi de vous apprendre que les gardes de l'espace se soutiennent entre eux. Je dois ajouter qu'il n'y a que le commandant et vous qui connaissez ma véritable fonction et mon identité.

— Il y a aussi le lieutenant Amer.

— J'en doute. En avez-vous discuté avec lui?

Ruef se gratta le menton.

— Non, dit-il enfin.

— Vous voyez bien que j'ai raison.

— C'est vrai, admit Ruef en reniflant de dédain, on ne peut pas dire que vous savez prendre vos précautions, mais ne comptez pas trop sur l'ordinateur pour vous sortir de là. Enfin..., soupira-t-il, je suppose que vous savez ce que vous faites... Si j'étais à votre place, je n'hésiterais pas une seconde, je bondirais vers la passerelle ; qu'est-ce que vous en dites ?

Ne recevant aucune réponse, le lieutenant regarda autour de lui. Il était seul. Sans doute fatigué de discuter dans le vide, le Protecteur venait de sauter dans le puits.

— Bon sang!... Il y tient à son ordinateur.

Pendant deux secondes, Ruef hésita entre l'envie de laisser tout tomber, d'aller se coucher, et la curiosité qui le tenaillait de savoir au juste ce que concoctait Kedar.

Ce fut la curiosité qui l'emporta.

Il sauta à son tour dans le puits, en prenant bien soin de ne pas se frotter contre les parois pour ne pas ralentir sa chute. La lumière du fond donna l'impression de monter vers lui à toute vitesse. Il freina avec ses pieds et, deux ou trois secondes après le Protecteur, il était éjecté du tube et tombait assez brutalement sur un sol dur, au milieu d'une pièce en forme de rotonde. Il s'empressa de sortir du secteur d'apesanteur.

Man Kedar s'était planté devant la porte blindée qui protégeait le « computer » de toute intervention extérieure et l'examinait attentivement. Il ne daigna pas se retourner à l'approche de Ruef et se contenta de grommeler en sourdine :

— Je vous attendais.

— Et si je n'étais pas venu ?

— J'aurais alors conclu à la fin de notre association.

Soudain, une voix étrange, artificielle, aux sonorités amples et profondes, s'éleva. Elle semblait venir de tous côtés, martelait les oreilles des deux hommes et avertissait d'un danger :

— *Attention. N'approchez pas de cette porte... Vous risquez la mort*

par électrocution.

— Qu'est-ce que je vous disais ! s'écria le lieutenant. Inutile d'insister, partons d'ici.

Kedar ne tint aucun compte de l'avertissement, il avança d'un pas. Aussitôt un souffle chaud caressa son visage, ses cheveux se dressèrent sur sa tête comme attirés par un aimant. Il ne voulut pas céder et avança son pied dans l'intention de faire un nouveau pas, mais il rencontra une résistance invisible : un champ de force, aussi solide qu'un mur de béton armé, s'était brusquement dressé entre lui et la porte. Impossible d'aller plus loin.

— *Qui êtes-vous?* demanda encore la voix du « computer ».

— Je m'appelle Man Kedar, le Protecteur des Colonies solariennes.

Il y eut un silence, peuplé seulement de chuchotements, de chuintements, de murmures, comme si l'énorme cerveau positonique consultait un tas d'engrammes vieux de mille ans.

— *Votre image correspond exactement à celles que j'ai dans mes mémoires. Vous avez toujours cette trace de blessure à la jambe, suite d'une bagarre sur Véga IV, que vous avez négligé de faire effacer.*

— C'est vrai ! J'avais totalement oublié cet incident.

— Ma parole ! fit Ruef outré, cette vieille mécanique est en train de vous éplucher. Comment se fait-il qu'elle connaisse tout de vous ?

Ce n'était pas le moment des explications, aussi Kedar fut très bref :

— Tous les ordinateurs de la garde spatiale possèdent, dans un coin particulier de leurs mémoires, l'ensemble de mes caractéristiques ; ceci me permet de prendre, quand le besoin s'en fait sentir, le commandement d'un ou de plusieurs astronefs. C'est le cas en ce moment.

— Grande Galaxie ! s'extasia Ruef. Est-ce que cela est arrivé souvent ?

— Jamais.

— Ah ! fit le major d'un ton refroidi, de sorte que vous ignorez

totallement ce qui peut arriver après.

— Evidemment. Il faut bien un début à tout, n'est-ce pas ? Permettez-moi de vous faire remarquer que vous semblez éprouver à mon égard un manque de confiance particulièrement vexatoire.

— Ben ! faut pas vous vexer pour ça... Evidemment, j'aurais préféré, de votre part, une plus grande expérience des astronautes placés dans une situation semblable à la nôtre. Personne ne peut dire s'ils accepteront votre présence sur la passerelle. Ils n'aiment pas beaucoup changer de commandant en cours de route, c'est le moins qu'on puisse dire. Et puis, vous oubliez la troupe qui...

Personne ne sut ce que la troupe pouvait faire ou dire, car l'ordinateur coupa sans façon la parole au major :

— *Protecteur Kedar, que voulez-vous ?*

Kedar se redressa. Il avait gagné la partie et ce fut sans aucune hésitation qu'il prononça les paroles sacramentelles qui le rendaient maître du *Sirius* :

— Au nom du Président des Etats Associés et en vertu de mon pouvoir discrétionnaire, je prends, à partir de cet instant, le commandement du *Sirius*. (Après un moment de silence, il ajouta :) Je désirerais connaître le nombre exact des Martiens qui se trouvent à bord.

— *345, disséminés comme suit : 150 en classe I.B. 60 en classe...*

La voix s'interrompt brusquement, puis :

— *Attention Protecteur Kedar, cinq hommes viennent de pénétrer dans la coursive qui mène jusqu'ici.*

Ruef fit un bond et braqua son arme vers le tube gravifique.

— Impossible de se dissimuler, cria-t-il amèrement, nous sommes coincés à moins de les descendre un par un à la sortie du tube.

Kedar s'adressa à l'ordinateur :

— Avons-nous été repérés ?

— *Non. C'est une patrouille de routine.*

— Vite, ouvre cette porte.

— A vos ordres, Excellence.

L'ordinateur du *Sirius* devait être un modèle particulièrement évolué car il réagit à la microseconde. Le champ de force disparut, la porte blindée s'ouvrit pour les laisser passer. Quand ils l'entendirent se refermer derrière eux, ils laissèrent échapper un soupir de soulagement.

Pour plus de sûreté, Kedar demanda :

— Peux-tu nous confirmer que c'est bien une patrouille de routine ?

— Oui, Protecteur. *Un seul homme descend par le tube, les autres attendent dans la coursive.*

— Ouf! fit le lieutenant, c'est toujours ça de gagné. Je ne sais pas si vous réalisez, Protecteur, mais nous risquons notre vie à chaque instant.

Il regarda curieusement autour de lui. Ruef n'avait jamais pénétré dans une salle de multiprogrammation de cette envergure, il ignorait tout des appareils qui s'y trouvaient. Ici, s'élaboraient les lignes spatiales qui quadrillaient la Galaxie, ici qu'elles étaient minutieusement étudiées. Tout était d'une propreté méticuleuse. Pas un seul grain de poussière sur les objets ni sur le sol. Les appareils cliquetaient doucement, des graphiques traversaient certains écrans, sur d'autres apparaissaient des parties du navire.

Kedar devint brusquement songeur. Quelque chose ne collait pas dans cet étalage hautement sophistiqué. Il se demandait pour quelle raison l'ex-commandant Ralif n'avait pas profité de ce merveilleux outil pour l'espionner plus facilement, au lieu de lui envoyer le Martien Kartok.

Il posa immédiatement cette question qui le tracassait au « computer » qui répondit :

— *Aucun officier n'est autorisé à pénétrer dans cette salle. Même le commandant ignore que j'enregistre les faits les plus marquants de la vie à bord. C'est ainsi que j'ai pu détecter la présence des Martiens. Cette loi a été promulguée le 6 octobre 3012. Les enregistrements sont retirés une fois par siècle, au cours de l'inspection générale du navire. Seul un membre du gouvernement a le droit de les visionner et d'en tirer les conclusions.*

— Une fois par siècle ! s'étonna Kedar qui n'en revenait pas et se demandait s'il rêvait. Je vais m'empresse de faire modifier cette loi

du 6 octobre 3012 dès mon retour à Atika, déclara-t-il avec énergie.

Après tout, il devait bien ça à l'ordinateur, surtout après ses dernières révélations. Si Ralif le croyait toujours dans l'ignorance de ce qui se tramait, eh bien tant mieux, il aurait ainsi plus de facilité pour tenter de délivrer la vraie Stella, qui devait commencer à se morfondre dans l'une des pièces de l'appartement du commandant. L'ennui, c'est qu'il allait devoir jouer la comédie pour rendre visite au couple qui, du même coup, allait s'étonner de cette présence insolite. Il devait imaginer un prétexte valable, autrement ces deux monstres seraient capables de se débarrasser de leur prisonnière par n'importe quel moyen.

Cette idée lui fit froid dans le dos. Il lui fallait très vite une raison acceptable, mais laquelle?...

Il avait beau chercher, rien ne lui venait à l'esprit, ou tout ce qu'il trouvait lui paraissait dénué de sens.

Ce fut Ruef qui, sans le savoir, l'orienta.

— Vous devriez demander à votre mécanique de nous faire visiter les lieux où se trouve M^{lle} Stella, dit-il, ce serait un bon moyen pour savoir si cette jeune fille est toujours à la même place.

— Où voulez-vous qu'elle aille? fit Kedar d'un ton rogue.

— Dans un compartiment de la morgue.

Kedar se frappa le front.

— Ma parole ! vous avez raison. J'aurais dû y penser plus tôt... As-tu entendu? demanda-t-il à l'ordinateur en haussant le ton.

— *Oui, Excellence.*

— Eh bien, qu'attends-tu?

— *A quel endroit, Protecteur?... A la morgue ou chez le commandant ?*

— Chez le commandant.

— *Ecran n° 6. Dans le fond de la salle.*

Les deux hommes circulèrent un moment entre plusieurs appareils avant de trouver la vidéo indiquée. C'était un grand cube transparent, d'un mètre de côté, au sein duquel commençait

d'apparaître une image en relief. Les formes indécises se précisèrent : des meubles, une table, plusieurs chaises, une bibliothèque bien garnie qui prenait toute la largeur de la salle, des œuvres d'art, un canapé recouvert d'un tissu brillant en soie de Véga et, à demi allongée sur ce canapé, une femme ; pas n'importe quelle femme, car elle était d'une beauté à couper le souffle du plus virulent des misogynes. Ses yeux noirs avaient la profondeur insondable d'un ciel étoilé et dans chacun de ses gestes se devinait la classe patricienne de Mars. Kedar devina immédiatement qu'elle était l'épouse mystérieuse du commandant Ralif. Ce dernier était installé dans un fauteuil. Il paraissait nerveux et, de temps à autre, jetait un coup d'œil sur une horloge à équation, taillée dans un bloc de quartz irisé. Cette horloge pouvait marquer le temps galactique et le temps moyen de toutes les planètes de l'Empire ; c'était un vrai bijou de l'électronique.

Ruef n'avait d'yeux que pour la femme. Il paraissait hypnotisé par les courbes voluptueuses de son corps.

— Grande Galaxie, murmura-t-il le souffle court, quel morceau... J'en avais entendu parler, mais je ne l'avais jamais vue.

— Le commandant Ralif a dû penser la même chose que vous en voyant cette beauté sculpturale, c'est pour ça qu'il va perdre le *Sirius* et son grade.

La boule de feu qui couvrait sous le crâne du lieutenant se refroidit instantanément.

— On ne peut même plus rêver, avec vous, grommela-t-il.

Kedar mit un doigt sur ses lèvres.

Ralif venait de se lever brusquement. Visiblement, il était de plus en plus énervé.

— « Je dois m'en aller, déclara-t-il sèchement, je n'ai déjà que trop tardé. Je me demande si Arma Nato a su jouer son rôle. Cette fille en prend trop à son aise. Elle aurait dû se trouver ici depuis une bonne demi-heure. »

— « Aucune importance, tu la verras plus tard, répondit sa femme. »

— « Je connais Kedar, c'est un malin, il ne se laisse pas si facilement tirer les vers du nez. Quant à ton ami Kartok, il reste introuvable. Probablement est-il deux ou trois étages en dessous, en train d'essayer de tirer le plus d'argent possible aux hommes de

troupe. Je le connais, c'est un joueur, comme tous les Martiens. »

Le visage de la femme se figea dans une expression de dédain.

— « Ce n'est pas mon ami, protesta-t-elle, pas plus qu'il n'est le tien. Ce n'est seulement qu'un bon exécutant qui croit passionnément en notre cause. D'ailleurs, il n'est pas en train de jouer aux cartes, mais près de Kedar qui l'a fait venir pour son service. Je le sais, car son chef m'a prévenu. Le Protecteur a une invitée. »

— « Tiens ! fit ironiquement Ralif, aurait-il des visées sur notre belle Nato? »

— « Je t'en prie, laisse donc Arma jouer sa partie comme elle l'entend. Le plus sûr moyen pour une femme d'obtenir des renseignements d'un homme, c'est le lit. Tant que Kedar fera l'amour, nous serons tranquilles. »

— « Eh bien ! moi qui le prenais pour un surgelé !... J'aimerais avoir ta certitude. On n'arrive pas à ce poste sans bonnes raisons. J'aimerais en savoir plus sur son compte, mais nous sommes limités par le temps. J'ai la nette impression que cet envoyé du gouvernement nous joue la comédie. »

— « Tu es victime de sa réputation, dit sa femme. Tu n'as absolument rien à craindre de lui, il est seul. »

— « Bien sûr, je suis le maître à bord et mes hommes ont une confiance absolue en moi. Ils continueront de m'obéir même si je leur annonce que nous allons implanter une colonie martienne sur la nouvelle planète. Ils croiront que nous agissons sur ordre du Grand Conseil ou ils ne se poseront même pas la question. L'ennui, c'est que Kedar parlera... Qui sait, peut-être a-t-il déjà parlé... En tout cas Ruef est au courant. »

— « Tu en es sûr ? »

— « Pas encore, mais cela ne tardera guère. J'ai demandé à l'un de tes hommes d'installer une écoute dans sa cabine. »

La femme se leva et s'approcha de son mari.

— « Inutile de t'inquiéter, dit-elle dans un sourire. Quand nous en aurons terminé avec Stella Brody nous nous débarrasserons de ces gêneurs en organisant un accident qui paraîtra naturel. Si cela ne suffit pas, je connais un poison martien qui ne laisse aucune trace. »

Ralif prit sa femme dans ses bras.

— « J'ai toujours admiré ton imagination, déclara-t-il tendrement en l'embrassant, mais il ne faut pas oublier que Kedar est un gros poisson et qu'une enquête sera ouverte après sa disparition. Allons, ajouta-t-il après un soupir, je dois retourner sur la passerelle. »

Il s'éloigna à regret et sortit de la pièce suivi par le regard de sa femme. L'expression de celle-ci venait brusquement de changer. Son visage n'était plus souriant et ne reflétait aucune tendresse, il était devenu dur, presque haineux. Une lueur sinistre brillait dans ses yeux sombres.

— « Pauvre imbécile ! lança-t-elle d'une voix sourde. Quand ton tour viendra, ce sera avec plaisir que j'assisterai à ton exécution. »

Elle appela :

— « Kabac !... Viens ici ! »

Un vieux serviteur fit une apparition discrète et s'inclina devant sa maîtresse.

— « Tu vas préparer mon bain, j'ai sommeil. Si Arma Nato demande à me voir, n'hésite pas à me réveiller. »

— « Oui, maîtresse. »

Kedar en avait vu et entendu assez. Malgré les muettes protestations de Ruef il cria à l'ordinateur :

— Terminé.

Le cube redevint sombre.

— Au moins, nous sommes avertis de ce qui nous attend à brève échéance, lança-t-il.

Ruef ne semblait pas avoir réalisé la situation. Il avala péniblement sa salive.

— Croyez-vous qu'ils oseraient? demanda-t-il.

— Vous avez entendu comme moi. L'enjeu est de taille : une planète entière pour le peuple martien. Ils ne peuvent plus reculer. Je suppose qu'ils vont tenter de s'emparer du *Sirius*.

— Grande Galaxie ! Jamais je n'aurais pensé une chose

pareille. Que comptez-vous faire?

— Rien avant notre arrivée à Paris I.

— D'ici là nous aurons le temps de nous faire tuer dix fois.

— Je sais que ce sera désagréable, mais nous devons prendre patience. Une attente d'environ deux jours galactiques et...

— *Clic !* fit l'ordinateur qui venait certainement de détecter une anomalie dans ce qui venait d'être dit.

— Je t'écoute, bougonna le Protecteur qui n'aimait pas être interrompu à un moment crucial.

— *Nous ne nous dirigeons plus vers Alpha du Centaure, Excellence.*

Ruef sursauta.

— Grande Galaxie ! Qu'est-ce qu'il va nous tomber dessus ?

Kedar sentit son estomac se serrer. Cette fois, le commandant Ralif avait été plus rapide que lui. Il devait contre-attaquer immédiatement s'il ne voulait pas finir brûlé dans un récupérateur, en compagnie du lieutenant. Ce dernier devait penser la même chose, car il avait légèrement pâli.

Ralif soupçonnait-il quelque chose?... Il ne le croyait pas. La conversation qu'il venait d'entendre entre sa femme et lui le prouvait. Mais alors... pour quelle raison agir de cette façon?... Certainement par précaution. Une entreprise de cette taille nécessitait une organisation importante et il avait peur des traces laissées derrière lui, sur la Terre. D'autant plus que la transmission instantanée des nouvelles par transpac s'étalait de plus en plus sur les lignes galactiques les plus fréquentées.

— Par l'espace ! gronda-t-il, depuis combien de jours avons-nous dévié ?

— *Deux minutes, cinq heures et quatre jours.*

— Par tous les sauriens puants de Deneb!... Tant que ça !
Pouvons-nous revenir rapidement en direction du Centaure ?

— *Non. Cela nécessiterait une perte de temps importante.*

— Tout ce que je veux c'est une trajectoire coupant au travers des lignes habituellement fréquentées.

— *Un tel arc implique 200 collisions, 1546 frottements contre des astéroïdes de petites dimensions et trois risques de chocs contre des morceaux beaucoup plus gros.*

— Laisse tomber. Je veux immédiatement parler au commandant en second sans que personne n'entende notre conversation. Est-ce possible?

— *Possible, mais le commandant dort.*

— Réveille-le avec une sonnerie de trompette.

L'ordinateur dut obéir au pied de la lettre aux ordres du Protecteur, car l'image qui surgit soudain dans le cube montra un visage épais, à l'expression ahurie, aux cheveux ébouriffés, aux yeux chassieux, qui donnait l'impression d'avoir été brutalement réveillé par un orchestre déchaîné de mille trompettes d'harmonie.

— Oh! Hein?... Quoi?... hurla-t-il avec effarement, d'une voix qui hésitait entre la colère et l'effroi. Qui fait ce tintamarre grotesque ?

La réponse lui parvint immédiatement :

— Ce n'est que moi, commandant Tosa.

Tosa tourna vivement la tête vers l'endroit d'où lui parvenait cette voix, c'est-à-dire son vidéophone. Ses yeux s'agrandirent de stupeur.

— Vous? s'écria-t-il en se redressant. Hmm! Excusez-moi, monsieur le Protecteur de vous recevoir... Euh ! de vous parler dans cette tenue.

— Je vous en prie, Tosa... C'est à moi de m'excuser pour avoir ainsi pénétré brutalement dans votre intimité. Hélas ! la nécessité m'a obligé à interrompre votre sommeil. Voyez-vous, il s'agit d'une question de vie ou de mort.

— De vie ou de mort, répéta machinalement Tosa qui ne comprenait pas très bien. Pour qui?

— Pour tout le monde à bord. Je veux dire pour tous ceux qui veulent rester fidèle à l'autorité terrienne.

— Oh, oh ! Vous allez un peu loin, il me semble. Il vaudrait mieux que vous vous adressiez au commandant Ralif qui saura ce qu'il

doit faire. C'est lui seul qui peut s'occuper de ce problème épineux.

— C'est impossible ! Ralif est devenu un traître, il est de l'autre bord, il trahit la Terre au profit des Martiens.

— Vous exagérez, Protecteur. Je sais que sa femme est martienne, mais de là à l'accuser de trahir... Je ne vous crois pas.

— Je n'ai pas l'habitude d'accuser sans preuve, commandant Tosa, répliqua Kedar d'une voix soudain glaciale. Je vous garantis qu'une fois que vous aurez pris connaissance de ces preuves, si vous n'agissez pas comme je l'entends, vous serez exilé, vous et votre famille, sur un désert de Mars.

Tosa devint blême et se tortilla sous ses couvertures qu'il avait remontées jusqu'à son menton. Il était partagé entre la colère et la crainte. La situation le dépassait.

— Je n'ai jamais commandé un navire comme le *Sirius* ! s'écria-t-il d'une voix chevrotante.

— Il serait peut-être temps de vous y mettre, conseilla ironiquement son interlocuteur, à moins que vous ne préfériez les paysages romantiques de Mars.

L'officier prit une longue aspiration comme s'il manquait d'air.

— D'abord, continua-t-il avec plus d'assurance et un certain soulagement, G.C. refusera de m'obéir.

— Qui est G.C. ?

— Le grand cerveau..., enfin l'ordinateur... Il n'obéit qu'au commandant Ralif et il est nécessaire pour le passage au travers d'un système bourré d'astéroïdes.

— Vous vous trompez, Tosa, depuis un moment il n'obéit plus qu'à moi, car j'en ai pris le contrôle. Un seul ordre à donner et il fait demi-tour en direction de la Terre. L'ennui c'est que je crains une révolte généralisée des officiers et de l'équipage, sans compter les nombreux Martiens camouflés à bord sous des noms d'emprunts. C'est pour ça que j'ai besoin de vous. Dès que je vous aurai montré la preuve que je dis la vérité, m'aiderez-vous ?

Tosa hésita encore avant de répondre.

— Peut-être, gémit-il, enfin, je ne sais pas... Il serait préférable

d'attendre encore un peu... Oui, c'est ça! Ralif trouvera peut-être une explication normale... Qu'en pensez-vous ?

— Ce que j'en pense ! hurla Kedar. Vous n'allez pas tarder à le savoir.

Tosa fut effrayé par la colère qui se lisait sur le visage du Protecteur.

— Attendez ! cria-t-il en le voyant s'apprêter à interrompre la communication. Je ne peux rien décider sans avoir réuni l'état-major.

— Vous ne pouviez pas le dire plus tôt, espèce de gros tas de graisse. Je vous donne dix minutes, mais attention à vous si vous tentez de prévenir Ralif. Je le saurai immédiatement et je me charge de vous faire boucler pour le restant de vos jours, ce qui pourrait durer longtemps étant donné la quantité de biocol que vous avez ingurgitée pour conserver en vie ce corps inutile, animé par une petite cervelle. M'avez-vous compris ?

— Euh ! oui, Excellence.

— Exécution... Dix minutes, pas une de plus.

Kedar regarda un moment l'officier qui sortait péniblement de son lit, haussa les épaules, puis interrompit la liaison.

— Quel imbécile ! murmura-t-il avec dédain. Ralif savait ce qu'il faisait en prenant pour second un officier incapable.

— Un officier incapable, ça n'existe pas chez nous, déclara Ruef d'un ton péremptoire, en oubliant qu'il était lieutenant-major depuis peu. Il suffit de savoir utiliser les compétences. Tosa en a certainement.

— Quand vous les aurez trouvées, vous me préviendrez, ricana Kedar.

Il appela l'ordinateur par son nom habituel. Il le trouvait plus pratique.

— G.C., demanda-t-il, est-ce qu'il est possible d'empêcher toute communication entre la passerelle et le reste du vaisseau, puis d'y enfermer, jusqu'à nouvel ordre, l'ex-commandant Ralif? Vous m'avez compris?

— *Oui*, répondit G. C. *Ordre exécuté*, ajouta-t-il après quelques

secondes, *l'ex-commandant est enfermé dans la cabine qui sert au repos des officiers de quart.*

— Bien, nous voilà tranquilles de ce côté. Reste maintenant la libération de Stella Brody. Peut-on pénétrer, sans se faire remarquer, dans l'appartement réservé au commandant de bord?

— *Impossible.*

— Pour quelle raison ?

— *Le système d'ouverture de la porte a été volontairement isolé de mes circuits par le serviteur martien qui s'y trouve. Mais il existe un autre moyen, ignoré de tout le monde, c'est le passage entre la salle de programmation, où vous vous trouvez, et le bureau de l'appartement. Ce passage a été condamné en application de la loi du 8 mai...*

— Ça va, coupa vivement Kedar qui n'avait pas le temps d'écouter tout un déballage juridique. Dis-moi plutôt à quel endroit il se trouve.

En effet, il avait beau regarder autour de lui, il ne voyait rien qui pouvait ressembler à une ouverture. Il allait en faire la remarque à G.C. lorsqu'un bruit, une sorte de glissement, se fit entendre juste au-dessus d'eux. D'un même mouvement, ils levèrent la tête et virent l'entrée d'un tube gravifique qui finissait de se dégager. A l'intérieur, une faible lueur apparaissait, très haut.

Interrogé sur cette lueur, G.C. expliqua que les deux panneaux fonctionnaient en même temps et que la lumière qu'ils voyaient était celle du bureau de Ralif. Il indiqua aussi le moyen de refermer les panneaux dès qu'ils seraient arrivés à destination.

Pendant ces explications, le tube s'était mis à descendre et ne s'arrêta qu'à quelques centimètres du sol.

C'est alors que G.C. annonça l'arrivée de l'état-major restreint, dans le logement du commandant Tosa. Une seule personne avait essayé de communiquer avec le commandant Ralif au cours de la nuit fictive déjà très avancée.

— Son nom ? demanda Kedar.

— *Le capitaine Atosta.*

— C'est peut-être une réaction normale, avança Ruef. Mettez-vous à sa place ; il reçoit une communication affolée lui intimant

l'ordre de se présenter immédiatement chez le commandant Tosa pour événement grave. La première chose qu'il fait, c'est de se renseigner auprès de son chef direct. Moi-même, si je n'avais pas été prévenu, j'aurais probablement fait comme lui.

— Peut-être, n'empêche qu'il faudra faire une enquête sérieuse sur cet homme. Je ne veux pas d'éléments douteux autour de moi.

Brusquement, le vidéo-cube s'éclaira, cinq hommes apparurent en tenue hétéroclite ; le sixième, Tosa, avait eu le temps de s'habiller correctement.

— Inutile de faire les présentations, déclara Kedar au groupe un peu éberlué d'avoir été convoqué d'urgence alors qu'ils dormaient tous paisiblement. Le temps presse et je suppose que vous me connaissez tous. Tosa ! est-ce que vous leur avez expliqué l'affaire qui nous préoccupe ?

Le commandant sursauta et rectifia la position.

— Pas encore, Excellence.

— Est-ce que le commandant Ralif va venir ? s'inquiéta l'un des officiers.

— Non. Le commandant s'est rendu coupable de déloyauté envers la Terre, au profit d'éléments incontrôlés. Son but : livrer une planète entière aux renégats martiens. Ce traître vient d'être arrêté par mes soins.

Un murmure indigné accueillit ces paroles.

Kedar sentit soudain que la situation lui échappait.

— Je ne vous crois pas, s'emporta le même officier en approchant du récepteur, je ne peux rester une minute de plus ici.

— Vous oubliez une chose, capitaine, c'est que vous venez de recevoir un ordre du gouvernement et que vous devez vous incliner. Au cas où vous persisteriez dans votre décision, vous seriez immédiatement considéré comme un traître et traité en conséquence. N'oubliez pas que le Protecteur des Colonies solariennes n'accuse jamais sans preuve. Je suppose que vous êtes le capitaine Atosta ?

— En effet.

— Vous pouvez encore assister à cette réunion qui, je le crains,

ne vous intéressera pas, car je connais l'esprit d'indépendance des astronautes. Toutefois, je puis vous certifier qu'à partir de cet instant vous serez sous surveillance. Je sais que vous avez déjà tenté de communiquer avec Ralif.

L'officier sursauta, recula brusquement comme si l'écran qu'il regardait dissimulait une bombe. Il se retourna pour interroger du regard ses supérieurs hiérarchiques.

Un silence pesant s'installa.

— Nous pourrions examiner vos preuves, intervint enfin Tosa qui, pour la première fois au cours de cette soirée mémorable, prononçait des paroles intelligentes.

— Vous êtes tous là pour ça, fit remarquer Kedar d'une voix aigre. G.C. va d'abord vous passer la dernière séquence, prise il y a quelques minutes, et qui, à mon avis, est la plus importante. Ensuite, vous pourrez poser à l'ordinateur toutes les questions que vous désirez. Tu as compris, G.C. ?

— *Oui, Excellence.*

— Bon. A tout à l'heure.

Kedar coupa la communication et dit à Ruef en montrant le tube gravifique :

— Il est temps d'agir.

Le lieutenant ne se le fit pas répéter deux fois, il fut le premier à s'engouffrer dans le tube. Un coup de talon fort le fit monter en flèche. Il réussit quand même à s'agripper pour sortir, trébucha, puis tomba sur l'épais tapis du bureau. Heureusement il sut amortir sa chute et tout se passa dans un silence relatif. Kedar qui le suivait plus lentement le regardait se relever avec précaution.

— Rien de cassé? demanda-t-il ironiquement.

Ruef haussa les épaules.

— Vous feriez un très mauvais cambrioleur, chuchota encore le Protecteur.

Le lieutenant se remit sur ses pieds en grommelant des mots incompréhensibles. Kedar s'approcha de la porte massive, colla son oreille contre le battant. Aucun bruit... Le logement restait silencieux.

Les deux occupants, c'est-à-dire la femme de Ralif et le serviteur martien devaient dormir profondément.

— Je crois que nous pouvons refermer le tube, décida Kedar, il n'y a aucun danger pour l'instant.

Il revint vers l'ouverture béante et manœuvra l'une des moulures de la boiserie comme le lui avait indiqué G.C. Le panneau se remit en place silencieusement, et les deux hommes comprirent la raison pour laquelle Ralif, ainsi que ses prédécesseurs, n'avaient jamais découvert le passage. Ils avaient maintenant devant eux, une belle peinture représentant un paysage terrestre, faisant pendant à plusieurs autres. Il y en avait ainsi une dizaine, disposées systématiquement sur les quatre cloisons qui entouraient le bureau.

— Beau travail, apprécia le lieutenant.

Le Protecteur ne lui demanda pas s'il parlait du passage ou de la peinture. Il venait d'étaler sur une table une grande feuille de papier et la regardait attentivement.

En s'approchant, Ruef put constater que son chef était plongé dans l'étude du plan de l'appartement dans lequel ils se trouvaient. Visiblement, ce plan avait été dessiné par G.C.

— Le serveur a une chambre près de la cuisine, expliqua Kedar, et juste à côté se trouve une pièce plus petite, qui servait autrefois de débarras, et qui a été transformée en cellule par l'épouse de Ralif. C'est là que Stella Brody est enfermée. Du moins, c'est ce que m'explique le plan de G. C. Malheureusement, pour y accéder, nous devons passer par l'endroit où dort l'employé martien, c'est-à-dire l'office, et paralyser celui-ci.

— Pourquoi ne pas s'en débarrasser définitivement ? demanda Ruef, qui était partisan des moyens radicaux.

— Ce n'est pas par bonté d'âme, assura le Protecteur, j'ai seulement besoin de témoins pour le procès... Alors, si vous commencez par me les tuer...

— Je me disais aussi... Un procès! A cette bande d'assassins ! C'est une perte de temps.

— Peut-être, peut-être, mais la publicité faite autour incitera les Terriens à se débarrasser au plus vite de ces innombrables tribus de rats.

Et comme Ruef allait protester, il s'empessa d'ajouter :

— Vous semblez oublier, lieutenant, que l'hypocrisie est l'arme la plus redoutable des sociétés évoluées.

— Bon. A la rigueur, je comprends ça, même si je ne l'approuve pas. Et la femme ? Qu'allez-vous faire de la femme ?

— La boucler dans sa chambre, mais avant, il faudra nous assurer qu'elle ne cache aucune arme chez elle. Pour cela j'ai ce qu'il faut. Suivez-moi.

L'un derrière l'autre, les deux hommes sortirent avec précaution du bureau. Ils se trouvaient maintenant dans un large couloir, faiblement éclairé, qui aboutissait quelques mètres plus loin dans le grand salon. De chaque côté se voyaient plusieurs portes. Kedar s'arrêta devant la troisième à droite. Avec précaution, il fit jouer le pêne de la serrure qui, à sa grande satisfaction, n'était pas verrouillé. Il repoussa doucement le battant. Une bleuâtre et diffuse clarté stagnait dans la chambre.

Ruef attendait dans le couloir. Il vit Kedar s'approcher d'un lit monumental, déposer un objet sur un petit meuble et revenir le plus vite possible. Il referma soigneusement la porte.

— Un gaz anesthésique sans danger, expliqua-t-il à voix basse. Avant que les épurateurs se mettent en marche, elle dormira profondément.

Ils arrivaient dans le grand salon, plus brillamment éclairé que le reste de l'appartement et allaient continuer en direction de l'office, lorsqu'un faible bruit attira, soudain, leur attention. Inquiet, ils s'arrêtèrent. Difficile de définir l'endroit d'où leur était parvenu ce bruit. La salle paraissait déserte et maintenant silencieuse. Evidemment, une personne de taille moyenne pouvait très bien se dissimuler derrière les piliers ou les larges dossiers des fauteuils.

Ruef dégaina l'arme confiée à ses soins par le Protecteur et la serra contre lui. Les deux hommes continuèrent d'avancer lentement, les sens en alerte. Ce qu'ils craignaient se produisit quelques secondes plus tard, alors qu'ils allaient atteindre leur but.

Une silhouette parut se détacher de l'un des piliers, cependant qu'une voix impérative criait :

— Halte ! Que faites-vous ici ?

— Nous ne faisons que passer, dit Ruef.

Le plus ennuyeux, c'est que l'inconnu brandissait dans leur direction un fusil mésotronique à canon court. De quoi réduire à l'état de vapeur une section de gardes de l'espace avec armes et bagages.

— Vous vous foutez de moi, gronda-t-il en agitant dangereusement son arme.

Kedar intervint :

— Veuillez nous excuser, déclara-t-il courtoisement, sommes-nous vraiment chez vous ?

— Mais... oui, fit l'autre totalement abasourdi.

— Oh ! dans ce cas, nous nous sommes égarés. Vous pourriez peut-être nous indiquer le chemin à suivre pour sortir de ce labyrinthe ?

C'était totalement farfelu comme explication. L'homme devait se demander s'il n'avait pas affaire à des fous. Son attention se détournait du lieutenant pour se concentrer sur celui qui venait de parler.

— Comment avez-vous pénétré jusqu'ici ? demanda-t-il subitement inquiet.

Il n'entendit jamais la réponse. Ruef venait de tendre son bras. Un éclair violet crépita furieusement et vint frapper l'homme en pleine poitrine. Il lâcha son arme, chancela et tomba lourdement, sans un cri, sur le sol.

— Il était temps, grogna Kedar.

Ruef secoua tristement la tête.

— Ce Martien est un pauvre type, soupira-t-il en regardant Kedar se baisser, pour s'emparer du fusil à mésotrons. Il ignore qu'il faut tirer d'abord avant de discuter.

Kedar se redressa et lui montra le fusil en le plaçant sous son nez.

— Inutile de vous attendrir à ce point. S'il avait connu notre identité, nul doute que nous serions volatilisés en ce moment. Ce fusil mésotronique est un modèle récent. En tout cas, il restera paralysé quelques heures, peut-être même toute sa vie. C'est certainement le

serviteur des époux Ralif; vous savez, ce dénommé Kabac, celui que nous avons vu dans le vidéo-cube. Je ne l'ai pas reconnu tout de suite.

— C'est vrai, admit Ruef après avoir examiné attentivement le visage crispé du Martien. Qu'allons-nous faire de lui ?

— Bah ! Pour l'instant il peut rester où il est. Je crois que dans l'état où il se trouve, il ne risque pas de nous créer d'ennuis. Plus tard, nous aviserons au plus pressé... Venez, il est temps de nous occuper de M^{lle} Brody.

Ruef, qui se dirigeait déjà vers le bar qu'il venait d'entrevoir, revint sur ses pas. Toutes ces émotions commençaient à lui donner soif.

— Je vous suis, grommela-t-il.

Ils repérèrent assez facilement la chambre où couchait Kabac, grâce au lit pliant, ainsi que la porte derrière laquelle se trouvait prisonnière la jeune anthropologue. Cette porte était particulièrement épaisse et fermée à l'aide d'une serrure électronique à dix chiffres, ce qui n'arrangeait rien étant donné le nombre de combinaisons possibles.

Pour la première fois depuis le début de cette opération, Kedar parut abattu et se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur une chaise.

— Si jamais ils ont osé faire quoi que ce soit à cette jeune fille, déclara-t-il d'une voix sans timbre, je ferai subir la même chose à la femme de Ralif.

Sans dire un mot, Ruef s'était mis à fouiller dans tous les coins, mais ne trouva aucun carnet, aucune feuille sur lesquels aurait pu être inscrit le nombre permettant l'ouverture de la porte. Il fouilla également les vêtements de Kabac ; tout y passa, jusqu'à ses chaussures. Toujours rien.

Ennuyé par ce contretemps qui paraissait irriter sérieusement son chef, Ruef profita de sa solitude pour se glisser jusqu'au bar. Là, il se servit un verre de vin d'Altaïr qu'il ingurgita d'un trait, puis un deuxième qu'il savoura plus lentement. Il allait se décider à en déguster un troisième, lorsqu'un bruit de conversation, en provenance de l'office, le fit sursauter.

Il reconnaissait la voix de Kedar qui parlait fort, et une autre, plus étouffée, qu'il entendait mal.

— Par l'espace ! gémit-il en avançant sur la pointe des pieds. Il y avait un autre Martien quelque part !

Il pénétra en trombe dans la pièce, son arme braquée droit devant lui, la mine furibarde, puis s'arrêta, médusé.

Kedar venait seulement d'entamer une conversation par vidéophone avec l'ex-commandant Ralif, dont il voyait le visage déformé par la colère crever l'écran.

D'un geste impératif, le Protecteur lui fit comprendre qu'il devait rester à l'écart, puis continua sa conversation.

— Ecoutez-moi bien, Ralif, surtout ne prenez pas à la légère ce que je vais vous dire, d'autres s'en sont mordus les doigts bien avant vous. Si vous ne me donnez pas immédiatement le numéro code de cette serrure électronique, je vous jure que je vais interroger votre femme suffisamment fort pour qu'elle parle, c'est elle qui va supporter les conséquences de votre entêtement. Je ne la ménagerai pas, car je connais le sort réservé à M^{lle} Stella Brody.

— Allez vous faire voir. Ce sont des mensonges. Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez.

— C'est ce qui vous trompe, Arma Nato a parlé, le serveur Kartok aussi, leurs aveux ont été enregistrés. Quant à votre fidèle serviteur...

— Kabac ? Que lui est-il arrivé ?

— Il a voulu se défendre et il est mort.

— Espèce de chien enragé ! hurla Ralif fou de rage. Je vous aurai, vous m'entendez ? Je vous aurai dès que je pourrai sortir d'ici. N'oubliez pas, je suis toujours le commandant du *Sirius*.

Kedar secoua la tête avec commisération.

— Vous n'êtes plus rien, dit-il tranquillement, et je suis votre juge, un juge dont les décisions ne peuvent être contestées. Eh oui, c'est un privilège de ma haute fonction. Si vous mettez ma parole en doute, consultez G.C.

Cette fois, une lueur de panique passa dans les yeux du prisonnier. Fiévreusement, il composa un numéro connu de lui seul, qui allait lui permettre de communiquer avec l'ordinateur. La liaison phonique fut interrompue, mais l'image persista sur l'écran. Kedar le

vit s'agiter, hurler, demander des explications, rien à faire : G.C. refusait de répondre car il n'avait reçu aucun ordre concernant Ralif. D'ailleurs, le nom de l'ex-commandant du *Sirius* avait été effacé de ses banques mémorielles. A bout de nerfs, il abandonna cette lutte inutile. La liaison se rétablit aussitôt avec le Protecteur.

— Vous avez gagné, admit-il avec effort, mais seulement pour l'instant.

C'était une menace à peine déguisée.

— Si j'étais à votre place, répliqua Kedar, je ne compterais pas trop sur les 300 Martiens que vous avez réussi à camoufler en Terriens. Qu'espériez-vous à la fin?... Cette entreprise était trop importante pour qu'il n'y ait pas de fuites. Je suppose que c'est vous qui avez donné l'ordre à vos hommes de m'assassiner dans mon île, là-bas, sur Terre.

— Non. Nous possédons plusieurs bases indépendantes.

Kedar haussa les épaules.

— Nous discuterons de cela plus tard, dit-il enfin. Etes-vous décidé à me donner ce numéro ?

— C'est entendu, céda Ralif à regret. Cette porte est blindée à l'intérieur et vous auriez eu beaucoup de mal à la découper au laser.

Lentement, comme si les chiffres lui brûlaient la langue, il énonça une dizaine que Kedar transcrivit sur un carnet.

— Merci, lança-t-il avant d'interrompre la communication, je vous revaudrai ça.

— Pourquoi pas lui envoyer des fleurs, marmonna Ruef qui trouvait son chef d'une excessive tolérance.

— Lieutenant-major, objecta le protecteur, apprenez que mes actes sont toujours en accord avec mes pensées. Cette affaire n'est pas terminée. Ne perdez pas de vue qu'une bande de pirates peut, d'un moment à l'autre, s'emparer du *Sirius* par surprise et que nous ignorons tout de leur plan.

— Ne comptez pas trop sur Ralif pour vous le dévoiler.

— Qui sait?... Cet homme est capable de craquer quand il entendra sa femme exprimer les pensées qu'elle éprouve à son égard.

— Vous voulez sans doute parler de la dernière bande enregistrée.

— Oui, mais il y en a certainement d'autres. G.C. a dû travailler énormément ces dernières années. Que dites-vous de ça, lieutenant Ruef?

— Moi? Ce que j'en dis...

— Attention ! coupa Kedar froidement. Je ne tolérerai de votre part aucune grossièreté de langage.

— Hmm ! Ce que j'en dis, répéta Ruef en se demandant, eh bien, je n'en dis rien.

— Vous voyez, nous sommes d'accord sur tout.

— C'est bien la première fois, grogna Ruef en sourdine.

Kedar ne l'entendit pas, il était très occupé avec la serrure électronique. Enfin, dès que le dernier chiffre apparut sur le petit voyant, un déclic se fit entendre et le déverrouillage se fit instantanément. La porte glissa sur le côté.

L'ancien débarras était quand même suffisamment grand, pour permettre à quelqu'un, qui s'y trouvait enfermé, de bouger et de respirer. D'ailleurs, une aération avait été prévue dans le plafond et l'air y circulait facilement. Pour tout ameublement : un lit, une table et une minuscule salle d'eau masquée par un rideau.

Sur le lit, Stella Brody était étendue tout habillée. Elle devait être droguée, car le bruit que faisaient les deux hommes ne l'avait pas réveillée. Sur la table, se remarquaient les reliefs d'un repas.

Ruef, qui examinait attentivement la prisonnière, se redressa.

— Rien de cassé, constata-t-il, elle n'a pas trop souffert. Que décidez-vous?... On ne va tout de même pas la laisser là.

Kedar réfléchissait à ce nouveau problème. Stella ne pouvait retourner dans sa cabine, elle serait vite repérée par les espions martiens que sa présence intriguerait. Il ne fallait pas, non plus, songer à son appartement car il devait être surveillé ; de plus Arma Nato s'y trouvait en compagnie de Kartok. Autant les y laisser en attendant la décision de l'état-major.

Tout à coup, il se frappa le front.

— Dans la chambre de M^{me} Ralif! s'écria-t-il.

— Hein ? fit Ruef. Vous n'y pensez pas ! Elles vont s'entre-tuer une fois réveillées.

Kedar embrassa du regard l'ensemble de la cellule.

— Je pense, déclara-t-il fermement, que Mme Ralif appréciera beaucoup le confort de sa prison modèle. Allez la chercher, commanda-t-il sur un ton qui n'admettait aucune controverse.

Le lieutenant s'empressa d'obéir.

Pendant ce temps, Kedar souleva avec précaution le corps de Stella Brody dans l'intention de la porter jusqu'à sa nouvelle chambre. La jeune fille était toujours inconsciente. En chemin, il croisa Ruef qui revenait avec la femme de Ralif, il paraissait en avoir plein les bras et soufflait.

— Je ne souhaite qu'une seule chose, dit-il aigrement, c'est que G.C. ne nous visionne pas en ce moment.

— Pourquoi?

— Je ne tiens pas à être la risée de tous les commandants de bord pendant plus d'un siècle.

— Votre orgueil me paraît déplacé, lieutenant. Ce sont de très jolies femmes. Que voulez-vous de mieux ?

— Un serpent ! Je préférerais porter un serpent que la femme de Ralif.

— Vous avez des goûts bizarres.

Enfin, l'échange fut terminé, la porte du débarras refermé sur sa nouvelle prisonnière et un autre code mis en place.

Pendant que Ruef inspectait avec curiosité l'appartement, Kedar demanda à G.C. si tout était normal à bord et s'il n'y avait aucune agitation du côté des Martiens.

— *Aucune, Protecteur, mais il pourrait y en avoir dès l'arrivée dans le système d'Achernar. Une réunion a été prévue dans la cale 6. C'est à cet instant que sont entreposées les armes des Martiens et si l'ex-commandant Ralif n'est pas présent au rendez-vous...*

Kedar savait se dominer, mais cette fois la colère le fit exploser.

— Espèce de vieux tas de composants électroniques ! hurla-t-il, pourquoi ne pas m'avoir prévenu plus tôt?

Des chuintements inquiets grésillèrent dans les haut-parleurs. Il y eut un court silence que remplit le murmure des ordinatrices, puis la voix sans inflexions de G. C. reprit :

— *La question n'a jamais été posée.*

Kedar se calma. La machine ne pouvait avoir tort, c'était lui le fautif. Pressée par les événements, il avait négligé les détails pour s'occuper du gros morceau, c'est-à-dire Ralif.

— Bon, fit-il en laissant échapper un profond soupir, il faudra me préparer une liste de noms et emplois tenus par les Martiens. Combien de temps te faut-il?

— *Six minutes.*

— Ça ira. En attendant, je veux parler au commandant Tosa.

La grille, qui indiquait l'omniprésence de G.C., disparut pour faire place au visage alarmé de Tosa.

— Enfin ! s'exclama-t-il, nous vous attendions avec impatience.

Kedar expliqua rapidement les derniers événements et conclut par sa décision d'occuper l'appartement réservé au commandant de bord jusqu'à la fin du voyage.

Personne ne fit de commentaire. Mais en apprenant l'existence d'un dépôt d'armes dans la cale 6, les visages s'allongèrent. Tosa voulut prendre la parole, mais juste à ce moment, le vidéophone se mit à crépiter et la première liste imprimée commença à sortir de dessous l'appareil.

En bon ordinateur, respectueux de la hiérarchie, G. C. commençait sa liste par les noms des officiers supérieurs. Il y en avait deux d'inscrits.

Kedar qui ne s'attendait qu'à un seul nom en tête de liste, fut assez surpris.

— Une minute, lança-t-il à Tosa en se penchant un peu pour mieux lire le deuxième nom.

Il se redressa vivement, coupa la communication et dit rapidement à l'intention de G.C. :

— Attention, demande urgente : verrouiller toutes les issues chez Tosa. Personne ne doit sortir.

— *A vos ordres, Excellence.*

Soulagé, Kedar remit le contact.

— Excusez-moi, dit-il au gros commandant qui commençait à s'impatisser. Je viens de recevoir un appel et je n'ai pas entendu ce que vous disiez. Qu'avez-vous décidé ?

Tosa prit une longue aspiration.

— Eh bien, après discussion, mes collègues ont décidé que je prendrai le commandement du vaisseau. J'aurai pour adjoint le capitaine Atosta. Est-ce que cela vous convient, monsieur le Protecteur ?

— Certainement, fit Kedar sans enthousiasme excessif. Mais avez-vous absolument besoin d'un adjoint ?

— Oui, Excellence.

— Dans ce cas, il faudra vous passer de celui que vous venez de désigner, car c'est un traître, il travaille pour les Martiens.

Il y eut un moment de stupeur parmi les officiers, puis Atosta fit un bond en arrière, sortit de l'une de ses poches un dissocieur et le braqua vers ses compagnons en criant :

— Ne bougez pas !

— Comment, s'étonna Tosa indigné, ce que dit le Protecteur est donc vrai ! Vous vous êtes vendu à ces Martiens ?

— Merci pour la confiance que vous avez en moi, râla Kedar vexé. Personne n'avait encore mis ma parole en doute.

Mais personne ne l'avait entendu, car tous les yeux restaient fixés sur le capitaine qui reculaient lentement vers la porte.

— Il est trop tard, fit remarquer le Protecteur, vous avez attendu longtemps avant de vous décider. Vous vouliez savoir ce qui allait se passer ici, n'est-ce pas?... Ma décision est simple, vous êtes condamné à mort.

Atosta fit entendre un rire forcé qui tenait plutôt du grincement.

— Il faudrait faire vite, ce n'est pas avec l'aide de ce gros plein de soupe que vous y arriverez. (Du canon de son arme, il montrait Tosa dont les amples bajoues tremblaient.) Quand Ralif l'a fait nommer commandant en second, il savait ce qu'il faisait.

L'officier félon ricana; maintenant il se trouvait le dos contre la porte. Il ajouta :

— Je ne suis pas seul, vous ne m'aurez pas comme vous avez eu Ralif : par surprise. Je vais vous montrer ce qu'un homme décidé peut faire pour s'emparer d'un vaisseau aussi bien défendu que le *Sirius*.

Tenant toujours le groupe sous la menace de son arme, il s'écarta légèrement et commanda d'une voix forte :

— Ouverture !

A son grand étonnement, rien ne se produisait, le battant resta immobile.

Il recommença une fois, deux fois. Rien.

Ce fut au tour de Kedar de ricaner.

— Vous êtes foutu, mon vieux !

Affolé, Atosta regarda l'image du Protecteur sur l'écran vidéo.

— Si cette porte ne s'ouvre pas immédiatement, dit-il, je tire dans le tas.

Il allait certainement le faire, mais, pendant quelques secondes, il avait négligé de surveiller le groupe. Ce fut sa perte. L'un des officiers leva le bras, un éclair éblouissant jaillit, et le capitaine Atosta s'écroula devant la porte toujours fermée.

La voix de Kedar s'éleva dans le silence pesant qui suivit :

— Bien joué ! Eh bien, messieurs, je crois qu'il est grand temps de reprendre les rênes et de débarrasser le *Sirius* de la lèpre qui le contamine de la passerelle aux cales.

Cette fois, il n'y eut aucune hésitation. Les officiers se précipitèrent à leur poste de commandement. La troupe fût alertée, les quartiers fermés pour filtrer la population, les listes des Martiens affichées dans toutes les coursives et la cale 6 occupée.

En quelques heures, tous les Martiens encore vivants furent enchaînés à fond de cale et leur interrogatoire commença. Deux officiers vinrent chercher Mme Ralif pour lui poser quelques questions et l'enfermer dans la prison du *Sirius*, en compagnie de son mari, d'Arma Nato et de quelques collaborateurs grassement payés par les Martiens.

Quand tout fut terminé, Kedar qui avait suivi les opérations, prodigué ses conseils et assisté aux interrogatoires les plus importants par vidéo interposée, s'étira longuement, bâilla, puis appela Ruef qui, apparemment, ne se trouvait pas là.

— Bon sang ! grommela-t-il en regardant autour de lui, où est-il passé ?

— Il dort dans l'une des chambres, répondit une voix féminine qui sortait de derrière un fauteuil.

Kedar s'approcha et reconnut Stella Brody confortablement installée.

— Ah ! fit-il, le narcotique a cessé de faire son effet.

— Oui, monsieur le Protecteur. Le major Ruef m'a tout raconté.

— Ne m'appellez pas monsieur le Protecteur, protesta Kedar, ça fait trop cérémonieux entre nous.

Appelez-moi, Man. Par l'espace! est-ce qu'il y a quelque chose à manger ici ?

Stella sourit.

— Suivez-moi, j'ai tout préparé dans la cuisine.

CHAPITRE VII

Le *Sirius* sortit du continuum le 1er octobre 3056. Il avait mis plus d'un mois pour parcourir les 130 A.-L. qui séparaient Achernar de la Terre. La grisaille du subespace disparut tout à coup, pour faire place à l'Univers étoilé, cet océan qui emportait tant de mondes, tant de solitudes, et dans lequel l'homme n'était qu'une poussière égarée dans la splendeur des constellations.

Le commandant Tosa venait de donner l'ordre d'enlever les volets d'acier, qui protégeaient les hublots dans la coque du navire, afin que chacun puisse contempler le spectacle majestueux d'Achernar entouré de ses trente planètes. L'étoile éblouissante fascinait les voyageurs du cosmos. C'était un astre de classe B.5, dit à hélium neutre, d'une température d'environ 20000°. Heureusement, Eridan VII se trouvait assez loin du rayonnement intense de son soleil. C'était un monde bleu-vert, entouré de nuages. Déjà les sondeurs étaient de retour, avec l'analyse de l'atmosphère, lorsque Kedar se présenta devant l'entrée de la passerelle.

— Alors? demanda-t-il à Tosa, qui se trouvait devant l'écran monumental de direction, en train d'admirer la valse des planètes.

— Ça se présente assez bien, répondit le commandant. C'est un monde sympathique, avec un été perpétuel et doux. L'air y est respirable.

— Bien sûr! s'écria Kedar. Je ne comprends pas pour quelle raison vous tenez tellement à envoyer les sondeurs. Tout cela nous le savons depuis longtemps.

— J'aime l'observation personnelle, grommela l'officier. Ce traître de Ralif a trop bien combiné son affaire. Avec tous les événements qui se sont passés à bord, au cours de ce voyage, je n'ai plus, maintenant, qu'une confiance limitée dans ce qui peut être dit ou écrit sur Eridan VII. De toute façon, je tenais absolument à essayer ces sondeurs. Voici plus d'un siècle qu'ils n'ont pas été utilisés et nous sommes très loin du Centaure. Les « chorellae » des réservoirs hydroponiques ont une production en baisse : vingt kilos de matières grasses à l'hectare. Nous devons absolument changer l'eau de ces réservoirs.

— Rassurez-vous, il y en a en quantité sur Eridan.

— Je le souhaite. En attendant un examen plus approfondi, je vais demander à G.C. de mettre le *Sirius* en orbite d'attente.

Le vaisseau continua un moment sa lente progression vers la planète, puis un tressaillement le secoua et ce fut le silence. Un silence lourd, un peu effrayant. Le lointain bourdonnement des moteurs tachyoniques faisait partie de l'existence quotidienne, quand il se taisait, c'était comme si la vie cessait à bord.

Kedar regardait pensivement l'énorme arc de lumière, reflété par la planète, qui envahissait l'écran. Les nuages masquaient une bonne partie des continents. Il comprenait la méfiance de Tosa, car il éprouvait le même sentiment.

— Elle ressemble à la Terre, remarqua-t-il.

— Oui, mais de loin. Peut-être la Terre au temps du paléolithique... Reste à savoir s'il existe ici un genre *d'homo sapiens*.

— C'est plutôt rare, mais il paraît qu'on y trouve quelques exemplaires.

— Vraiment? fit Tosa étonné. Quelle forme ont-ils?

— Comme nous... Avec une tête, deux yeux, deux jambes.

— C'est une blague ?

— Pas du tout. Seulement l'avis de l'un de mes scientifiques qui se trouve là-bas en ce moment. Un certain Carson, anthropologue. Vous avez dû en entendre parler? Les journaux en ont fait tout un plat le jour de son départ. Bien entendu, ils ignoraient tout de l'endroit et de la planète. Tous les renseignements donnés à la presse étaient contrôlés par mes services.

Tosa fit un signe de tête négatif, puis ébaucha un sourire.

— Je suppose que votre anthropologue doit savoir faire la différence entre un homme et un extraterrestre.

Kedar laissa échapper un soupir et haussa les épaules.

— Je me le demande, fit-il d'un air lugubre. J'ai l'impression qu'il s'est laissé bernier par plus malin que lui.

Il n'osa pas achever le fond de sa pensée, ce fut Tosa qui le fit

pour lui :

— Vous pensez aux Martiens, n'est-ce pas?

— Oui, avoua Kedar. Il y a trop de coïncidences dans cette affaire. Si ce que je pense est vrai, je me demande comment ils ont pu se procurer les coordonnées spatiales d'Eridan VII, puis trouver des vaisseaux pour transporter, jusqu'ici, un avant-garde de Martiens déguisés en autochtones.

— Avec de l'argent, dit Tosa; beaucoup d'argent... Il ne faut pas oublier leurs femmes qui sont très jolies et savent jouer la comédie. Quant au transport, il n'y a que les pirates pour se risquer si loin de leurs bases habituelles. N'empêche que c'est un sacré tour qu'ils vous ont joué.

Tosa n'avait pas tort : c'était un sacré tour. Trop bien joué, même. Cependant, il comportait quelques anomalies : tous les Martiens interrogés parlaient d'Eridan VII comme d'une terre promise, loin du réel. Même la femme de Ralif la considérait comme un concept. Il y avait là un mystère. Tout se passait comme si l'avant-garde de Martiens n'avait eu aucune liaison avec ceux de l'arrière, restés sur la planète mère. C'était impensable étant donné l'enjeu.

Kedar pensait aussi à Billy Mercer, le géologue, qu'il avait fait enfermer jusqu'à son retour. Il y en avait certainement beaucoup d'autres comme lui, qui s'apitoyaient sur le sort des Martiens et tentaient de les aider.

— Pourquoi ne pas les laisser s'emparer d'Eridan VII ? conseilla le commandant. Nous serions tous soulagés de les savoir très loin du système solaire, dans l'impossibilité aussi, pour nous, de les surveiller étroitement.

— Ils changeront peut-être, déclara Tosa qui possédait une certaine dose de philosophie, car, il faut l'avouer, Mars est réellement invivable, tandis qu'ici...

D'un geste large, il montrait les graphiques ramenés par les sondeurs. Ceux-ci défilaient sur un petit écran, en faisant ressortir toutes les richesses du sous-sol éridanien : gisements de pétrole, de minerais de fer, de cuivre, d'or, d'uranium, de germanium... sans compter la possibilité de transformation de certains végétaux en nourriture immédiatement assimilable.

— Inutile d'insister, commandant, répliqua sèchement Kedar,

ce sont eux qui sont invivables, ils ne sont que 30000 en tout, et font autant de tapage que plusieurs millions. Avez-vous pensé à ce qu'ils feraient de cette planète ?

— Euh ! Non.

— Absolument rien. Ils sont incapables de l'exploiter convenablement. D'ailleurs, continua-t-il, il est trop tard maintenant. Avant mon départ, j'ai déjà mis en adjudication un projet d'exploitation temporaire sur Eridan VII. Nous pouvons y transférer une dizaine d'usines spatiales qui travailleront proprement en ménageant l'environnement. Nous pourrons aussi commencer l'exploration des autres planètes.

— Et les Martiens? s'inquiéta soudain Tosa.

— Ils resteront sur Mars, avec interdiction d'aller ailleurs. La Garde y veillera sévèrement.

— Je ne parle pas des Martiens du système solaire, s'écria Tosa d'un air angoissé, mais de ceux qui sont enfermés dans les cales du *Sirius*.

— Eh bien, s'étonna le Protecteur, pas de quoi en faire un drame, ils sont très bien là où ils sont. Ils reviendront avec nous pour être jugés. Ce sera certainement les travaux forcés à perpétuité et la suppression des drogues de longue vie.

— Je suis désolé, monsieur le Protecteur, mais je crains, hélas, qu'il vous faudra changer vos plans.

Kedar fronça les sourcils. Ses yeux devinrent de glace.

— Qu'est-ce à dire, commandant? demanda-t-il avec hauteur, cependant que sa main droite caressait, du bout des doigts, la crosse de l'arme qui ne le quittait plus depuis les derniers événements. Seriez-vous passé du côté de Ralif?... Dans ce cas, c'est une erreur politique grave. Un traître reste toujours un traître, même aux yeux de celui qui a réussi à le faire changer de camp.

Il s'était toujours attendu à une révolte de la part de quelques-uns des officiers, mais il était étonné que ce soit Tosa. Bon sang ! dans quel recoin de sa cervelle le gros homme avait-il trouvé l'énergie nécessaire pour le braver. Il était, à la fois, surpris et déçu de s'être trompé aussi lourdement.

Une fureur soudaine l'emporta. Il braqua son arme sur la

poitrine du malheureux qui, croyant sa dernière heure venue, ébaucha un mouvement en retrait.

— Par les dieux des étoiles, Tosa ! Vous allez payer votre trahison. Je vais vous volatiliser et personne ne saura ce que vous êtes devenu.

— Non, non, Protecteur! Attendez! supplia le commandant. Vous vous trompez. Je ne vous ai pas trahi.

Kedar réussit à dompter la colère qui l'emportait. Il baissa son arme.

— Expliquez-vous.

Aussitôt le commandant respira mieux. Il reprit haleine, passa un mouchoir sur son front et sur ses joues.

— C'est au sujet de la nourriture, dit-il tout à trac. Nous allons en manquer.

Cette fois, le Protecteur le regarda avec stupeur.

— Comment cela ?

— Avant, je tiens à vous prévenir que ce n'est pas ma faute; je n'ai jamais été chargé de l'achat des vivres, ni même de leur surveillance.

— Au fait, s'impatienta Kedar.

Tosa soupira bruyamment et se lança dans une explication un peu embrouillée, de laquelle il ressortait que Ralif avait eu l'intention de liquider une bonne partie de l'équipage en arrivant à destination. Pour cela, il comptait sur la division des forces du débarquement. Les armes embarquées dans la cale 6 étaient camouflées dans des container spéciaux, destinés à la conservation des aliments.

— Et alors? demanda Kedar.

— Alors, du fait même de l'occupation des container par des armes, il nous manquait, au départ de la Terre, plus de la moitié de notre ravitaillement habituel. Ralif n'en avait pas besoin, puisque le retour n'était pas prévu. Il espérait se ravitailler sur Eridan VII en attendant le résultat des semences sélectionnées. Il avait raison car la végétation est abondante. De quoi fabriquer des tonnes de substance protidique et tout ce dont a besoin un corps humain pour vivre.

— Ce qui veut dire ? s'impatienta le Protecteur.

— Ce qui veut dire, répéta Tosa d'un air abattu, qu'il ne nous reste plus que trois jours de ravitaillement, peut-être quatre, mais certainement pas plus. Nous sommes fichus si nous tardons à rentrer.

Kedar frémit intérieurement. Il resta un moment immobile, comme si le coup du sort, qui venait de le frapper, l'avait paralysé.

— Et les rations de survie ?

— A peine suffisantes, et encore... A condition de les économiser et de ne pas s'embarrasser des Martiens pour le retour.

— Grande Galaxie ! Vous auriez dû me prévenir plus tôt.

Mais cela n'aurait servi à rien, il le savait.

— Il y a une heure, je l'ignorais encore, répondit Tosa. Par précaution j'ai fait transférer les rations de survie sur le pont C ; elles sont maintenant gardées par une section en armes. Que décidez-vous, monsieur le Protecteur ?

— Je ne sais pas encore. Je vais réfléchir. Dans l'immédiat, commencez à faire jeûner les Martiens, ça ne leur fera pas de mal s'ils doivent se serrer la ceinture. Il n'y a pas de petites économies. Il ne faut pas oublier les cultures hydroponiques. Vous m'avez dit qu'il fallait changer l'eau et les sels.

— Oui, Excellence.

— Bien. Dès que vous aurez repéré le signal permanent de Carson, n'hésitez pas à me prévenir. Est-ce que la navette du lieutenant Ruef est prête ?

— Oui, monsieur le Protecteur. Elle est même placée sur son aire de lancement. Ses réservoirs ont été désinfectés, ils peuvent contenir une tonne d'eau. Deux aller et retour suffiront. Désirez-vous une escorte, Excellence ?

— Non. Je ne crois pas que cela soit nécessaire. Deux hommes suffiront pour aider le lieutenant. Si, comme je le crois, une colonie de Martiens s'est installée sur cette planète, ils n'interviendront que sur un ordre exprès de Ralif. Jamais ils ne se risqueront, par une intervention intempestive, de faire échouer une opération aussi bien commencée. D'ailleurs, l'exemple de Carson est assez convaincant. N'a-t-il pas réussi à nous faire parvenir un rapport si farfelu que le

gouvernement a brusquement décidé, sous la pression de quelques parlementaires, d'envoyer le *Sirius* dans ces parages? Et, jusqu'à preuve du contraire, Carson est toujours en vie. Croyez-moi, Tosa, tant qu'ils seront persuadés que Ralif est libre de ses mouvements, nous ne risquons rien. C'est du grand art ! Je sais reconnaître le génie là où il se trouve.

Le commandant Tosa renifla d'un air dégoûté.

— Oui, Excellence, murmura-t-il d'un ton neutre.

Kedar préféra ne pas insister. Il allait sortir de la passerelle lorsque la voix inquiète de Tosa le rappela :

— Monsieur le Protecteur !

— Oui, commandant?

— Humm ! C'est au sujet de Ralif. Je le connais assez bien et...

— Je m'en doute, coupa Kedar, ne vous encombrez pas de banalités.

— Eh bien, je l'ai interrogé personnellement, après son arrestation, à propos de ces Martiens qui se seraient installés sur Eridan VII.

Tosa parut hésiter, comme s'il espérait un encouragement, mais rien ne vint. Il se lança alors dans son explication, comme s'il se jetait à l'eau.

— Il m'a certifié que cette histoire avait été inventée par vous. Certes, il avait entendu parler de cette planète semblable à la Terre, mais est resté dans l'ignorance de ses coordonnées spatiales jusqu'au jour où le Président Imer l'a fait appeler pour lui confier cette mission. A partir de cet instant il a tout improvisé. La majorité des Martiens du *Sirius* ne viennent pas de Mars, ils sont nés sur la Terre. Je suis persuadé de sa sincérité.

— Vous parlez sérieusement ?

— Mais... oui, Excellence.

Kedar regarda l'officier comme s'il se trouvait devant un monument de crédulité, confinant au gâtisme.

— Je crois, commandant, se contenta-t-il de dire, que vous vous entendrez parfaitement avec Carson, mon anthropologue.

Tosa resta un moment interdit. D'abord, il s'était posé la question : « Pour quelle raison tient-il absolument, à ce que je fasse la connaissance de son anthropologue?... » Maintenant il se demandait avec inquiétude s'il devait prendre ces paroles pour un compliment ou une remarque désobligeante. Il cessa de se le demander quand le Protecteur lui tourna le dos et sortit.

Tosa haussa les épaules avec fatalisme.

— J'ai fait mon possible, grommela-t-il. Je devais lui faire comprendre qu'un garde de l'espace, comme Ralif, ne peut s'abaisser à mentir quand il n'a plus rien à perdre, ni personne à protéger. Mais allez donc faire comprendre ça à un marchand de planètes !

Le commandant reprit sa garde devant l'écran.

Pendant ce temps, Kedar regagnait son logement par le chemin le plus court, c'est-à-dire un puits gravifique. Il était en rogne contre tous les gardes et marmonnait rageusement des insanités à leur endroit : « Bon sang ! jurait-il, ces idiots auraient besoin d'un séjour de quelques années sur la Terre, cela les obligerait à remettre leurs idées en place. »

Comme il était arrivé, il rangea ses diatribes au placard et arbora un sourire satisfait. C'était un effort inhabituel de sa part, mais derrière cette porte l'attendait Stella Brody, qui était sa maîtresse depuis huit jours.

« Inutile de l'inquiéter, se disait-il, cette pauvre Stella doit avoir suffisamment de soucis en pensant qu'elle va bientôt se trouver seule, sans aide, sur une planète hostile. »

Le mécanisme de la porte avait été réparé et elle s'ouvrit aussitôt dès qu'il eut prononcé le mot de passe.

Le grand salon n'était plus tout à fait le même. Stella y avait apporté une touche personnelle, qui ne changeait rien à l'ensemble, mais tentait d'effacer la présence, presque insoutenable, des anciens occupants.

Elle accueillit l'apparition du Protecteur des Colonies, par un joyeux :

— Bonjour, Man ! Comment allez-vous ?

Des mots d'une insignifiance rare. Il aurait préféré un peu plus d'émotion à cause de leur prochaine séparation.

— Très bien, merci, répliqua-t-il fraîchement. Pouvez-vous m'expliquer la raison de cette allégresse ?

Elle le regarda avec plus d'attention.

— Le mot est trop fort, Man, dit-elle gravement. N'est-ce pas aujourd'hui que je dois entrer en fonctions ?

— Ah, oui ! Vos nouvelles fonctions...

Sa déception était si visible, que la jeune femme s'approcha.

— Voyons, Man... Tenteriez-vous de me faire croire que cette séparation vous touche plus qu'il n'est nécessaire? Il ne le faut pas, Man. Vous êtes un homme public. La moindre de vos décisions est commentée par la presse. Vous vous devez à la Terre. Pas un instant je n'ai cru que notre liaison pouvait avoir une suite, mais je vais vous regretter.

Kedar l'entoura de ses bras.

— Pensiez-vous à tout ça quand nous faisions l'amour?

— Man, ne soyez pas stupide.

— Je ne me suis jamais senti aussi intelligent.

— Pensez à la Terre.

— Que m'importe la Terre ! s'écria-t-il violemment. Je vous aime et je veux vous conserver près de moi.

— Vous êtes très gentil, dit-elle en essayant de se débarrasser de l'étreinte qui l'enserrait, mais si vous continuez sur ce ton, vous allez tout gâcher. Laissez-moi.

— Espèce de petite idiote. Ne comprenez-vous pas que je suis sincère.

— Je trouve votre sincérité un peu trop serrée.

Il lui rendit sa liberté.

— C'est impossible, Man ! continua-t-elle avec effort. Réfléchissez un peu avant de vous emballer. Combien de temps durera notre amour?... Sans doute quelques années, mais après. Oh ! Man, mon chéri. Je sais que vous avez droit aux biocol. M'aimerez-vous encore lorsque je commencerai à vieillir, alors que vous conserverez

votre jeunesse ?

— Je répondrai à cette question quand nous serons dans votre chambre.

Malgré ses protestations, il la prit par le bras et l'entraîna de force vers la chambre. Il ouvrit la porte d'un coup de pied et la renversa sur le lit.

— Man, cria-t-elle, arrêtez! Vous êtes impossible!... Non, non, gémit-elle encore, vous êtes une brute ! Je ne veux pas.

Insensible à ses cris, il continuait son petit jeu, qui consistait à la déshabiller.

Malgré elle, son corps se prêtait aux exigences de son amant. Elle fut bientôt entièrement nue devant lui, toute frémissante dès qu'elle sentait sur sa chair les lèvres chaudes de Kedar. Il l'embrassait au hasard, tantôt sur ses seins, tantôt sur son ventre, tantôt dans sa toison brûlante. Une flamme étrange parcourait son corps, qui ne fut bientôt plus qu'un arc trop tendu. Elle haleta sous les doigts qui exploraient doucement son sexe, puis écarta instinctivement les cuisses pour laisser pénétrer profondément en elle la virilité de l'homme. Il lui fit l'amour avec passion, jusqu'à ce que son cri de plaisir retentisse.

Maintenant épuisés, hors d'haleine, ils restaient immobiles, côte à côte. Kedar lui caressa un sein et murmura à son oreille :

— Stella, ce que je voulais vous dire, c'est que quand nous serons unis, vous aurez droit, vous aussi, aux biocolytas.

— Grande brute ! lança-t-elle d'une voix lasse, ce n'était pas une raison pour chiffonner mes vêtements. De quoi ai-je l'air maintenant ?

— D'une femme qui s'est donnée à fond.

Elle se redressa brusquement.

— Est-ce vrai ce que vous venez de me dire ?

— Qu'est-ce que j'ai dit de désobligeant?

— Pour les biocol.

— C'est vrai.

— Oh ! mon chéri, mon chéri...

Stella venait de se relever d'un bond, comme si elle venait de se rappeler quelque chose de sérieux.

— Qu'avez-vous? demanda Kedar.

— La porte ! cria-t-elle.

Etonné, Kedar lança un coup d'œil vers la porte.

— Eh bien ?

— Vous ne voyez pas qu'elle est ouverte !

— C'est de ma faute. Aucune importance, dit-il en riant, il n'y a que nous ici.

— Non. Je crois me rappeler que Ruef venait de se retirer dans sa chambre lorsque vous êtes entré.

Effectivement, quelques minutes plus tard, quand Kedar pénétra dans le salon, il trouva le lieutenant assis dans un fauteuil, devant l'écran allumé. Un sourire hilare fendait le bas de son visage d'une oreille à l'autre.

« Pas d'erreur, se dit-il avec ennui, il sait. Tel que je le connais, il a même assisté à nos ébats. »

— Je vous préviens, gronda-t-il à haute voix, si vous osez sortir l'une de ces grosses plaisanteries de corps de garde dont vous avez le secret, je vous flanque dehors avec mon pied quelque part.

Ruef, qui s'était levé à son approche, s'inclina d'un air angélique.

— Je vous assure, Excellence...

— Silence ! Ne prenez pas cet air idiot.

Et, comme Ruef ouvrait la bouche dans l'intention, sans doute, de protester, il ajouta :

— Pas un mot de plus, vous aggravez votre cas.

— Excellence, insista Ruef en se retirant de devant l'écran, c'est le commandant Tosa, il désire absolument vous parler.

En effet, le visage de l'officier donnait l'impression de vouloir

sortir de l'écran, tellement il était énervé.

Kedar lui fit un petit signe de la main et s'adressa à Ruef :

— Vous ne pouviez pas me le dire plus tôt.

— Excellence, j'ai bien essayé, mais vous étiez tellement occupé.

La tête de Tosa s'agita.

— Monsieur le Protecteur, appela-t-il.

— Oui, oui... Que voulez-vous, Tosa?

— Nous venons de repérer l'endroit où se trouve Carson et nous avons renvoyé l'un des sondeurs pour le contacter. G.C. va vous passer les enregistrements déjà en stock.

— D'accord pour G.C. J'attends.

La tête du commandant Tosa s'effaça. A la place, il y avait maintenant un paysage bucolique, rempli du murmure des sources et du bruit des feuillages agités. De grands arbres, aux frondaisons d'un vert intense, masquaient l'horizon, mais entre les énormes troncs, une échappée permettait de voir le sommet de hautes montagnes dans un lointain brumeux. Tout autour du sondeur, un champ de grandes herbes se balançait sous l'effet d'une brise légère.

Le sondeur se déplaça lentement vers l'est, dévoilant ainsi une construction composée de plusieurs éléments se superposant et se juxtaposant. Kedar reconnut l'habitation fonctionnelle des explorateurs de l'espace : vite montée, vite démontée.

Carson devait certainement se trouver à proximité, mais dans quelle direction ? Le « bip-bip » particulier du signal permanent, implanté dans l'une de ses molaires, était faible mais perceptible pour un récepteur moyen. Le sondeur le transmettait assez bien.

Kedar attendit encore un moment, mais l'anthropologue restait toujours invisible.

— Je désirerais une vue d'ensemble de la région, demanda-t-il à G.C., disons une hauteur d'environ trois cents mètres.

Le sondeur fit un bond qui l'amena à la hauteur désirée.

Ce fut comme un brusque éblouissement. Achnar embrasait

tout de sa lumière. La végétation descendait vers une plage de sable fin. La mer scintillait jusqu'à l'horizon, et trois rivières venaient s'y jeter. La baie décrivait un arc de cercle parfait sur plusieurs kilomètres. Un vent, plus fort que celui du littoral, jouait avec l'écume des vagues.

Kedar admirait, lorsque, tout à coup, une ombre épaisse obstrua l'objectif du sondeur. L'écran resta noir un bref instant, puis il y eut la vision rapide d'une masse sombre qui s'éloignait. De loin, cet être étrange prit la forme d'un triangle filant à toute vitesse. Ce triangle ne fut bientôt plus qu'un point qui se laissa tomber dans la mer comme une pierre.

— Curieux ! s'exclama la voix de Tosa.

— Qu'est-ce que ce truc ? fit Kedar surpris.

— C'est un oiseau, affirma Ruef derrière lui.

— Un oiseau ? s'étonna le Protecteur. Ce triangle, malgré sa forme, n'a rien d'un volatile : pas de battements d'ailes, aucun cri ; et les pattes ! Avez-vous vu les pattes ?

— Non, dit Ruef.

— Et vous, Tosa ?

— Rien remarqué de semblable. Cette forme doit mesurer 1,80 m au moins.

— *Deux mètres dix*, rectifia aussitôt G.C.

— Si ce n'est qu'un poisson volant, dit Ruef, aucune raison de se méfier.

— Un poisson volant de deux mètres, bougonna Kedar, je ne vous souhaite pas de le recevoir sur la tête. Si seulement Carson se décidait à se montrer, il pourrait sans doute nous renseigner.

— Il n'est peut-être plus en vie, fit gravement le lieutenant en prenant un air de circonstance ; ce sont des choses qui arrivent quand on est seul. La solitude rend fou.

— Permettez-moi de vous faire remarquer, lieutenant-major, que vous n'avez pas besoin de la solitude pour ça.

— J'ai déjà vu un cas de ce genre se produire dans un satellite vénusien. C'était un type tout à fait normal au début, mais au bout de

dix ans il s'est pendu.

Kedar fronça les sourcils.

— Nous ne tarderons pas à savoir si Carson s'est pendu ou non, décida-t-il brusquement. Est-ce que votre navette est encore capable de nous transporter, moi et M^{lle} Brody jusque là-bas?

En disant il montrait l'écran.

— Bien sûr! protesta le lieutenant vexé, ma navette est la mieux entretenue du *Sirius*, et je ne permets à aucun autre de s'en servir.

La voix de Stella s'éleva derrière eux.

— Que ferez-vous, lieutenant, quand vous serez devenu un vulgaire rampant ?

Les deux hommes se retournèrent en même temps. Stella Brody était là, souriante, à l'aise dans une tenue spatiale légère qui la moulait étroitement. Tenue qu'elle venait d'enfiler, en prévision de la visite que projetait Man Kedar sur la planète.

— Je ne serai jamais un rampant, protesta Ruef, détaillant malgré lui les formes avantageuses de la jeune femme. Et ce n'est pas Ralif qui m'en empêchera, même s'il espère s'en tirer à bon compte à la suite de son procès.

Stella secoua la tête.

— Il ne s'en tirera pas si facilement. Il y a trop de preuves pour convaincre n'importe quel jury. A moins d'un miracle, il ne peut s'en sortir.

— Des preuves ! ricana Ruef. Allons donc ! Que valent des preuves dans un cas comme celui-là? Il ne faut pas oublier qu'il sera jugé par ses pairs. En définitive, que pouvons-nous lui reprocher?

— Mais, s'étonna Stella, d'avoir tué pour tenter de s'emparer d'une planète, au profit d'une communauté dont les intérêts sont contraires à la constitution terrienne.

— Pas du tout, déclara le lieutenant avec emphase, vous n'y êtes pas. Il sera jugé pour avoir voulu débarrasser le système solaire de la racaille martienne, et d'avoir employé des moyens peu orthodoxes pour arriver à ses fins. Croyez-moi, ces moyens seront

minimisés, seul restera le but de l'opération et, dans ce cas particulier, le but prime le droit.

— Mais, intervint encore Stella avec une pointe d'agacement, il y a quand même l'enregistrement de cette conversation entre Ralif et sa femme.

Ruef éclata de rire.

— Foutaises! s'écria-t-il. Il affirmera qu'à aucun moment il n'a cessé de jouer la comédie, surtout à sa femme qu'il jugeait trop fanatique, pour mieux tromper l'adversaire, et que le seul, l'unique coupable dans cette triste affaire est celui qui l'accuse, c'est-à-dire le Protecteur des Colonies en personne. Pour quel motif?... L'intérêt basement cupide.

La jeune femme rougit de colère.

— Je ne vous crois pas, il reste encore des hommes loyaux à bord du *Sirius*.

— Humm ! fit Ruef.

— Que signifie exactement ce humm, lieutenant? demanda Kedar.

Ruef n'hésita pas une seconde, il fonça sans se faire prier :

— Cela signifie qu'une bonne partie des officiers n'éprouve aucune sympathie pour votre honorable personne, Excellence. Ces officiers vous accusent d'être un espion de grand luxe, à la solde de conservateurs tarés. Certains préféreraient vous savoir enchaîné à fond de cale, en compagnie des Martiens, tandis que deux ou trois autres aimeraient pouvoir vous refroidir en douceur.

Stella fit entendre un « Oh ! » d'indignation.

Le lieutenant continua :

— Si vous êtes encore en vie, c'est pour l'unique raison que G.C. est sous votre contrôle et que, sans votre autorisation, le retour vers la Terre est impossible.

— C'est encore heureux, soupira Kedar. Vous me paraissez particulièrement en verve aujourd'hui, lieutenant, ajouta-t-il avec un sourire contraint, plus menaçant qu'une grimace. Par quel procédé avez-vous eu ces renseignements ?

— Bof! une simple conversation avec le lieutenant Amer qui commençait à s'inquiéter pour ma santé.

— Je vois... Comment se fait-il que je n'ai eu aucune communication de cette conversation par G.C. ?

— Eh bien, c'est simple, nous nous sommes confessés dans une espèce de caisse isolante qui étouffe tous les bruits.

Kedar se pencha vers le vidéo pour contacter l'ordinateur.

— Est-ce vrai ?

— *Vrai, Excellence. Sauf une assertion.*

— Laquelle?

— *La caisse n'était pas assez isolée.*

Ruef laissa échapper un gros juron.

Stella le regarda de travers en déclarant :

— Si cette caisse, qui devait étouffer les bruits, avait seulement réussi à vous étouffer, j'aurais été satisfaite.

— Mais enfin, pourquoi ?

— Avec votre stupidité habituelle, votre suffisance, vous venez de nous gâcher une agréable promenade sur un monde inconnu.

— Une promenade, une promenade! s'indigna Ruef. Il vaudrait mieux être sourd plutôt que d'entendre ça.

— Ça suffit, vous deux, ordonna Kedar, ce n'est pas le moment d'entamer une discussion sur les vertus de l'excursion au grand air.

Il s'adressa à Stella :

— Le major a raison. Ce qu'il vient de dire est très intéressant et me renseigne sur l'état d'esprit des officiers. Vous n'êtes pas au courant de tout, mademoiselle Brody. Jetez donc un coup d'œil sur les holographies qui sont dans le tiroir gauche du bureau, vous y trouverez le portrait de celui que vous deviez remplacer et un résumé de son rapport.

Il se tourna vers Ruef :

— Que pense Tosa de la situation ?

Le lieutenant haussa les épaules.

— Difficile à dire. Peut-être rien. En tout cas, on serait tenté de le dire. A mon avis il attend que la situation se décante, avant de prendre position. Sa décision est attendue avec impatience par tous.

Kedar eut un geste d'impatience.

— Les imbéciles ! s'écria-t-il.

— C'est aussi mon avis, Protecteur.

— Je me fous de votre avis. Savez-vous pour quelle raison ces gens-là se trouvent en pleine débandade morale ?

— Je ne me suis jamais posé la question.

— Parce que tous ces astronautes se prennent pour le nombril de l'Univers. Ils se prennent pour des pionniers, alors que la race est disparue depuis longtemps. En fait, ce ne sont que des fonctionnaires au service du contribuable terrien qui les paie bien, trop bien. De temps à autre, un bon coup de pied aux fesses devrait les remettre dans le droit-fil de la réalité. En attendant, veuillez préparer votre navette, nous partons. Deux aides doivent vous attendre sur l'aire de lancement. Ah ! j'oubliais. Nous devons ramener de l'eau douce en quantité.

Ruef en avait suffisamment entendu. Il sentait confusément que le Protecteur était en fureur et qu'un rien pouvait le faire exploser. Tosa avait intérêt à se faire oublier. Sans un mot de plus, il prit la tangente et disparut dans le premier puits gravifique qu'il trouva sur son chemin.

Pendant ce temps, Stella avait trouvé les holographies à l'endroit indiqué et les étudiait avec attention.

— Curieux, dit-elle tout à coup.

— Qu'est-ce qui est curieux? demanda Kedar en approchant.

— Carson et les deux indigènes qui l'accompagnent. Il y a combien de temps que votre anthropologue se trouve en poste sur Eridan VII ?

— Six années terrestres, je crois. Je l'ai mentionné dans le résumé du rapport.

Stella contrôla, approuva, puis :

— Pas plus ?

— Non.

— Alors, ça ne colle pas.

— Mais, bon sang ! Expliquez-vous. Qu'est-ce qui ne colle pas ?

— Eh bien, les deux Eridaniens lui ressemblent tellement, que j'ai pensé, un moment, que Carson aurait pu être leur père. Evidemment, c'est impossible, ils ont au moins une vingtaine d'années.

Kedar s'empara de l'holographie. Stella avait raison. Si on ne tenait pas compte de leurs cheveux trop longs, de leurs parures primitives, de leurs vêtements en grosse toile, ces deux humanoïdes ressemblaient bien à Carson.

— Je le savais, murmura-t-il, quelque chose m'avait échappé la première fois que je l'ai examinée. J'en avais eu le pressentiment. Mais ça ne change rien à mon sentiment : ce sont des Martiens déguisés.

— Je ne suis pas de votre avis, dit calmement la jeune femme. La morphologie de ces deux êtres ne correspond pas du tout au type martien, que j'ai particulièrement étudié. Les types de formes que revêt l'individu humain sur Mars sont plus élancées, plus graciles, rien de comparable avec ces deux hommes. Voyez cette mâchoire, ce front...

La jeune femme continua ainsi pendant quelques minutes.

Kedar l'interrompit avec énergie :

— Par l'espace ! Si ce ne sont pas des Martiens, d'où viennent-ils ?

CHAPITRE VIII

La navette passa brusquement de la nuit étoilée à un ciel azuré, d'une brillance admirable, tacheté de nuages blancs. Dans le récepteur de la console, le « bip-bip » signalant la présence de Carson s'était amplifié à tel point que Ruef baissa le son.

Il lança un appel en espérant une réponse, mais rien ne lui parvint.

— Ma parole ! s'énerva-t-il, ce type passe son temps à roupiller. Ça fait plusieurs fois que j'essaye de le contacter.

— Inutile d'insister, dit Kedar qui avait entendu, il n'est peut-être pas dans la maison.

— Vous êtes sûr que c'est son signal ?

— Evidemment, qu'est-ce que vous voulez que ce soit ?

— Si c'est son signal, il n'a pas bougé de l'endroit où il est depuis que nous sommes sortis du *Sirius*. C'est une souche cet anthropologue.

— Il s'est peut-être endormi quelque part. D'ailleurs, nous n'allons pas tarder à le savoir, nous arrivons.

— A quel endroit dois-je poser la navette ?

— Près d'un point d'eau. Il y en a un pas très loin de l'habitation.

La navette se posa avec légèreté près d'une source limpide, murmurante, qui jaillissait de dessous des roches sombres, pour s'épanouir ensuite dans une vasque naturelle.

Les cinq passagers sautèrent dans l'herbe humide de rosée et respirèrent, avec délices, un air d'une pureté extraordinaire, plus riche en oxygène que celui de la Terre. Autour d'eux tout était d'une transparence idyllique. C'était une planète vierge qui ne connaissait pas encore les lourdes fumées de l'industrie et de la combustion interne de la machine.

— Ecoutez ! s'écria Stella, pas un seul bruit de moteur. Rien

que le bruissement des feuilles, le glissement des vagues sur la plage et le battement de nos cœurs. J'aimerais vivre ici.

Ruef renifla un bon coup.

— C'est très poétique ce que vous venez de dire, fit-il remarquer. Pour ma part, je trouve ce silence troublant, il fige le paysage. Si vous voulez mon avis...

Le sourire de Stella s'effaça de ses lèvres.

— Non, dit-elle, mais je suppose que vous allez nous le dire quand même.

— Eh bien, j'ai l'impression que cette planète nous déteste.

— Pourquoi? Vous espériez être accueilli par une foule en délire ?

— Non, seulement par un cri d'oiseau et un bourdonnement d'abeille.

Les autres regardèrent autour d'eux sans bouger.

Ce que venait de dire Ruef était vrai. Il n'y avait pas d'oiseau dans le ciel, ni d'insecte volant sur les fleurs.

Kedar restait immobile, les yeux fixés sur la maison, cent mètres plus loin. Où était passé Carson?... Il aurait dû se trouver à leurs côtés. Décidément ce nouveau monde paraissait inquiétant, peut-être à cause de sa beauté. C'était un miracle d'harmonie et il n'aimait pas les miracles. Il avait déjà vu beaucoup de ces nouvelles planètes, mais celle-ci...

Il sentit la main de Stella qui touchait son bras.

— Qu'avez-vous, Man?

— Oh ! rien. Je m'étonne de l'absence de Carson. Il devrait être ici.

Ruef était avec ses deux aides pour leur expliquer comment ils devaient installer la tuyauterie.

— Je crois que je vais faire un tour du côté de la maison. Peut-être se trouve-t-il à l'intérieur.

— Je vais avec vous, Man, décida brusquement Stella.

— Non, refusa Kedar, on peut avoir besoin de vous ici et je n'en aurai pas pour longtemps.

Sans attendre de réponse, il s'éloigna en prenant la précaution de ne pas trop s'approcher des taillis, contournant les obstacles avec prudence et scrutant les endroits où pouvait se dissimuler un danger quelconque. Ses craintes étaient sans objet : tout paraissait calme autour de lui et il parvint jusqu'à la maison sans aucune difficulté.

Le monde d'Eridan VII refusait de jouer le jeu. C'était à la fois une énigme et un défi.

Il pressa le pas et ne tarda pas à se trouver devant l'habitation. Elle était composée de quatre cubes les uns à côté des autres et un cinquième sur le dessus. Quelque chose de rudimentaire et de pratique. La porte était grande ouverte et il put inspecter rapidement toutes les pièces. Comme il s'y attendait, il n'y avait personne à l'intérieur. Tout était correctement rangé, mais il s'en dégageait un air d'abandon. Visiblement, personne n'avait habité ces lieux depuis longtemps. La poussière s'était déposée sur les meubles et une odeur de renfermé y stagnait.

Il sortit, fit lentement le tour des cinq cubes et allait se décider à rejoindre le groupe qui, là-bas, s'affairait autour de la source, lorsqu'une voix rauque s'éleva de derrière un fourré.

— Restez où vous êtes... Qui êtes-vous?

Kedar comprit immédiatement que cette impression qu'il avait, depuis le début, d'être espionné, était bonne : quelqu'un les surveillait. Qui?...

— C'est vous, Carson ?

Il n'y eut pas de réponse tout de suite, comme si l'autre était surpris d'entendre son nom prononcé par un inconnu.

— C'est moi, dit-il enfin, que voulez-vous?

— Drôle de question, grogna Kedar, vous deviez bien vous attendre à une visite de ma part, surtout après l'envoi de votre rapport. Je suis Man Kedar, le Protecteur des Colonies solariennes.

Cette fois, il y eut un bruit de branches remuées et une silhouette s'éleva au-dessus du fourré.

Aucun doute, c'était bien Carson. Kedar le reconnut

immédiatement. Il était seulement un peu plus maigre que sur son holographie. Ses traits s'étaient creusés et il paraissait plus grand. Ses vêtements aussi différaient : ils étaient sales, déchirés par endroits, comme si l'anthropologue avait traversé une forêt d'épineux.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Excusez-moi, dit Carson, je ne pensais pas recevoir la visite du grand patron en personne. C'est une chance de vous rencontrer, j'arrive juste d'une randonnée lointaine et ma radio est en panne.

Cela concordait, à peu près, à ce que pensait Kedar.

Carson le regardait attentivement. Ses yeux noirs brillaient étrangement dans son visage mal rasé.

— Oui, c'est bien vous, dit-il. Je vous reconnais. Vous êtes exactement comme votre portrait au ministère des Colonies. Que venez-vous faire sur Eridan VII ?

— C'est à propos de votre rapport.

— Mon rapport ?

— Evidemment... L'avez-vous oublié?

— Ah! s'exclama Carson. Bien sûr! Vous l'avez reçu... Je ne pensais pas qu'il irait si haut.

— D'autres se sont chargés de me le faire parvenir, après l'avoir étudié à fond. Savez-vous qu'en ce moment votre rapport est devenu le best-seller de l'anthropologie ?

— C'est lui faire un trop grand honneur.

— Par l'espace ! Comme vous y allez, Carson ! Votre rapport est une bombe. Vous découvrez des humanoïdes dans le coin et vous trouvez drôle que nous nous intéressions à la question. Réfléchissez un peu, c'est la première fois que nous rencontrons notre semblable dans le cosmos. Ça renverse toutes les données. C'est impensable ! J'ai décidé aussitôt de venir vous voir. Où sont-ils, ces cousins de l'espace ? Je n'en ai pas encore rencontré un seul.

Carson ébaucha un geste vague.

— La plupart vivent au sud d'ici, expliqua-t-il.

— Du côté de la mer ?

— Oui. On en rencontre aussi quelques-uns le long des grands fleuves, mais jamais à l'intérieur.

— Combien sont-ils à peu près ?

— Sur ce continent, quinze à vingt mille, si mon recensement est exact.

— Pas plus ? s'étonna Kedar. Dites donc, ça fait un sacré déchet au départ. En avez-vous recherché la cause ?

— Pas encore. J'ai eu beaucoup de difficultés à nouer des relations avec eux. Je connais quelques mots de leur idiome.

— Je vois. Vous avez signalé dans votre rapport, la présence des cités importantes. Où sont-elles ?

— Importantes, le mot me semble un peu fort. Elles l'ont été évidemment, mais à une époque reculée. Maintenant, elles sont abandonnées, presque en ruine. Il y en a trois, groupées autour d'un lac, au centre du continent. La région est désertique.

— Bien, murmura Kedar, nous irons y jeter un coup d'œil plus tard, à mon prochain voyage. Dans l'immédiat, j'aimerais faire la connaissance de quelques-uns de ces Eridaniens. Je suppose que c'est possible.

Le visage de Carson garda son impassibilité, mais une lueur étrange passa dans ses yeux. Il hésita un moment avant de répondre.

— Possible, certainement, fit-il, mais est-ce nécessaire ?

— Comprenez-moi bien, Carson... Il n'y a pas que vous qui se trouve dans l'obligation de pondre des rapports; moi aussi. C'est d'ailleurs à cause du vôtre que je suis ici.

— Je comprends très bien, mais...

— Mais ?

— Ils sont très intimidés par la présence des étrangers. Je préférerais que vous les regardiez de loin. Il y a un village près d'ici, vous pourriez les étudier du haut d'une colline. C'est ce que j'ai fait au début. Oui, c'est cela, je crois que ce sera mieux pour eux comme pour moi. Il ne faut pas oublier que je reste seul ici et qu'ils pourraient me rendre responsable...

— Ce sera comme vous voudrez, Carson. Je n'insiste pas. Après

tout, vous les connaissez mieux que moi. Remettons cette petite visite à demain, voulez-vous?... D'ailleurs, vous me paraissez fatigué, une nuit de repos vous remettra en forme. Quant à moi, je vais compléter le ravitaillement en eau du *Sirius*. A propos, avez-vous besoin de quelque chose ?

Carson réfléchit un instant, puis secoua la tête.

— Non, monsieur le Protecteur. J'ai tout ce qu'il me faut ici.

Il montrait la maison.

Kedar ne montra aucun étonnement.

— Comme vous voudrez, dit-il en souriant, vous êtes un type économe. J'en connais qui aurait profité de l'occasion. A demain donc, surtout ne vous tracassez pas trop au sujet de ces indigènes; croyez-moi, je n'ai pas l'intention de les ennuyer par ma présence.

— Merci, monsieur le Protecteur.

Kedar s'éloigna et Carson le regarda partir en direction du *Sirius*.

L'anthropologue resta ainsi, immobile, jusqu'à ce que Kedar fût arrivé près de Ruef. Ce dernier, qui surveillait Carson du coin de l'œil, était intrigué par son attitude.

— C'est un vrai sauvage, ce Carson, remarqua-t-il. Il est vrai que la solitude n'arrange pas le caractère des gens. Il aurait pu, au moins, venir jusqu'à nous, nous l'aurions invité à bord avec plaisir. Quelle mouche l'a piqué ?

— Continuez de le surveiller, grogna Kedar. Vous savez bien qu'il n'y a pas de mouche ici. Faites comme si nous venions d'entamer une conversation. Allons ! ne prenez pas cet air ahuri. Que fait-il ?

— Humm ! Rien encore. Il est comme un piquet. Je ne sais même pas s'il nous regarde. Oh, oh !...

— Que se passe-t-il ?

— Il regarde en l'air.

— Vous vous fichez de moi.

— L'un de ces étranges oiseaux en forme de triangle, vient de passer au-dessus de lui. Ma parole ! Mais il suit l'oiseau.

— Il se dirige vers la maison ?

— Pas du tout, il s'en éloigne au contraire. Qu'est-ce que tout ça veut dire?... Quelque chose d'anormal se passe ici.

— Il faudrait être idiot pour affirmer le contraire. Mais il n'y a pas qu'ici, rectifia Kedar, tout me semble anormal depuis que j'ai reçu ce rapport bâclé. J'ai l'impression qu'il m'a été envoyé dans le seul but de m'attirer sur Eridan VII.

— Par quel moyen est-il arrivé jusqu'à vous ?

— Par rayon K. Transcription presque instantanée d'un bout à l'autre de la Galaxie. Ça va plus vite et ça revient moins cher. Ce que j'ai eu n'est qu'une copie du rapport. Un sondeur est venu chercher l'original ici pour le transporter jusqu'au premier relais. Le reste se fait automatiquement jusqu'au dernier relais placé sur la Lune. Là, un astronef se charge de la distribution dans le système solaire. Ce moyen de transmission est resté secret assez longtemps et beaucoup de personnes l'ignorent encore.

Ruef fit entendre un hennissement.

— A votre avis, dans quel but aurait-il tenté de vous attirer jusqu'ici et pour quelle raison ne vous en aurait-il rien dit, quand vous étiez seul, avec lui, tout à l'heure ?

Kedar arqua les sourcils.

— Je n'en sais rien. A vrai dire, cette idée ne m'est venue qu'à l'instant. Au cours de notre conversation, j'étais totalement obnubilé par son étrange comportement : pas une seule remarque sur l'absence d'insectes, sur la présence des triangles volants. Aucun intérêt pour sa famille et, en général de ce qui se passe sur la Terre. Aucune réaction sur son retour éventuel. Aucun désir de monter à bord du *Sirius*, histoire de se retremper un peu dans notre civilisation et, enfin, le plus grave, aucun besoin de ravitaillement, alors qu'il ne lui en reste plus. Je le sais, car j'ai eu le temps de visiter sa cabane.

Ruef se gratta la tête d'un air circonspect.

— Il n'y a qu'une explication, dit-il, c'est un fou.

— Peut-être, mais il y a plus grave.

— Quoi donc?

— Il pourrait être sous contrôle. Il ne faut pas oublier les Martiens. Je sais qu'ils ont déjà procédé à des expériences de ce genre.

— Dans ce cas, soupira mélancoliquement le lieutenant, adieu les baignades au bord de mer. Il vaudrait mieux remonter là-haut, pour redescendre ensuite accompagné d'un fort détachement de troupe bien armé.

— C'est inutile, répliqua Kedar. Tant qu'ils ne verront pas Ralif et les autres, ils se tiendront tranquilles, dans l'attente des ordres de leurs chefs.

— Mais... d'après M^{lle} Brody, il paraît que ce ne sont pas des Martiens.

— Eh bien, allez-y, expliquez-moi d'où ils viennent.

— Ce sont peut-être des pirates.

— Ou des ectoplasmes... Vous vous trompez, lieutenant. Les pirates se contentent de rôder entre le système solaire et le Centaure. Ils ne peuvent aller plus loin, car leurs navires sont trop vieux. Par contre, je crois les Martiens suffisamment intelligents pour changer d'aspect à force de gymnastique corrective, de vie au grand air et de soins médicaux appropriés. Regardez M^{me} Ralif, n'est-elle pas le parfait exemple de cette transformation ?

— Ma foi, répliqua Ruef, en y réfléchissant, vous avez sans doute raison. Il faudra quand même vous méfier.

A ce moment, l'un des hommes qui les accompagnait, s'approcha.

— Le plein est fait, annonça-t-il.

Ruef interrogea son chef du regard.

— Vous allez partir sans moi, dit Kedar à voix basse. Je vais tenter une dernière fois de discuter avec Carson, dans l'espoir d'en sortir quelque chose. Pas un mot de tout ceci quand vous serez à bord du *Sirius*. De toute façon, nous n'avons pas encore fait connaissance avec le restant de la bande. Vous reviendrez me chercher dès l'aube, au même endroit. Je ne veux voir que vous dans la navette.

— Et M^{lle} Stella ?

— J'ai dit : que vous.

— On voit bien que ce n'est pas vous qui allez lui annoncer la nouvelle. Et si je ne vous trouve pas en revenant, hein?... Avez-vous pensé aux conséquences ?

— Quelles conséquences ?

— Vous oubliez que G. C. refusera le départ si vous n'êtes pas à bord pour lui en donner l'ordre. Et je ne nous vois pas en train de graviter autour de cette planète, pendant des mois, peut-être des années, dans l'attente de votre retour, sans aucune possibilité de nous ravitailler. Faudrait peut-être penser aux autres avant de vous mettre dans une situation impossible.

Ce que disait Ruef ne manquait pas de bon sens, mais cette manière abrupte qu'il avait de présenter les choses, si elle était amusante parfois, énerva Kedar.

— Perdez cette désagréable habitude d'émettre votre opinion à tout bout de champ, lança-t-il avec rudesse. Si je pensais aux inconvénients avant de m'engager en quoi que ce soit, je n'aurais rien fait d'extraordinaire.

— Merci de me comparer à un inconvénient, grommela le lieutenant.

Devant la mine rébarbative de son nouveau patron, il n'osa pas insister. Sans un mot de plus, il grimpa dans la navette et s'installa aux commandes.

— Une minute, dit derrière lui la voix de Kedar ; j'ai quelques affaires à prendre.

Le Protecteur se dirigea d'abord vers la jeune femme qui attendait tranquillement dans son coin. Il lui expliqua brièvement son intention de rester sur Eridan VII pour discuter un peu plus longuement avec l'anthropologue. Stella dissimula son inquiétude du mieux qu'elle put et se contenta de lui dire :

— Faites attention à vous, Man.

— N'ayez crainte, je serai en liaison permanente avec le *Sirius*.

Il prit ensuite un sac en cuir noir, qui ne le quittait jamais lorsqu'il se trouvait en mission de reconnaissance dans une colonie lointaine, et sauta sur le sol.

Il entendit la voix de Ruef qui criait :

— J'ai laissé les outils derrière l'un de ces buissons. Quant à la tuyauterie, elle est toujours en place. Nous referons le plein d'eau demain.

Il y eut un léger vrombissement, suivi d'un déplacement d'air. L'engin venait de bondir vers l'espace, vers le *Sirius*. Un moment, sa coque brillante réfléchit la lumière bleutée d'Achernar, puis il disparut dans les nuages où sa masse et sa vitesse firent un trou qui s'effaça lentement.

Maintenant, il était seul.

Cet état, qui lui paraissait normal tout à l'heure, lui parut soudain intolérable.

Un moment, il resta immobile, écoutant les bruits, guettant le moindre mouvement de la végétation, s'attendant à chaque instant à voir apparaître l'ennemi invisible qu'il sentait rôder autour de lui depuis qu'il avait mis le pied sur cette planète.

Il ne bougeait pas, ne montrait aucun signe de nervosité. Cependant, il était conscient de cette inquiétude qui s'était emparée de lui depuis sa conversation avec Carson.

Energiquement, il dompta cette peur rampante. Les battements de son cœur devinrent plus calmes, il respira mieux.

Inconsciemment, il s'était mis à l'abri derrière un tronc jaunâtre, couronné d'un feuillage roux que le rayonnement d'Achernar faisait palpiter, et ce fut en levant machinalement les yeux qu'il les vit. Ils étaient des centaines à s'élever lentement dans les airs, au-dessus de la végétation ; des centaines de triangles qui, obéissant probablement à un signal muet, se groupèrent soudain par dix et se dirigèrent d'un seul élan vers la mer. Aucun bouleversement dans ce brusque changement, tout se passa avec rapidité, sans erreur. Ils allaient, sans un cri, sans un battement, dans un silence étrange et un ensemble parfait, comme si leur grand corps triangulaire était muni d'un circuit gravifique, car comment expliquer autrement leur aisance dans le vide. La masse que représentait chacun d'eux les aurait irrémédiablement précipités vers le sol où ils se seraient écrasés. Certains restaient immobiles, comme suspendus, pour surveiller le passage des autres. Ils ne tardèrent pas à s'éloigner à leur tour.

— Grande Galaxie ! gémit Kedar quand le ciel fut dégagé et qu'il eut la certitude que tout danger était écarté.

Il était écrasé par les possibilités que réunissait chacun de ces monstres. Ils avaient eu l'habileté de passer au travers des rayons de surveillance de la navette, de s'approcher sans que personne ne soupçonne leur présence, de les étudier pour tenter de savoir ce qu'ils étaient, exactement comme l'aurait fait un anthropologue, puis de s'éloigner après le départ de la navette, sans laisser de trace.

Cela dénotait déjà une certaine dose d'intelligence qui ne devait pas s'arrêter à la seule contemplation d'un fait.

Cette dernière pensée le fit frémir.

Se trouvait-il devant ce que l'homme avait toujours craint de rencontrer au cours de son expansion dans l'Univers : l'être supérieur ?

Jadis, quand il visitait un nouveau monde, il s'était souvent posé cette question et n'avait jamais trouvé de réponse. Peu à peu, il en était arrivé à la conclusion que l'homme seul était supérieur à tout, tandis que maintenant...

Mais qu'est-ce qui pouvait bien caractériser l'être supérieur ? Qu'est-ce que la supériorité du point de vue biologique ? Vraisemblablement, une chose plus puissante que la logique ou l'imagination. Peut-être la P.E.S. En tout cas, il était aussi futile de spéculer là-dessus que pour la fourmi de s'interroger sur l'homme.

Kedar regarda le ciel par crainte du retour des Triangles, mais il était vide, totalement débarrassé de l'ombre puissante des monstres. En serait-il de même le lendemain ?

Des nuées effilochées se déployaient dans le vent. Achnar baissait peu à peu sur l'horizon, mais il avait largement le temps de retrouver Carson pour, cette fois, lui poser des questions plus précises.

Il tenta de se rassurer en pensant que l'anthropologue ne semblait pas avoir trop souffert de leur présence, à moins qu'il ne soit devenu un appât, mais un appât pour tromper qui et pourquoi ?

Avec fièvre, il fouilla au fond de son sac pour en sortir une arme qu'il passa à sa ceinture, puis un petit détecteur qu'il régla sur la longueur d'onde du signal émis par Carson.

Il fut étonné. Le « bip-bip » se faisait entendre clair, net, précis, comme si l'anthropologue se trouvait à proximité. Il rangea son sac près des outils abandonnés, regarda le minuscule écran sur lequel un spot lumineux lui indiquait la direction.

Cette direction l'obligeait à traverser une zone particulièrement dense en végétation, et il fut obligé de bifurquer plusieurs fois au travers de fourrés épais avant d'arriver à l'endroit précis où devait se trouver l'anthropologue.

Une surprise l'attendait : il n'y avait personne.

Cependant, le « bip-bip » continuait de se faire entendre avec insistance, d'une tonalité plus ou moins forte, selon qu'il s'éloignait ou revenait. Le spot désignait toujours le même endroit, mais il avait beau regarder autour de lui, il ne voyait personne.

Fatigué de ses recherches inutiles, croyant son appareil détraqué, il s'assit sur une grosse roche. Autour de lui, le sol paraissait dallé de pierres blanches qui affleuraient ou sortaient presque entièrement, rongées par l'érosion. Il aurait été impossible de dissimuler un corps humain là-dessous en si peu de temps. En admettant que les Triangles aient voulu se débarrasser de Carson, ils l'auraient enterré ailleurs, dans un sol meuble, mais ici c'était peu probable. D'ailleurs, les traces auraient été visibles. Or, même entre les pierres, une herbe courte continuait de pousser.

Il allait se lever dans l'intention de retourner sur ses pas, lorsque tout à coup, quelque chose de blanc, entre ses pieds, attira son attention.

Intrigué, de la pointe de sa chaussure, il poussa l'objet en pleine lumière. Grande fut sa surprise de constater qu'il avait devant les yeux, la mâchoire inférieure d'un animal. Il n'y manquait pas une seule dent. C'était là, la preuve irréfutable qu'il existait bien sur Eridan VII une race quelconque d'animaux. Aussitôt, il pensa que sa trouvaille pourrait intéresser Stella Brody. Il ébaucha un geste pour s'emparer de la mâchoire, mais son geste resta en suspens.

Cette mâchoire venait de lui paraître soudain trop familière, trop terrienne, trop évoluée pour être la simple mâchoire d'un animal, d'autant plus que l'une des dents s'ornait d'une couronne en or et que, lorsqu'il approcha son détecteur, le « bip-bip » habituel se transforma en crépitement.

Ce qu'il avait devant lui, à ses pieds, était une mâchoire humaine. Tout ce qui restait du malheureux Carson.

« Je me demande ce qu'ils ont fait du reste », se dit-il.

Il s'éloigna en décrivant des cercles de plus en plus larges

autour du point central. Peine perdue. Aucun reste humain n'existait aux alentours. A croire que le terrain avait été passé au peigne fin et que seule la mâchoire avait échappé aux investigations des ratisseurs.

— C'est encore heureux que je ne sois pas obligé de ramener un tas d'ossements à la famille, grommela-t-il cyniquement.

Il revint à son point de départ en se demandant ce qu'il allait faire du maxillaire inférieur de l'anthropologue. Cette fois, il le prit délicatement entre le pouce et l'index pour mieux l'examiner.

C'était un os propre, aussi bien nettoyé que si des millions de fourmis s'étaient appliquées à le rendre lisse et blanc. Pas de doute possible, ce débris macabre était abandonné là depuis pas mal de temps. Peut-être plusieurs années. Aucune trace de chair n'y adhérait et la molaire qui contenait le petit émetteur de « bip-bip » n'était pas abîmée. Encore heureux ! sans cela il n'aurait jamais su qu'il avait affaire à une copie conforme. Mais rien n'expliquait la raison de la présence du faux Carson sur Eridan VII. Qui était-il ? D'où venait-il ? Était-il martien ? Quel but poursuivait-il ? Autant de questions qui resteraient sans réponse s'il n'interrogeait pas lui-même l'intéressé.

Il avait beau tourner et retourner ces questions dans sa tête, il commençait à se rendre compte que tout n'était pas aussi simple qu'il l'avait pensé d'abord en accusant les Martiens. Bien sûr, cela n'excluait pas la responsabilité de ces derniers, mais il y avait autre chose... Quelque chose de plus angoissant. Pourquoi?... Pour l'unique raison que sur Terre comme sur Mars, il était impossible de fabriquer un sosie aussi parfait que celui de Carson. Il connaissait bien ce dernier pour avoir examiné attentivement sa fiche signalétique. Aucune chirurgie, esthétique ou pas, n'aurait pu rendre avec autant de précision les petits défauts de sa physionomie, comme l'excroissance de chair près de son oreille gauche par exemple, ou l'expression de son regard, ou la position de la mèche rebelle qui tombait sur son front, ou la disposition légèrement écartée de ses dents sur le devant.

S'il connaissait aussi bien Carson, c'est que sa fiche signalétique avait été jointe, par les soins de l'administration coloniale, à son rapport. Il faisait partie de l'équipe d'évaluateurs qui devait étudier à fond la planète nouvellement découverte.

Ces missions d'évaluations couvraient quantité de questions qui allaient de la météorologie à la biologie en passant par la géologie, l'archéologie, la zoologie, la virologie, etc.

Carson n'était que l'avant-garde de ceux qui interviendraient

plus tard. Son rôle était primordial, car de ses observations devait dépendre la colonisation d'Eridan VII. Hélas! il n'était plus.

Evidemment, un remplaçant serait vite trouvé, mais pas avant que ne soit élucidé le mystère de sa disparition.

Qui sait? Ce rapport qu'il avait reçu, volontairement tronqué, à contresens, était peut-être un avertissement ; car sauf à admettre un parallélisme des voies de l'évolution, il ne faut pas s'attendre à rencontrer des êtres d'apparence humaine dans l'Univers.

Si c'était le cas, cet avertissement arrivait trop tard.

Ce fut donc avec un certain respect, un peu tardif, que Kedar déposa la mâchoire de feu Carson à l'endroit où il l'avait trouvée. Tout compte fait, elle était aussi bien là qu'ailleurs et ne lui apprendrait rien de plus.

Toujours sur ses gardes, il revint sur ses pas et ne tarda pas à se retrouver près de la source. Rien n'avait bougé pendant sa courte absence, son sac était à la même place et le paysage aussi idyllique, mais il le voyait d'une autre façon, c'est qu'entre-temps il avait appris le meurtre de Carson et son remplacement par un sosie. Il est vrai que la doublure ne paraissait pas tellement redoutable, quoique sa présence inexplicquée sur la planète tenait plutôt de l'exploit. Bien sûr, il avait l'avantage de savoir, mais il ferait bien de se méfier.

Il s'empressa de remettre le détecteur devenu inutile dans le sac. A la place il prit une paire de jumelles qui lui permettait de voir un objectif lointain, aussi bien la nuit que le jour.

Dans l'immédiat, son intention était de partir à la recherche du faux Carson et de l'interroger, même assez brutalement si la nécessité s'en faisait sentir. Pour lui, il n'y avait aucun doute, le meurtrier n'était pas seul, il devait avoir des complices dissimulés quelque part. Restait à savoir où. Après, il serait toujours temps de faire appel à la troupe qui devait s'impatience à bord du *Sirius* et ne demanderait pas mieux que de se dégourdir les jambes en allant à la chasse.

A peu près sûr maintenant de ne pas avoir affaire aux Martiens, quoique certains faits troublants n'aient pas encore trouvé d'explication, par exemple cette curieuse ressemblance entre Carson et les soi-disant indigènes, il se mit résolument en marche.

Arrivé près des cubes servant d'habitation, il obliqua sur sa gauche et n'eut aucun mal à trouver un sentier qui serpentait entre les

gros arbres. C'était là le chemin suivi par la doublure de Carson.

Une centaine de mètres plus loin, il changeait de direction en contournant une colline et se dirigeait plein sud, c'est-à-dire vers la mer.

CHAPITRE IX

Le sentier grimpait doucement. Cela faisait plus d'une heure que Kedar marchait. Autour de lui, il sentait l'odeur fraîche des plantes qui parfumait l'atmosphère. Quelque part, devant lui, s'élevait le battement régulier des vagues contre la falaise. Le vent marin, insensiblement, courbait la cime des arbres ; son souffle puissant passait, semblable à la lente respiration des siècles.

Fatigué, il s'arrêta un instant pour écouter les bruits qui passaient comme des songes. L'heure était rare, enchanteresse comme un chatolement de gemmes précieuses. Toute l'harmonie du crépuscule donnait aux choses un reflet irréel, et c'était comme un instant de magie.

Aucun homme ayant la moindre parcelle de poésie dans l'âme ne serait resté insensible à ce spectacle.

Ce fut presque religieusement que Kedar avança vers le sommet de la falaise et, soudain, après un tournant, le paysage s'étala devant ses yeux. Sur l'horizon rouge, Achnar, aurolé d'immenses cercles de lumière, s'enfonçait peu à peu dans l'océan d'émeraude. Une brume rose s'élevait, palpitante, pareille à un voile léger emporté par la brise, jouant avec l'écume des vagues. L'odeur du sel était forte dans l'air chaud. Des traînées mauves barraient le ciel au-dessus de sa tête, là où scintillaient les lointaines étoiles et, plus près, les planètes du système.

Il baissa les yeux vers la plage de sable fin qui s'étalait à ses pieds en une courbe presque parfaite.

Tout de suite, il éprouva un choc.

C'était comme si la laideur venait brusquement de s'interposer entre lui et ce merveilleux paysage.

En bas, des ombres noires, facilement reconnaissables, glissaient sur le sable et au-dessus des vagues. Parfois, ces ombres mouvantes plongeaient dans un jaillissement d'écume, puis s'élevaient à nouveau, très haut dans les airs, pour replonger plus loin. Il en sortait de partout : du sable, de la mer, de la falaise et il devait en tomber du ciel.

Combien étaient-elles?... Plusieurs centaines assurément.

Pour l'instant, elles ne semblaient pas se préoccuper de la présence de Kedar, dont la silhouette devait être visible.

— Par tous les diables du cosmos! s'écria-t-il avec dégoût. Des Triangles qui font trempette et batifolent ! Ces sales bêtes feraient mieux de se cacher au fond des grottes, comme les chauves-souris sur Terre.

A ce moment, un ricanement sinistre s'éleva dans son dos.

Kedar fit un bond de côté, se retourna vivement l'arme au poing.

— Ah ! c'est vous? fit-il en reconnaissant l'intrus. La prochaine fois, soyez plus prudent. On ne surprend pas les gens de cette façon. A votre avis, que serait-il arrivé si j'avais pressé le contacteur?

Le sosie de Carson secoua la tête.

— Rien, assura-t-il tranquillement.

— Eh bien, vous auriez été volatilisé. Ne me dites pas que vous ignorez la puissance de cette arme.

Le ricanement désagréable reprit, puis un sourire tordit la bouche du faux Carson.

— C'est une arme qui projette beaucoup d'énergie, dit-il, et nous avons tous besoin d'énergie.

Kedar le regarda d'un air interloqué.

— Quoi?... Vous prétendez pouvoir absorber toute l'énergie dégagée par cette arme? Vous êtes malade. Faites-vous soigner.

— Je vous expliquerai, répliqua paisiblement son interlocuteur. Carson ne me croyait pas non plus. Etiez-vous à ma recherche ?

— Non, mentit effrontément le Protecteur. J'essayais surtout de rencontrer ces prétendus humanoïdes, mais je n'en ai pas trouvé un seul. Avouez que vous m'avez trompé.

— Pas du tout, pas du tout, c'est bien Carson qui a écrit ce rapport, ce n'est pas moi.

Un silence lourd sépara les deux hommes, et les bruits des

vagues redevinrent perceptibles.

Kedar se demandait avec rage, s'il devait tuer tout de suite le meurtrier de Carson. Il venait d'avouer. Par prudence, il réfréna son envie. D'abord, il n'en savait pas assez, ensuite l'attitude de l'autre lui paraissait anormale. En effet, pour quelle raison avouait-il maintenant qu'il n'était pas le vrai Carson ?

Pour la première fois peut-être au cours de sa très longue existence, Kedar sentit la situation lui échapper. Ce n'était plus lui qui menait le jeu. C'était vexant pour le Protecteur des Colonies. Heureusement, cette scène n'avait pas de témoin.

Cette dernière pensée le fit réagir immédiatement. Son arme s'affermir dans sa main.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il rudement. Un humanoïde du coin ?

— Oh, non ! s'empressa de répondre l'autre d'un air écœuré. Il n'y a pas d'humanoïde ici... A part vous, évidemment.

— Bon sang ! Vous avez bien forme humaine, non?

Il crut voir une lueur moqueuse passer dans les yeux du sosie de Carson et la colère l'emporta.

— Est-ce qu'en plus, rugit-il, vous auriez le culot de vous foutre de moi ? J'ai bien envie de commencer par vous griller les pieds, histoire de vous obliger à parler. Et d'abord, insista-t-il, pour quelle raison avez-vous tué ce malheureux ?

— Parce que l'assimilation protéique se fait plus facilement chez nous, quand nous prenons ces éléments dans la matière vivante. En cela seulement nous vous ressemblons. Pour le reste, c'est-à-dire quand nous sommes sous notre forme habituelle, l'énergie de Kobuc suffit à notre corps.

Kedar eut soudain l'impression d'être plongé en plein cauchemar. « Ce n'est pas possible, pensait-il, je vais me réveiller. » Il résista cependant à l'envie furieuse qu'il avait de se pincer.

— Je n'ai pas très bien compris votre explication, fit-il avec un effort louable, auriez-vous l'amabilité de vous répéter ?

Le faux Carson consentit de bonne grâce, ajoutant même une précision : Kobuc était le nom par lequel les Eridaniens désignaient

l'étoile Achernar. Kedar n'entendit pas la fin de l'explication. Il regardait l'être protéiforme avec horreur et avait peine à croire que sous cet aspect humanoïde se cachait un Triangle.

— Autrement dit, explosa-t-il, vous avez bouffé Carson !

— C'est cela, dit l'être souriant aimablement. Il ne pouvait plus rien m'apprendre. J'étais arrivé à parler sa langue beaucoup mieux que lui. Une fois son rapport terminé et envoyé, il devenait inutile.

— Et, acheva Kedar, ayant la certitude de mon arrivée en compagnie d'une armée de scientifiques, vous n'avez conservé de ce malheureux que sa mâchoire inférieure qui signalait sa présence en un endroit précis.

— C'est à peu près cela, admit l'être, à part mon ignorance de votre décision de rester seul pour le chercher. C'est une erreur de ma part.

— Je crois que vous ne connaissez pas encore suffisamment la nature humaine. Elle est plus complexe que vous ne le pensez. Dès le début, je me suis méfié. Voyez-vous, l'apparence ne suffit pas. Comment avez-vous su qu'il avait un cristal d'implanté dans sa molaire ?

— Nous sommes tous très sensibles aux oscillations électriques, même quand elles sont infimes.

Ainsi, ce cauchemar ambulant possédait en plus de sa faculté de pouvoir changer de forme, des moyens de détection insoupçonnés. Que pouvait-il faire contre ce monstre?...

— Soyez satisfait, dit-il d'une voix basse, votre réussite est complète. Il y a là-haut, dans le *Sirius*, un nombre considérable de biftecks. Comment allez-vous vous y prendre pour les faire cuire ?

La réponse claqua comme un coup de fouet.

— En prenant votre place.

Kedar reçut le choc et resta immobile comme une statue. Evidemment, il aurait dû s'en douter. Du moment que le monstre avait déjà pris l'apparence de Carson, il n'y avait aucune raison pour qu'il ne prenne pas la sienne. C'était dans la logique des choses; tellement logique même que ça en devenait invraisemblable. Comme tout ce qui se passait sur Eridan VII d'ailleurs.

En même temps, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il aurait dû agir plus tôt, au lieu de tenter de comprendre quelque chose. La logique des Triangles n'était sûrement pas la sienne.

Pouvait-il encore essayer? Oui, c'était le moment.

A peine venait-il d'avoir cette idée que, comme mû par un réflexe, son doigt enfonça le contacteur de l'arme qu'il tenait toujours braquée. Un éclair aveuglant jaillit, vint s'écraser contre la poitrine du monstre qui vacilla. Un moment, sa silhouette sembla s'effacer et une grande ombre triangulaire apparut, puis tout redevint comme avant.

Le faux Carson était toujours là, souriant, détendu.

— Pourquoi vous énerver? dit-il. Je vous avais pourtant averti de ce qu'il allait se passer.

— C'est vrai, grogna Kedar avec dépit, mais je voulais essayer.

— Vous êtes vraiment bizarre, vous autres Terriens. Vous ne croyez pas ce que l'on vous dit, vous préférez essayer.

— Parce que vous trouvez que l'on peut croire une chose pareille sans l'avoir expérimentée ! s'emporta Kedar. Pour ma part, c'est la première fois que je vois un être vivant encaisser un rayon mésotronique sans être volatilisé.

— Vraiment?

— Puisque je vous le dis.

— J'ai trouvé ça agréable.

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'agréable à emmagasiner de l'énergie comme une batterie d'accumulateurs géants... Après tout, ça vous regarde. Mais vous êtes-vous demandé ce qui arriverait si je recommençais cette petite expérience?... Il doit bien y avoir une limite, non? Vous exploseriez peut-être comme une vulgaire baudruche.

En disant, Kedar venait d'augmenter la puissance du rayonnement de son arme jusqu'à la démesure. Cela devenait aussi dangereux pour lui que pour son adversaire, mais c'était l'unique chance à sa disposition pour ne pas finir dans une marmite.

— Qu'est-ce qu'une baudruche? demanda tout à coup le monstre.

Bien sûr, on pouvait apprendre une langue en deux ou trois heures ou en deux ou trois jours, sans pour cela comprendre la signification de certains mots. A cette vitesse, les trous de mémoire devenaient excusables et, malgré leur supériorité évidente, les Triangles étaient semblables aux hommes.

— Une baudruche, expliqua-t-il en s'apprêtant à tirer, c'est un ballon trop gonflé.

Juste à ce moment, une force puissante, irrésistible, tordit le dissociateur comme un vulgaire morceau de carton, l'arracha des mains de Kedar et le projeta dans le vide. Le tout n'avait pas duré un millième de seconde.

Ebahi, le Protecteur regardait encore ses mains douloureuses et vides.

— Bon sang! cria-t-il, comment avez-vous fait ça?

— C'est ainsi, répliqua le Triangle. J'ai senti que je ne devais pas essayer une seconde fois et j'ai commandé à l'arme de partir.

— Et ça vous suffit comme explication ! brailla Kedar après un énorme juron qui aurait fait frémir ses amis de la Terre ; c'est de la psychokinèse.

— Hein ?

— Action de l'esprit sur la matière, si vous préférez.

— Je préfère, répliqua le monstre d'un air tellement suffisant que Kedar éprouva immédiatement l'envie de lui botter les fesses; mais ça n'explique rien de plus, continua l'autre.

Heureusement, Kedar tentait de retrouver son calme particulièrement soumis à rude épreuve.

« Supérieur, se disait-il, c'est évident, mais savent-ils se servir de leur supériorité?... Il doit bien y avoir une faille quelque part. » C'était à lui de trouver cette faille, avant que le monstre n'éprouve le besoin de manger.

— Non, s'obligea-t-il à répondre, ça n'explique rien de plus. Ce serait plutôt à vous de me le commenter dans le détail.

— Ah ! nous avons toujours été comme ça.

— Et c'est tout ce que vous trouvez à dire? Il y a pourtant eu

un moment, dans le temps, où vous n'étiez pas ce que vous êtes devenus.

— Sans doute, mais nous ne nous rappelons plus très bien. Il y a eu un moment où nous n'étions pas et un autre où nous étions. C'est tout.

— Par l'espace ! Que faites-vous de l'évolution ? Etiez-vous seuls à ce moment précis de votre apparition sur ce monde ? Etiez-vous moins nombreux ?

— Nous étions le même nombre et nous sommes restés tels que nous étions, car la mort est inconnue chez nous. Mais vivaient ici des Hallms... Ce que, chez vous, vous appelez des animaux. Ceux-là même qui ont construit les cités autour du lac. Comme vous, ils étaient comestibles. Malheureusement, il y eut de notre part une forte consommation. Au bout de quelques années nous avons été obligés de nous rabattre sur des races inférieures qui ne possédaient pas les mêmes qualités nutritives.

— Ce qui explique la rareté de toutes les espèces secondaires, dit Kedar.

— Hélas !

— C'est encore heureux que nous vous convenons en tant que viande de premier choix, déclara Kedar amèrement, croyez bien que j'en serais ravi si ma situation était tout autre. Mais si vous continuez de manger avec autant d'appétit, sans vous soucier de la reproduction, ce que contient le *Sirius* ne vous suffira pas et vous vous trouverez dans l'obligation de rechercher d'autres sources de ravitaillement.

Le monstre approuva de la tête.

— Vous avez raison. Nous avons pensé à votre navire de l'espace, car nous n'ignorons pas, surtout après l'écoute attentive de vos radios, que vous êtes le commandant de ce navire.

— En effet, je suis le commandant de bord.

— Cela ne va certainement pas vous faire plaisir, mais j'ai décidé d'en prendre le contrôle.

Kedar, qui venait de prononcer le nom du *Sirius* un peu au hasard, comme un ballon d'essai, pour savoir au juste ce qu'en pensait le monstre, fut assez surpris.

— Comment allez-vous faire? s'écria-t-il avec la curiosité d'un masochiste plongeant son bras dans un nid de reptiles venimeux.

— Je vais, tout simplement, prendre votre forme et vos vêtements, puis me présenter au conducteur de la première navette qui viendra vous chercher.

Kedar s'en serait douté.

— Il obéira certainement à vos ordres, déclara-t-il avec fatalisme, mais après, quand vous serez à bord du *Sirius*, comment agirez-vous?

— Sous un prétexte quelconque, je ferai descendre ici quelques individus qui seront immédiatement faits prisonniers et remplacés par autant de mes frères. Après plusieurs expéditions de ce genre, quand nous serons en nombre suffisant, nous attaquerons et nous prendrons possession du vaisseau.

Kedar n'en avait aucunement l'envie, mais il s'obligea à éclater de rire, tout en se demandant avec inquiétude si le Triangle savait ce que cela signifiait. Mais il s'inquiétait à tort, car le faux Carson avait eu largement le temps de prendre des leçons avec son modèle. « Que le diable du Cosmos emporte l'anthropologue ! » pensa-t-il.

— Pour quelle raison riez-vous? s'inquiéta le monstre.

Kedar s'essuya les yeux en faisant semblant de reprendre son sérieux.

— La chose est possible avec le conducteur de la navette, fit-il, mais il y a la suite.

— Et alors? J'ai bien réussi avec vous, pour quelle raison je ne réussirais pas avec d'autres ?

— Vous n'avez pas très bien réussi avec moi, déclara fermement Kedar qui venait de trouver la faille recherchée, car vous n'avez pas tenu suffisamment compte des réactions humaines après plusieurs années d'absence. Et il y a la suite. Avez-vous l'habitude de l'espace ?

— Certainement ! Il m'est arrivé, comme à mes frères, de m'élever très haut dans le ciel, jusqu'à l'effet d'apesanteur, mais il nous est impossible de supporter le froid qui règne à cette hauteur.

Kedar eut un sourire ironique vite effacé.

— Cela n'est rien, répliqua-t-il, mais en supposant que vous réussissiez à vous emparer du *Sirius* par la ruse, vous n'arriveriez pas pour autant à le mettre en marche, car G.C. refuserait de vous obéir.

— Qui est G.C. ?

— Un cerveau plus puissant que le vôtre et qui ne se laissera jamais dominer. Il possède toutes les connaissances de notre civilisation.

— C'est impossible ! s'écria l'être protéiforme qui croyait sa race supérieure à toutes les autres. Comment est-il ?

Kedar le lui expliqua du mieux qu'il put, avec des mots qui convenaient à un esprit supérieur, resté à l'aube de la connaissance par ignorance du monde, c'est-à-dire d'une niaiserie déroutante et dangereuse. Il continua ensuite par un tableau apocalyptique de l'Univers où les étoiles se trouvaient séparées par des distances incommensurables. Bien sûr, il évita de parler de l'hyperespace qui raccourcissait confortablement ces distances et termina par une phrase qu'il jugeait lapidaire :

— Comme vous pouvez le constater, vous serez toujours confrontés à ce même problème : la faim.

Il venait de parler pendant plus d'une heure sans être interrompu et s'arrêta, trop essoufflé pour continuer.

Pendant ce temps, Achnar s'était noyé dans l'océan. Un vent plus frais soufflait. Il eut froid tout à coup et plongea ses mains au fond de ses poches. La clarté diffuse de nombreuses étoiles était comme un rayonnement d'argent qui tombait du ciel et permettait de voir assez loin. L'heure était propice à la réflexion et il espérait que le faux Carson allait se diriger dans le sens qu'il venait de lui tracer. Dans le fond, il était assez satisfait de son petit discours sur l'Univers. Sa description était effrayante à souhait.

C'est alors, qu'en regardant autour de lui, il s'aperçut qu'ils n'étaient plus seuls. Les Triangles de la plage étaient tous là, silencieux, immobiles dans l'air, énigmes sombres et menaçantes. Que voulaient-ils?... Impossible de le deviner. En tout cas, ils donnaient l'impression d'écouter.

Brutale, la vérité lui apparut soudain. A leurs dons multiples, les Triangles ajoutaient celui de la télépathie. En effet, en ce moment, le sosie de Carson était en train de communiquer à ses semblables le

résultat de la conversation qu'il venait d'avoir avec le Terrien.

C'était facile à deviner en voyant son état de concentration.

Kedar eut un moment d'angoisse. Si les monstres avaient sondé son cerveau sans qu'il s'aperçoive de cette introspection, tout était fichu, car ils étaient maintenant au courant pour l'hyperespace et même pour autre chose.

Il attendit donc avec inquiétude la fin de cette tension.

Enfin, la voix de Carson s'éleva à nouveau.

— Pour quelle raison serais-je dans l'impossibilité de tromper votre G.C. ?

— A cause de nos ondes biologiques, expliqua Kedar en espérant que ça passerait. Elles sont différentes et ne peuvent être copiées. Même avec une ressemblance totale, ce serait impossible et G.C. ferait sauter le navire. N'oubliez pas non plus qu'en vous éloignant de votre étoile, vous perdez peu à peu votre force vitale.

Nouveau silence, annonçant une nouvelle consultation télépathique. Cette fois elle fut plus courte.

Il y eut comme un sifflement d'air trop comprimé, puis les Triangles disparurent totalement du paysage. Tout s'était passé si rapidement que Kedar n'avait pas eu le temps de voir vers quel endroit ils se dirigeaient.

— Mes frères pensent que l'on pourrait s'entendre avec vous, dit le monstre. Vous avez raison pour l'énergie de l'étoile. Les distances sont trop importantes pour espérer rencontrer une autre étoile possédant le même rayonnement.

— C'est évident, triompha Kedar enchanté de la tournure que prenait la conversation. Chez nous, sur Terre, un gamin de douze ans en sait plus que vous sur ce sujet.

La copie de Carson le regarda curieusement.

— Peut-être, répliqua-t-elle lentement, mais est-ce que ce gamin de douze ans serait capable d'arrêter un navire de l'espace en pleine course et de le ramener à son point de départ?

— Certainement pas... Hein?... Que voulez-vous insinuer? interrompit le Protecteur des Colonies en sentant ses cheveux se

dresser sur sa tête.

— C'est ce qui vient de se passer avec le *Sirius*, il y a quelques minutes à peine, annonça le monstre.

Kedar sentit le sang qui se retirait lentement de son visage.

— Qu'avez-vous fait? demanda-t-il d'une voix sans timbre, s'attendant au pire et s'apprêtant à se défendre.

L'Eridanien dut sentir ce bouleversement, car il leva la main comme pour calmer son interlocuteur.

— Rien de bien grave, Protecteur, assura-t-il en lui donnant pour la première fois son titre ; c'est ainsi que l'on vous appelle, n'est-ce pas?

— En effet, mais je vous en prie, expliquez-vous, le pressa Kedar.

— J'y arrive. Comme vous avez pu le constater tout à l'heure, quand nous sommes entre nous, nous employons la transmission de pensée. Cela va plus vite et nous permet d'éviter beaucoup d'erreurs. Avec vous, nous sommes obligés de communiquer par le moyen des sensations usuelles, car votre cerveau primitif ne permet pas l'échange télépathique, de plus, vos pensées sont imprécises, tellement embrouillées qu'il est impossible d'avoir une idée exacte de ce que vous allez faire d'une seconde à l'autre. Par exemple, en cet instant même, vous commencez à réviser l'opinion que vous avez de notre société, nous vous paraissions beaucoup moins naïfs qu'au début et vous avez peur. La réponse est très simple, Protecteur : quand nous avons un modèle qui a fait ses preuves, nous évoluons très vite.

Kedar avait peur en effet, ce viol de sa pensée pouvait se transformer d'un moment à l'autre en catastrophe. Comment y parer?

Il s'empara de la première idée qui lui vint à l'esprit, c'est-à-dire qu'il imagina un Carson débile qui se faisait botter le postérieur par un énorme soulier à clous.

L'image dut être saisissante pour le monstre, car il fit entendre une exclamation étonnée.

— Au fait, grogna Kedar en masquant sa peur derrière un mur de mauvaise humeur. Nous perdons du temps.

Le monstre devait penser la même chose, car il enchaîna :

— J'ai envoyé deux de mes frères à bord du *Sirius*, ceux de l'holographie envoyée avec le rapport : deux versions de Carson modifié en jeune mâle.

Kedar sursauta, il comprenait son erreur.

— C'était une aberration de votre part, constata-t-il ; Carson ne pouvait avoir eu deux enfants de cet âge en si peu de temps.

— Vous avez raison, d'autant plus qu'il n'avait pas de femelle à sa disposition. A notre décharge, nous ignorions tout des Terriens à cette époque. Nous ignorions aussi leur mode de reproduction.

Le Protecteur tiqua un peu lorsqu'il entendit le mot « femelle », mais préféra se taire. D'ailleurs, protester n'aurait servi à rien, sinon embrouiller un peu plus les choses. Il se contenta de demander :

— Comment avez-vous réussi à les faire pénétrer à bord?... Il n'y avait qu'une navette de disponible : la mienne.

Ce qui ressemblait à Carson ébaucha un sourire.

— Par transfert instantané. Cela dérive un peu de l'action de l'esprit sur la matière. Il suffit de mémoriser l'endroit où nous désirons apparaître et nous y sommes. Pour mes deux frères, ils avaient trouvé dans les papiers de l'anthropologue plusieurs holographies d'un navire semblable au *Sirius*. L'une d'elles représentait la cale, or rien ne ressemble plus à une cale qu'une autre cale, surtout quand le navire est fabriqué en série. Leur transfert a réussi du premier coup. L'ennui, c'est que dans cette partie du navire où ils se rematérialisèrent, il y avait un nombre important de prisonniers qui se disaient martiens. Heureusement, aucun des prisonniers ne remarqua cette arrivée impromptue, sauf la machine que vous appelez G.C.

— Eh bien ! s'écria Kedar totalement anéanti par les pouvoirs supranormaux que possédaient les Triangles, les circuits de G.C. ont dû chauffer à blanc. J'espère que vos frères n'ont rien tenté contre lui.

Le monstre haussa les épaules.

— Ils ont essayé de le neutraliser, dit-il.

— Grande Galaxie ! On ne s'attaque pas à un ordinateur comme on s'attaque à un homme.

— Ils ont essayé de le neutraliser par des méthodes parapsychiques, mais se sont heurtés à un mur. Surpris par cette

résistance, mes frères ont tenté de provoquer une diversion en libérant les prisonniers. Aussitôt, l'alerte a été donnée par des hurlements de sirènes et la troupe est entrée en action.

— On ne peut pas dire que vos frères sont discrets.

— C'est à ce moment que la machine G.C. a remis les moteurs du *Sirius* en marche. Heureusement, nous avons réussi à l'arrêter en contrôlant les réacteurs et à le faire revenir au même endroit. Mes frères sont revenus avec un message de G.C. qui vous est destiné.

— Ah! fit Kedar avec espoir, que dit ce message?

— Que le processus du plan K se déroule normalement et que seule votre présence à bord pourrait l'interrompre.

L'espoir de Kedar s'envola immédiatement. Si G.C. avait décidé d'appliquer le plan K c'est qu'il ne restait plus aucun moyen d'en sortir.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir réussi, déclara-t-il stoïquement. L'ennui c'est que vous allez y passer aussi. Il nous reste à peu près quatre heures avant la phase finale.

Malgré son impassibilité, le Triangle montra son inquiétude.

— Que voulez-vous dire ? Qu'est-ce que le plan K ?

— Un coup de poker cosmique. Ou ça réussit ou ça ne réussit pas. Ou vous nous laissez partir ou nous sautons tous ensemble. C'est à vous de décider.

— Faire sauter quoi et comment ?

— Faire sauter votre étoile avec une bombe antimatière. Vous voyez d'ici le résultat : toutes les planètes qui flambent.

— C'est impossible ! Une force pareille n'existe pas.

— Qu'en savez-vous? D'ailleurs, vous ne savez rien, puisqu'il faut tout vous apprendre. Apprenez qu'il existe dans l'Univers des forces dangereuses qu'il vaut mieux laisser tranquilles. G.C. est une de ces forces.

C'était visible, le monstre commençait à perdre son calme. Cette menace imprécise qui rôdait autour de lui, qu'il ne pouvait contrôler, était un tourment. Allait-il être vaincu par une machine ?

Kedar sentait que son déguisement commençait à lui peser et qu'il suffisait d'un rien pour qu'il retrouve son aspect habituel.

Mais pour continuer de discuter avec ce bipède, il devait conserver cette forme primitive.

Au-dessus de leur tête, une ombre triangulaire se matérialisa tout à coup. Surpris, Kedar fit un bond en arrière comme s'il voyait le diable ou craignait une attaque.

— Un messenger, prévint le faux Carson.

Il se concentra aussitôt. Pendant quelques secondes il resta immobile, le visage tendu, les yeux mi-clos, attentif à la pensée de l'autre.

Enfin, le messenger disparut comme il était venu. L'apparence de Carson reprit contact avec le réel.

— Nous n'avons rien trouvé autour de l'étoile, annonça-t-il. Je veux dire rien qui ressemble à une bombe antimatière.

— Qu'en déduisez-vous ?

— J'aurais tendance à croire, en effet, que votre engin de destruction est vraiment un coup de poker. Qu'en réalité, il n'existe pas. Est-ce bien le sens que vous donnez à ce mot étrange ?

— Si vous voulez. Vous êtes libre de votre choix et, surtout, de ne pas vous tromper. Croyez-vous G.C. capable d'inventer un coup pareil ?

— Pourquoi pas ?

— G.C. n'est qu'un assemblage de cristaux mémoriels, sans aucun doute capable de résoudre quelques centaines d'équations du deuxième degré à la seconde, histoire de passer le temps, mais ce n'est pas une preuve d'intelligence, c'est une aptitude au calcul algorithmique. Il manque fatalement d'imagination et ne peut mentir. Par contre, c'est un pragmatique, il connaît maintenant vos possibilités et, en conséquence, a calculé son vecteur de lancement. Inutile d'insister, vous ne trouverez pas la bombe. Me croyez-vous maintenant ?

— Peut-être... Tout à l'heure, alors que je sondais votre esprit, j'ai senti la peur l'envahir à l'annonce de la mise en place du plan K. J'aurais tendance à vous croire, mais un doute subsiste.

— Pour quelle raison ?

— La machine G.C. pourrait très bien nous tromper tous les deux.

— Je n'ai pas besoin de sonder votre esprit pour m'apercevoir qu'il est tordu, grommela Kedar avec hargne. Bon sang! la méfiance vous aveugle. Imaginez que G.C. puisse nous tromper tous les deux !... C'est lui prêter une forme de raisonnement qu'il ne peut avoir. Ce tas de ferraille ne peut prendre de décision à moins d'être programmé à l'avance sur un cas précis et certainement pas au hasard des événements. Personne à bord du *Sirius* ne s'attendait à votre présence sur Eridan VII, même pas moi. Vous devez en convenir.

— J'en conviens, admit le monstre avec la moue habituelle de Carson quand quelque chose le préoccupait.

Kedar détourna les yeux. « Je ne m'y ferai jamais, pensait-il. »

L'autre continuait :

— Je vais vous proposer un coup de poker.

— Encore ! Un seul ne suffit pas?

— Pourquoi ? Ce n'est pas dans la règle du jeu.

— Si. Seulement je trouve que ce n'est pas le moment de s'amuser, même si la règle du jeu s'y prête. Et puis, le temps passe. N'oubliez pas que vous devez prendre une décision.

— J'y arrive, j'y arrive, s'empressa de répondre le monstre. Voici ce que je vous propose : votre vie, celle de vos amis, votre liberté à tous et le départ immédiat du *Sirius* dès que vous m'aurez livré la marchandise que je vais vous demander.

— Oh ! quelle marchandise ? s'inquiéta Kedar.

— Tous les détenus que vous avez à bord.

— Les Martiens ?

— Oui. D'après mes frères, c'est comme cela qu'ils se font appeler.

— Au diable vos frères ! Humainement c'est impossible.

— Pourtant, d'après ce que j'ai entendu dire, ces Martiens

désirent absolument s'installer sur cette planète et même en faire venir d'autres. Pourquoi ne pas les contenter? Vous en seriez débarrassé.

Kedar, qui était loin de s'attendre à cette proposition, en resta muet de saisissement.

— Alors? insista le monstre.

Kedar se décida enfin. En parlant, il se disait qu'il allait à la mort et qu'il était stupide de se sacrifier ainsi, au nom d'une éthique dépassée, pour une bande d'abrutis qui se croyaient exploités, alors que les Terriens, depuis des décennies, ne cessaient de leur tenir la tête hors de l'eau pour les aider à survivre. Bien sûr, il savait que ce sacrifice ne servirait à rien si les Triangles continuaient de maintenir leur pression sur le *Sirius* pour l'empêcher de partir, mais pouvaient-ils l'employer indéfiniment?... Il devait bien y avoir une limite à leur possibilité.

D'un autre côté, s'il réussissait à remonter à bord, peut-être retarderait-il l'explosion de la bombe... Tout cela n'était que suppositions.

— Si votre garde-manger est vide, déclara-t-il d'une voix neutre, ne comptez pas sur moi pour le remplir.

— Vous avez tort. Je sais que vous n'aimez pas ces gens, je le lis dans vos pensées ; quant à eux, ils vous détestent.

— Cessez donc de lire en moi comme dans un livre, cela m'est très désagréable et la conversation devient inutile si vous savez à l'avance ce que je vais dire.

— Désolé... La force de l'habitude, vous comprenez?... Vous pourriez avoir envie de changer d'avis sans oser me le dire.

— Ce serait idiot de ma part. Il m'est impossible de changer d'avis. Les Martiens sont des humains comme nous, je me dois de les sauver si je peux le faire.

— Vous mentez, vous vous mentez à vous-même. Vous vous préoccupez surtout des suites possibles. L'opinion de vos semblables compte beaucoup pour vous, car vous espérez la présidence dans un avenir proche.

Kedar ne put dissimuler un mouvement d'impatience. Il y avait un peu de vrai là-dedans. Décidément, le monstre faisait des progrès rapides et comprenait de mieux en mieux les pensées humaines.

— Vous trichez ! cria-t-il. Vous ne devez pas regarder le jeu de l'adversaire, c'est interdit.

— Excusez-moi, je me retire. Est-ce votre dernier mot ?

— Pas tout à fait. J'aimerais discuter avec votre chef.

Vous devez bien en avoir un de caché quelque part.. Qu'il se montre.

— Nous sommes plusieurs et nous sommes un seul, dit le monstre.

Tout était dit : il y avait un tas de Triangles et une seule pensée directrice. Et lui, Kedar, luttait avec ses faibles moyens contre une force extraordinaire aux pouvoirs sans limites. Un être supérieur, primitif, capable de comprendre des aspects de l'Univers sans aucune instruction ni éducation, ce qui est interdit à l'homme, mais encore plongé dans l'ignorance et l'innocente cruauté de l'enfance, et dont la capacité du cerveau restait accaparée par la notion de survie.

Ce qu'il fallait à ces êtres pour progresser, c'était une planète comme la Terre. Peut-être même que le projet d'invasion était déjà à l'étude. A peine cette pensée venait-elle de l'effleurer qu'il s'empressa de la rejeter en lui superposant son inquiétude pour ce qui se passait à bord du *Sirius* en ce moment.

— Je dois avouer mon impuissance à vous combattre, dit-il en frissonnant malgré lui. Dès que je pourrai retourner à bord, je ferai le nécessaire.

— Dois-je comprendre que vous avez perdu et que vous acceptez mes conditions ? demanda le monstre en faisant prendre à la physionomie de Carson un air bêtement triomphant.

— Je les accepte, admit Kedar à contrecœur et avec suffisamment de sécheresse dans le ton pour faire croire qu'il était vexé. Il me suffira d'un appel radio pour que l'on vienne me chercher avec la navette.

Cette fois, le Triangle parut satisfait. Il alla chercher dans les souvenirs de l'anthropologue un geste de sympathie, tendit la main, puis renonça. Peut-être pensait-il déjà à autre chose.

— Inutile de perdre un temps précieux ! s'écria-t-il. Je peux vous y mener en une fraction de seconde. Il vous suffit de mémoriser l'endroit.

S'il fut étonné, Kedar ne le montra pas. Il en avait déjà trop vu et entendu pour douter des pouvoirs de son adversaire. Il obéit presque inconsciemment et mémorisa une partie du bureau de l'ex-commandant Ralif en espérant que personne ne s'y trouvait, car c'était le seul endroit par lequel il pouvait pénétrer à l'intérieur de G.C.

— Je suis prêt, annonça-t-il.

Brusquement, tout se brouilla autour de lui; les arbres s'effacèrent d'un seul coup, le ciel étoilé disparut pour faire place à un plafond, les bruits de la mer et du vent furent remplacés par un bourdonnement, presque imperceptible, de moteur. Une lumière artificielle remplaça la froide clarté des étoiles et une peinture représentant un paysage terrestre se matérialisa devant lui. Il reconnut immédiatement cette peinture, c'était celle qui dissimulait l'entrée du tube gravifique permettant d'accéder à l'ordinateur. Il se trouvait à l'endroit même, mémorisé par lui, un quart de seconde plus tôt. Il se trouvait enfin dans le *Sirius* !

Il regarda autour de lui. Le bureau était vide. Tout paraissait calme et il ne percevait aucun bruit de bataille à l'extérieur. La révolte des Martiens s'était probablement circonscrite autour des cales et avait dû être matée rapidement.

Certes, sa situation n'était pas meilleure ici qu'en bas, sur la planète, mais il s'y sentait plus à l'aise pour réfléchir et, au besoin, prendre certaines décisions.

Son premier mouvement fut pour se précipiter vers la chambre où devait dormir Stella, mais il réfréna vite ce désir inconscient. D'ailleurs, il n'était plus temps; sa présence venait sans doute d'être détectée par G.C. car la peinture s'écartait sans son aide, découvrant ainsi l'entrée du tube, il s'y laissa glisser en douceur. Une légère poussée le précipita vers le bas. Quand il descendit du socle, la voix de G.C. l'accueillit :

— *Comment allez-vous, Protecteur?*

— Assez mal, merci, grogna Kedar. Sais-tu ce qui m'est arrivé sur Eridan VII ?

— *Oui, Protecteur.*

— Hein?

— *Je suis au courant.*

— Et tu as le culot de me dire ça en face, alors que tu aurais pu intervenir !

— *Mon intervention aurait été inutile. J'ai particulièrement apprécié cette partie de poker.*

— Au moins, protesta Kedar avec violence, tu aurais pu me prévenir.

— *Vous n'auriez pas pu dissimuler ma présence.*

C'était vrai ! Un moment, il avait oublié que les Triangles lisaient les pensées.

— Pour quelle raison m'as-tu envoyé ce message, concernant le plan K, par l'intermédiaire de ces deux monstres? demanda-t-il.

— *Pour les obliger de s'en aller et faire peur aux autres. J'ai attentivement écouté votre conversation avec le faux Carson. Ces êtres sont très dangereux.*

— Je le sais, bon sang ! s'emporta Kedar. Inutile de me faire un croquis de la situation, je la connais aussi bien que toi. Je crois que ce qu'ils veulent en réalité, ce sont les coordonnées spatiales de la Terre. Ils sont gourmands de chair humaine. Je me demande si, par leurs propres moyens ils seraient capables de parcourir cette énorme distance d'une manière instantanée.

— *Tout est possible avec les pouvoirs supranormaux.*

— Comment as-tu pu nous écouter?... Ils peuvent détecter la moindre source d'énergie à des kilomètres.

— *Je me suis servi d'un mini-sondeur qui vous suivait au ras du sol, dont la longueur d'onde est la même que celle de ces êtres. Les images enregistrées sont parfaites, elles vous serviront plus tard, quand le moment sera venu de vous expliquer sur la destruction de cette planète.*

Kedar sursauta. G.C. ne lisait pas les pensées mais ses conclusions rejoignaient étrangement les siennes.

— Où est la bombe? s'inquiéta-t-il.

— *Sur Eridan VII, au fond de l'océan.*

Kedar ébaucha un pâle sourire en pensant que les Triangles recherchaient la bombe autour d'Achernar, alors qu'elle se trouvait chez eux, preuve qu'ils n'étaient pas invincibles.

— La planète va être réduite en cendres, déclara-t-il sombrement, nous devons nous éloigner avant de provoquer l'explosion. Est-ce que nous pourrions nous dégager de l'emprise de ces monstres ?

— *Ce sera possible en doublant le champ de force, mais il faudra faire vite. Peut-être tiendront-ils la promesse qu'ils vous ont faite.*

— Je n'en sais rien. Avant de partir j'étais à peu près sûr, mais maintenant j'ai des doutes. Cependant, il est possible qu'ils soient encore suffisamment naïfs pour tenir leur parole. De plus nous pouvons compter sur une diversion au moment de l'arrivée des Martiens sur leur planète.

G.C. fit entendre une sorte de bruit de fond qui ressemblait à un soupir gigantesque.

— *Ainsi vous vous êtes décidé, Protecteur.*

— Oui. Je me suis souvenu tout à coup que nous n'avons pas de quoi les nourrir sur le chemin du retour. Ce manque de ravitaillement leur incombe totalement. Ils échapperont donc à la justice terrienne. Bien sûr, il y a aussi cette révolte... A ce propos, est-ce que cette rébellion a été entièrement réprimée ?

— *Totalement, Protecteur. Les militaires les ont refoulés à fond de cale et continuent de les surveiller. Nous déplorons une vingtaine de morts dans les deux camps.*

— C'est encore trop, soupira Kedar, mais il fallait s'y attendre. Que réclamaient-ils ?

— *Le droit de débarquer sur Eridan VII pour fonder une colonie martienne.*

— Eh bien ! je ne vais pas les contrarier, bien au contraire ! Passez-moi le commandant.

Quelques secondes plus tard, le visage bouffi de Tosa apparaissait sur l'écran intérieur. Ses petits yeux, à demi fermés par le besoin de sommeil, s'écaraillèrent à la vue de Kedar.

— Vous, Excellence ? s'étonna-t-il. Si je m'attendais !... Je vous croyais en bas, sur la planète, en compagnie de Carson.

— J'y étais en effet, répliqua Kedar après s'être excusé, mais je suis revenu en apprenant la tentative des Martiens pour s'emparer du

Sirius. Vous félicitez les officiers de ma part.

— Ah, ah! Euh!... Oui... Vous êtes revenu, évidemment. Comment avez-vous fait?

Evidemment, le commandant Tosa avait une bonne raison de s'étonner, mais comment lui expliquer la chose sans passer pour fou. Kedar préféra remettre à plus tard ce genre d'explication.

— Peu importe, grommela-t-il entre ses dents, ce n'est pas le moment d'entrer dans les détails. Voici mes ordres au sujet de cette mutinerie : Je donne l'autorisation aux Martiens de s'installer sur cette planète pour y fonder une colonie comme ils le désirent. Le transfert de ces hommes et femmes devra commencer immédiatement, en une seule rotation, ce qui nécessitera l'emploi de quatre navettes. Plus vite nous nous débarrasserons de ces sauvages, mieux nous nous porterons. Aucune ration alimentaire ne leur sera distribuée ni aucune arme. Il y a sur Eridan VII suffisamment de plantes vertes pour assurer leur subsistance en attendant les prochaines récoltes. Au besoin, nous pourrons leur céder une machine de transformation des végétaux.

Le commandant Tosa écoutait ces paroles comme s'il dégustait une merveilleuse liqueur. Son visage était un véritable poème, on pouvait y lire tour à tour la satisfaction, l'espoir, la joie, l'inquiétude, le soulagement et bien d'autres choses encore.

— Ah ! j'oubliais, dit encore Kedar qui venait de s'interrompre, l'ex-commandant Ralif partira le dernier, en ma compagnie, dans la navette du lieutenant Ruef. Je tiens, en effet, à l'avertir des inconvénients qu'il pourrait rencontrer en bas.

— Et les affaires personnelles? demanda encore Tosa.

— Ils peuvent les emporter, sauf les armes ; je ne tiens pas à ce qu'ils essayent de s'emparer d'une navette, sous prétexte qu'elle leur serait utile à l'exploration. Terminé pour moi.

Comme le commandant ne savait quoi répondre et commençait à bafouiller, Kedar s'empressa d'interrompre la communication. Il avait une bonne raison pour cela ; c'est qu'il ne tenait pas à être interrogé une seconde fois sur le moyen qu'il avait employé pour revenir à bord, ni sur l'étrange comportement de G.C. qui se permettait de déplacer le *Sirius* sans raison sérieuse, puis de le ramener au même endroit, tout cela sans qu'aucun ordre ne lui ait été donné.

Il est vrai que ces différentes opérations avaient eu lieu à un moment où l'effervescence battait son plein au fond des cales. Tosa ne devait pas être très sûr de son affaire, car il ne tenta pas de rappeler son chef. Satisfait, Kedar s'empressa de quitter G.C. et de remonter dans le bureau.

Après avoir remis en place le paysage terrestre, il passa dans le grand salon où une surprise l'attendait : Ruef était là, assis devant le bar, occupé à s'empiffrer, avec entrain, une nourriture abondante.

« On ne dirait pas que l'on va être bientôt rationnés, pensa Kedar. » Quant au lieutenant, l'arrivée du Protecteur lui coupa net l'appétit.

— Vous ici ! brama-t-il en avalant de travers.

— Pas si fort, lui conseilla aimablement Kedar ; je ne suis pas sourd et il est inutile de réveiller le quartier.

Ruef déglutit péniblement comme un serpent qui vient d'avaler une proie trop grosse.

— Mais, mais..., fit-il quand il réussit à parler, je vous croyais sur la planète, en compagnie de Carson.

— C'est drôle comme sont les gens, constata Kedar avec ennui, j'en avais terminé avec Carson, alors je suis remonté, voilà tout. Ma parole ! à vous entendre on dirait que je viens de réaliser un exploit.

— Co... comment ?

— Comment quoi ?

— Par quel moyen êtes-vous revenu ?

— Ah, non ! Expliquez-vous, mon vieux.

Le Protecteur se mit à agiter les bras comme s'il battait des ailes.

— Comme ça, dit-il.

Ruef manqua étouffer. Il commençait à se demander si son patron n'était pas devenu subitement fou, lorsque la voix de Stella s'éleva derrière eux.

— Oh! Man... Comment vous êtes-vous débrouillé pour revenir seul jusqu'ici ?

Kedar se retourna. Elle était là, devant lui, souriante, enveloppée dans une robe de chambre trop grande pour elle. Aussitôt, il sentit son pouls s'accélérer en pensant qu'il aurait très bien pu ne jamais la revoir.

— N'insistez pas, intervint brusquement Ruef, Son Excellence est dans un état bizarre... Oui, ajouta-t-il, c'est bien le mot qu'il faut.

— Que voulez-vous dire ? s'inquiéta la jeune femme. Je vois bien qu'il est tout à fait normal. C'est vous qui êtes fou.

— Mais je n'ai pas dit ça ! protesta Ruef.

— Rassurez-vous, dit Kedar avec assurance, je possède encore toute ma lucidité. Vous désirez savoir comment je suis venu jusqu'ici en traversant la coque du *Sirius*, n'est-ce pas?... Eh bien, je n'en sais fichtrement rien, mais j'y suis, c'est un fait. Devant votre insistance, je préfère vous passer la dernière séquence enregistrée par G.C. avec son mini-sondeur. Vous comprendrez mieux ce qui m'est arrivé, car un tas d'explications m'entraîneraient trop loin et risqueraient de vous paraître embrouillées et peu crédibles. Bien entendu, ce que vous allez voir est top secret, seulement réservé au Grand Conseil de la Terre. Me suis-je bien fait comprendre ?

Sur un signe d'assentiment de ses deux interlocuteurs, il se dirigea vers le vidéophone pour appeler G.C. et lui demander de passer la dernière séquence sur Eridan VII.

Aussitôt, le petit écran s'illumina. Il reconnut immédiatement l'endroit où il se trouvait il n'y a pas longtemps encore et se vit, lui-même, debout au bord de la falaise.

Le sondeur devait être placé en hauteur, probablement dissimulé entre les frondaisons d'un arbre.

Tout à coup, il s'entendit répéter les paroles du début :

— « Par tous les diables du cosmos ! Des triangles qui font trempette et batifolent... »

Et la scène continua, légèrement accélérée, jusqu'à l'apparition du faux Carson.

En le voyant, Stella s'écria :

— Je le reconnais, c'est celui de l'holographie.

— Seulement une copie, rectifia Kedar, celui-là est un faux.

— Comment cela? demanda Ruef qui s'était rapproché.

— Le vrai est mort. Mais écoutez et vous comprendrez.

Kedar se retira du côté du bar où il se servit un copieux verre d'alcool. Il le dégusta dans un fauteuil. De temps en temps, il entendait quelques exclamations de surprises poussées par ses compagnons.

Enfin, à son grand soulagement, la séquence se termina par la dématérialisation du principal acteur, en route pour le *Sirius*.

— C'est extraordinaire ! dit Stella.

— Ahurissant ! renchérit le lieutenant d'une voix éteinte.

Il était devenu subitement pâle et n'avait plus envie de plaisanter, car il se rendait compte du danger que représentaient, pour l'espèce humaine, ces êtres supérieurs.

— Oui, reprit Stella, ces Triangles nous considèrent un peu comme des poulets avant leur entrée dans le congélateur. Quelle gifle, mes aïeux ! Notre petit orgueil va en prendre un bon coup.

— Pas trop, déclara sombrement le lieutenant. Cela va dépendre du temps qu'il nous reste avant de passer à la casserole. S'ils peuvent arrêter le *Sirius* en pleine course, ils peuvent aussi bien le déposer sur Eridan VII.

— Je sais, déclara Kedar, ils nous sont supérieurs en tout, mais tellement imbus de cette supériorité qu'ils ne peuvent concevoir une résistance quelconque de leurs victimes. A nous de jouer sur leurs erreurs.

— Ah oui, toujours la partie de poker! s'exclama Ruef.

Il y eut un moment de silence, puis Kedar leur expliqua le plan conçu avec l'aide de G.C. sans toutefois mentionner l'utilisation de la bombe antimatière. Par précaution, il préférait garder le silence sur ce sujet.

— Mais, intervint la jeune femme d'une voix tremblante, cette partie de poker implique l'abandon des Martiens. N'est-ce pas aller un peu loin ?

— Nous ne pouvons faire autrement. Cette condition est

imposée par l'adversaire, qui a un besoin urgent de viande fraîche.

Stella porta la main à sa bouche. Kedar remarqua que ses doigts tremblaient.

— Ce sont des hommes, dit-elle encore.

— Ce sont des tueurs, rétorqua le Protecteur. Il ne faut pas oublier leur comportement sur la Terre. En politique, la bonté est une faiblesse du cœur et je ne tiens pas à mourir d'une crise cardiaque.

Ruef se mit à tousser.

— Entièrement de votre avis, Protecteur. Franchement, est-ce que nous avons une chance de nous en sortir ?

— Franchement, je l'ignore. Cela va certainement dépendre de notre rapidité. La surprise reste le seul moyen à notre disposition pour tenter de vaincre ces monstres. Mais peut-être tiendront-ils leur promesse de nous laisser partir. A vrai dire, je n'ai aucune certitude à ce sujet. D'un autre côté, s'ils paraissent ignorer l'hyperespace ainsi que les coordonnées de la Terre, ils semblent connaître à fond le transfert instantané ; c'est plus commode, moins cher et plus rapide. D'ailleurs, vous avez pu juger de son efficacité sur ma personne.

— Oui, dit Ruef, seulement sur une courte distance, mais sur une centaine d'années-lumière?...

— Le temps serait exactement le même, la précognition abolit les distances.

Ruef haussa les épaules avec fatalisme.

— Après tout, fit-il remarquer, cela ne change rien au fait que nous sommes, pour le moment coincés. Est-ce que le commandant Tosa est au courant ?

— Certainement pas. J'ai préféré garder le silence là-dessus. Je me refuse à polémiquer avec l'état-major. Ce serait une perte de temps. Certains officiers refuseraient même d'y participer par crainte de sanctions.

Ils en étaient là de leur conversation, lorsque le vibreur du vidéo se fit entendre avec insistance.

Kedar s'empara de l'écouteur.

— J'écoute.

Ce fut la voix du commandant Tosa qui lui répondit.

— Tout est prêt, monsieur le Protecteur, annonça-t-il.

— Déjà? s'étonna, avec juste raison, Kedar. Est-ce que tout s'est passé normalement ?

— Aucun ennui. Dès qu'ils ont appris qu'ils allaient débarquer sur Eridan, tout s'est passé dans le plus grand calme et une discipline exemplaire. Les Martiens sont maintenant entassés avec leurs bagages dans quatre navettes. La cinquième, celle du lieutenant-major Ruef, se trouve à votre disposition avec le passager, comme il a été convenu. Le départ aura lieu d'ici quinze minutes. Je suppose que le lieutenant major est à vos côtés.

— En effet, il est là.

— Dans ce cas, prévenez-le que sa navette partira la dernière. Terminé pour moi.

— Pour moi aussi, dit Kedar en raccrochant. Départ dans quinze minutes, prévint-il en s'adressant à Ruef surpris.

— Et moi? s'inquiéta aussitôt Stella.

— Vous allez nous attendre ici, répondit doucement mais fermement Kedar, notre absence ne sera pas longue, tout juste le temps de surveiller le débarquement d'une altitude suffisante. Nous revenons aussitôt.

— Faites attention à vous, Man.

Il y avait dans les yeux de Stella beaucoup de choses qu'elle n'osait exprimer : un mélange de supplication, de peur et d'amour.

Kedar le comprit.

— Je reviendrai, dit-il d'un ton rassurant, en se retenant pour ne pas la prendre dans ses bras. Venez Ruef, il est temps.

La jeune femme les regarda s'en aller, puis quand la porte se fut refermée derrière les deux hommes, elle se laissa tomber dans un fauteuil et resta sans bouger, les yeux vides, luttant contre le désespoir qui l'envahissait peu à peu et avait été trop longtemps contenu. Maintenant, seule, elle se rendait compte dans quel effroyable piège cosmique ils étaient tous tombés.

Pendant ce temps, Man Kedar, accompagné du lieutenant Ruef, se précipitaient tous deux à travers les galeries brillamment éclairées et les tubes gravifiques, en direction du grand hall, dans lequel se trouvaient garées les cinq navettes du *Sirius*. Elles pouvaient toutes contenir une centaine de personnes. Ils y arrivèrent en quelques minutes. L'endroit bourdonnait du bruit des portes des sas, lourds battants métalliques qui s'ouvraient lentement pour permettre le passage des navettes avant leur projection dans l'espace. Des appels, des cris fusaient de toutes parts, se répercutaient dans les cintres et redescendaient en échos sonores. Des militaires armés faisaient les cent pas, surveillaient attentivement les accès aux navettes, faussement indifférents aux injures lancées par les Martiens.

Ruef toucha le bras du Protecteur.

— Là, dit-il en montrant du doigt une sorte d'estrade surmontée d'une cabine en verre épais, qui semblait totalement indépendante du hall pour les circuits de distribution d'air.

A l'intérieur, trois officiers s'agitaient en lançant des ordres dans un micro. L'un d'eux se retourna brusquement et Kedar reconnut le commandant Tosa. Il se mit à faire des signes à leur intention.

— Venez, dit le lieutenant en allongeant brusquement le pas, on nous invite de nous presser un peu plus. Ma navette se trouve là-bas, sur notre gauche.

Kedar le suivit en évitant quelques bagages abandonnés par manque de place. Déjà, l'une des navettes commençait à glisser sur son rail afin de pénétrer à l'intérieur du sas.

Quand Kedar se hissa à l'intérieur de celle de Ruef, celui-ci commençait déjà la manœuvre de départ. Ses doigts couraient sur la table de contrôle comme sur un clavier. Il enfonçait des contacts et de petites lumières jaunes et vertes clignotaient un peu partout.

Dans un sifflement d'air comprimé, la porte se referma hermétiquement et ce fut le silence. Kedar se tourna alors vers l'homme qui se trouvait assis dans le fond.

— C'est vous, Ralif ? demanda-t-il d'une voix sèche.

L'homme releva vivement la tête qui apparut en pleine lumière.

— Vous le savez puisque c'est vous qui m'obligez à supporter votre présence.

— Oui, c'est bien vous, répliqua Kedar. Je désirais avoir un otage au cas où l'embarquement dans les navettes aurait tourné mal, mais je crois que ça ira. Vos hommes ont l'air de vouloir se tenir tranquilles.

— Dans ce cas, laissez-moi sortir de cette navette pour aller dans une autre.

— Non, vous resterez avec nous jusqu'à la fin.

— Ah ! vous avez sans doute encore besoin de moi. Allez-y, que voulez-vous savoir?

— Je veux avoir les noms et adresses de tous ceux qui ont travaillé pour vous sur Terre et pas seulement les Martiens.

— Me prenez-vous pour un lâche?... Pauvre minable, vous n'obtiendrez rien de moi.

— Ce sera comme vous voudrez, Ralif. Dans ce cas, vous trouverez bon que je vous laisse à bord. Vous serez jugé sur Terre et probablement pendu.

— Vous oseriez faire ça ? J'en appellerai à la Haute Cour Fédérale.

Il ajouta après une légère hésitation :

— J'ai des amis qui interviendront en ma faveur.

— La Haute Cour n'a que faire d'un type aussi compromis que vous, se fâcha Kedar, et vos amis vous laisseront tomber. Moi aussi je...

Il allait dire que lui aussi avait des amis bien placés, capables d'influencer les juges, mais il fut interrompu par Ruef et s'en félicita.

— Attention ! cria soudain ce dernier, nous allons démarrer.

Effectivement, toutes les navettes glissaient maintenant sur leur rail pour entrer dans leur sas respectif. Celle du major fit comme les autres. Bientôt, la lourde porte métallique, isolant le sas du reste du navire, se ferma derrière eux dans un bruit d'enfer, cependant qu'à la suite d'un signal lumineux et sonore, la porte de sortie s'ouvrait à son tour.

La navette fut violemment projetée dans la nuit glacée de l'espace. Non loin d'eux, les autres navettes venaient de mettre en

marche leurs réacteurs et filaient droit vers la partie éclairée d'Eridan VII où elles ne tardèrent pas à disparaître dans les hautes couches de son atmosphère. Ruef stabilisa son engin à peu près à mi-chemin entre la planète et le *Sirius*.

— Que faites-vous? s'inquiéta Ralif en se levant brusquement de son siège.

— Restez tranquille ! intima Kedar en le menaçant d'un rupteur. Et cessez de poser des questions stupides. C'est à moi de les poser.

L'ex-commandant se rassit lentement, cependant que Kedar marchait droit vers lui.

— Posez vos mains sur le dossier du fauteuil qui se trouve devant vous, commanda-t-il d'un ton menaçant.

Après lui avoir lancé un coup d'œil haineux, Ralif obéit, mais Kedar le sentait aux aguets, prêt à tout.

Il le fouilla rapidement et trouva dans l'une de ses poches un rupteur semblable au sien, qui avait curieusement échappé à tous les détecteurs. Tosa allait devoir lui fournir quelques explications.

— Vous me prenez pour un imbécile, grommela-t-il en lançant l'arme à Ruef qui ricanait dans son coin.

Toutes les navettes étaient en liaison phonique de façon à pouvoir communiquer entre elles en cas d'accident ; or juste à ce moment, une voix angoissée se mit à hurler dans le haut-parleur :

— Les Martiens nous attaquent ! Ils veulent s'emparer des navettes. Je répète : Les Mart... ! Au secours! Au sec...

La voix cessa brusquement de crier comme si quelqu'un venait de plaquer brutalement sa main sur la bouche du malheureux. Un bruit de lutte succéda, puis un hurlement de douleur indicible, et la communication fut interrompue. Il régna un silence pesant entrecoupé de bruits parasites.

Ruef et Kedar se regardèrent.

— Ce sont des fous dangereux, dit enfin le lieutenant, laissez-moi faire avec celui-là, je me charge de le faire gueuler dans le micro.

Il se dirigeait déjà vers Ralif.

— Du calme, s'interposa Kedar, ce n'est pas le moment de régler des comptes.

— Les imbéciles! s'écria l'ex-commandant qui n'avait pas fait attention aux propos tenus par le lieutenant. Je les avais pourtant prévenus de rester tranquilles. Ils vont tout gâcher.

— Vous répondrez de ça aussi, assura le Protecteur avec dégoût.

Ils attendirent encore un moment, mais les ondes restèrent muettes.

Comme ils allaient se décider à revenir à bord, une autre voix s'éleva du haut-parleur. Cette fois, c'était une voix de femme :

— Ando! appelait-elle. Tu m'entends, Ando?

Ralif sursauta.

— C'est ma femme ! dit-il. Laissez-moi lui parler.

Il allait se lever, mais une poigne de fer le maintint solidement à sa place en lui meurtrissant l'épaule.

— Bouge pas ou je t'écrase, gronda la voix de Ruef à son oreille.

La femme continuait :

— Nous avons pris possession de toutes les navettes sans aucune perte. Ces idiots n'ont rien compris avant de mourir. Est-ce que tu as réussi, de ton côté?

Kedar s'empara du micro :

— Non, madame, il n'a pas réussi.

— Qui êtes-vous?

— Le Protecteur des Colonies. Votre mari a bien essayé, mais il est mort. Je crois que c'est ce qui pouvait lui arriver de mieux.

Il y eut un bref silence, puis un rire grinçant se fit entendre.

— Alors ce salaud est mort, dit enfin la femme. Eh bien qu'il aille au diable ! Je n'en espérais pas tant.

Un déclic et ce fut le silence.

Kedar s'adressa à Ruef.

— Retour à bord, commanda-t-il, et en vitesse. Attention au champ de force, G.C. l'a certainement doublé et n'a dû laisser qu'un passage étroit. Le *Sirius* va démarrer dès que nous serons à bord.

Ralif paraissait effondré sur son fauteuil. Les yeux dans le vague, il ne bougeait plus, c'était un homme fini.

L'ordinateur devait surveiller attentivement leur retour, car la navette put pénétrer sans encombre dans le sas, puis dans le grand hall où les attendait l'état-major au grand complet. Bien entendu, tous les officiers étaient au courant, car ils avaient écouté la conversation.

Ruef confia l'ex-commandant à deux gardes qui se trouvaient à proximité. Kedar remit les explications à plus tard en déclarant que le *Sirius* allait immédiatement partir en direction de la Terre. A peine venait-il d'en faire l'annonce, que les sirènes se mirent à hurler. G.C. ne perdait pas de temps. Au milieu du brouhaha, il ne sut jamais par quel miracle il parvint à temps, en compagnie de Ruef, dans l'ancre de G.C. Toujours est-il que le grand écran panoramique était allumé et qu'en son centre trônait Eridan VII. Elle était magnifique sur le velours sombre de l'éternelle nuit.

En ce moment le *Sirius* devait s'éloigner à grande vitesse, car la planète diminuait de volume à vue d'œil.

Et soudain ce fut l'Apocalypse. Elle explosa littéralement en envoyant de tous côtés d'énormes masses rougeoyantes de magma qui s'étirèrent jusqu'aux confins du système. En son centre venait de naître un bouillonnement confus de matières enflammées et de vapeurs mortelles. Splendide et terrifiante, elle semblait défier par son éclat l'étoile Achernar.

Et ce fut leur dernière vision de l'Eden détruit, car tout s'effaça d'un seul coup. Autour du vaisseau, il n'y avait plus que la grisaille sans fin de l'hyperespace.

Le *Sirius* fonçait maintenant vers la Terre à une vitesse qui dépassait de loin celle de la lumière.

Soulagés, les deux hommes se regardèrent.

— Ouf! fit Ruef, je crois que nous avons réussi. Ces sales bêtes sont toutes grillées. C'est bien leur tour.

Kedar haussa les épaules.

— A l'occasion, remarqua-t-il, un peu de respect ne nuirait pas. Nous venons de détruire une race intelligente, supérieure à la nôtre. Tellement supérieure qu'elle ne pouvait nous comprendre et nous assimilait aux bêtes.

— C'est bien ce que je dis, assura le lieutenant avec aplomb, mais si elle avait été si supérieure que ça, elle ne se serait pas laissé griller.

Kedar préféra ne pas insister. Il se frappa soudain le front.

— Stella ! s'écria-t-il.

— *Fatiguée de vous attendre, elle s'est endormie*, émit G.C.

— Bien. Je vais la rejoindre.

Tel n'était pas l'avis de G.C. car il continua :

— *Excellence, permettez-moi d'attirer votre attention sur le coût particulièrement élevé de l'opération qui vient de se terminer et dont l'utilité ne sera reconnue par la trésorerie fédérale qu'après une étude approfondie des responsabilités. Par exemple : Une bombe antimatière revient...*

— La ferme ! hurla Kedar en s'enfuyant par le tube gravifique, je ne veux plus rien entendre.